ANNE RODI

HEP : COVID-19T

#Une heure avec…

ANNE RODI enseigne à la HEP Vaud. Elle accompagne des étudiants de Master dans leur pratique professionnelle. Elle collabore depuis plusieurs années avec de nombreux professionnels de l'enseignement spécialisé. *HEP : Covid-19T* reflète le vécu de quelques-uns d'entre eux.

ANNE RODI

HEP : COVID-19T

#Une heure avec...

SEPTEMBRE 2020

Table des matières

7 **INTRODUCTION**

11 **CHAPITRE I**
ROMANE : « Si on passe ce semestre, c'est bon, il n'y a plus rien qui puisse nous arrêter ! »

17 **CHAPITRE II**
LÉO : « Le véritable défi, c'était le présentiel à distance ! »

27 **CHAPITRE III**
ZOÉ : « Oui, c'est en Chine mais la Chine c'est très loin… »

37 **CHAPITRE IV**
CARINE : « Cet état dans lequel je me trouvais, c'était le *mode survie*… »

47 **CHAPITRE V**
HUGO : « Je n'ai pas de problème avec l'autorité mais j'en ai avec l'autoritarisme et la dictature ! »

55 **CHAPITRE VI**
ANTOINE : « Je pourrais avoir honte d'utiliser l'expression *en vacances*… »

61 **CHAPITRE VII**
LOUISE : « Nous sommes les invincibles, ceux qui restent à l'école alors que tout le monde rentre ! »

69 **CHAPITRE VIII**
EVA : « La distance a fait qu'on s'est beaucoup rapprochés… »

79 **CHAPITRE IX**
CLÉMENCE : « J'ai l'impression que ce que l'on vit, c'est de l'Histoire. »

89 **CHAPITRE X**
LUCAS : « J'ai découvert l'enfant derrière l'élève… et les parents, l'élève derrière leur enfant ! »

97 **CHAPITRE XI**
AMBRE : « J'appelle cela du terrorisme sanitaire ! »

107 **CHAPITRE XII**
RAPHAËL : « J'étais hors service ! Or j'étais mobilisé pour le service ! »

119 **CHAPITRE XIII**
GAËLLE : « Pourquoi avoir toujours besoin de *trop* ? »

129 **CHAPITRE XIV**
HANNAH : « On est devenus plus humains, plus fragiles et on n'a pas perdu notre crédibilité ! »

135 **CHAPITRE XV**
EMMA : « Ils sont tout petits ! Ils ont besoin d'une maman et d'un papa ! »

147 **CHAPITRE XVI**
GABRIEL : « Dans ce contexte, on a vraiment douté ensemble… »

159 **CHAPITRE XVII**
ÉLISE : « Tout à coup, cette intemporalité : se dire qu'on peut prendre le temps qu'on veut ! »

171 **CHAPITRE XVIII**
CLARA : « Je suis sortie de ma zone de confort puisque je ne suis pas sortie ! »

181 **CHAPITRE XIX**
MARGAUX : « Survival ! Il y avait un côté adrénaline. On s'est dit : *Waouh, c'est la fin du monde !* »

191 **CONCLUSION**
HEP : COVID-19T…

Je tiens à remercier Lise Weber qui, comme toujours, m'a soutenue dans l'écriture de ce recueil, grâce à sa lecture attentive et à ses remarques éclairées.

Introduction

20 juin 2020. Rien que des 20 ! C'est un signe, non ? Comme c'est curieux ! Il y a dans cette première journée d'été, un goût de renouveau. Un besoin de renaissance. Et si je me lançais dans l'écriture d'un nouvel ouvrage ? Quelque chose qui permettrait de tourner les pages d'un printemps hors norme, presque irréel… Covid-19. Le coronavirus a marqué nos vies et l'été arrive, à la fois libérateur et indécis.

J'ai l'intime conviction qu'il faut garder trace de cette période particulière, que le quotidien des uns et des autres mérite toute mon attention, toute *notre* attention. Une aventure pointe le bout de son nez : recueillir des témoignages d'étudiants[1] ainsi que de praticiens-formateurs[2] et de référents de la pratique[3] de la Haute École Pédagogique (HEP) qui les accompagnent dans leur pratique professionnelle. Le titre s'impose immédiatement : *HEP : Covid-19T*[4]. Dix-neuf témoignages, symboles de cette pandémie qui a bouleversé nos destinées. *#Une heure avec…* en sera le sous-titre.

« Hashtag » : un renvoi aux outils numériques du printemps 2020. L'expression, popularisée par les réseaux sociaux, nous pousse vers demain. J'y joins le *Une heure avec…* parce qu'une fois de plus[5], j'ai décidé de glaner des témoignages en passant une heure auprès de ceux qui sont prêts à nous livrer une parcelle de leur vie. Ceux qui ont accepté de dévoiler leur exceptionnelle existence. J'entends déjà certains

1 Dans le présent ouvrage, les termes employés pour désigner des personnes sont pris au sens générique ; ils peuvent à la fois avoir valeur de féminin et de masculin. Les étudiants en pédagogie spécialisée ont souvent un emploi et travaillent comme enseignants ou enseignants spécialisés.

2 Les praticiens-formateurs (Prafos dans le texte) sont des enseignants spécialisés qui accompagnent les étudiants dans leur pratique professionnelle.

3 Les référents de la pratique sont des formateurs qui enseignent à la Haute Ecole Pédagogique et accompagnent les étudiants dans l'analyse de la pratique professionnelle.

4 T = témoignages

5 En 2013, j'avais contribué à un ouvrage collectif, recueillant les témoignages de mères et de grands-mères d'enfants handicapés en Albanie. Référence : Lami, V., Minxolli, D. & Rodi, A. (2013). *Une heure avec…* Vlorë : Triptik

murmures : « Il n'y a rien d'extraordinaire dans *leurs* quotidiens, dans *nos* quotidiens ! » D'avance, je peux rétorquer : « Il y a toujours quelque chose d'exceptionnel dans nos vies. Et d'autant plus quand le contexte est incroyable. C'est comme cela, c'est indépendant de notre volonté. Nous sommes sans cesse embarqués vers de nouvelles péripéties. C'est cela, ‹plonger dans le tourbillon de la vie›. Les gestes les plus minuscules prennent une couleur inaccoutumée, les plus infimes changements donnent une teinte inédite à notre quotidien. Le monde se transforme et nous nous transformons… »

C'est justement parce que tout bouge, tout change, tout nous déstabilise en ce moment…

C'est justement parce que nous avons perdu nos habituels repères, parce que nous avons dû réellement faire preuve de flexibilité et de souplesse dans le tsunami et le flot d'incertitudes auxquels nous avons été confrontés…

C'est justement parce que je ne sais pas, en ce 20 juin 2020, comment et quand tout cela va se terminer que je me lance dans le recueil de ces 19 témoignages, reflets d'une période chamboulée…

HEP : COVID-19T. #Une heure avec…

Mais comment vous transmettre avec authenticité, à vous lectrices et lecteurs, le choix et le contenu de ces rencontres ? Dans quel ordre vous les présenter ?

J'hésite : vais-je jeter un dé à faces multiples ? Vais-je procéder à un tirage au sort ? Cela ne ferait que confirmer les enseignements que certains retirent de cette *période-Covid* : « tout n'est que hasard ». Mais est-ce exact ? N'avons-nous aucune prise sur le destin ? J'opte plutôt pour une démarche intermédiaire, entre succession aléatoire de rencontres et sélection des profils des interviewés, afin de se balader en Suisse romande et de découvrir les multiples réalités vécues par les partenaires de l'enseignement spécialisé. Nous suivrons le fil de leur vie dans l'*avant*, le *pendant* et l'*après-Covid*.

D'ores et déjà, chères lectrices et chers lecteurs, je vous souhaite « bonne lecture ». J'espère qu'entre les lignes de ces histoires de vie, vous percevrez le reflet de vos propres existences car nous avons vécu, sous des formes variées, une véritable expérience commune.

ANNE RODI

CHAPITRE I

ROMANE : « Si on passe ce semestre, c'est bon, il n'y a plus rien qui puisse nous arrêter ! »

La journée est presque automnale et pourtant, l'été vient à peine de débarquer. Il a plu durant quelques jours, il fait frais et la bise souffle. Elle chasse le drôle de silence venu de la rue. « Le silence venu de la rue », un petit air de Calogero… Un souvenir auquel se réfère Romane, un symbole de son confinement.

« Un homme chante là-bas sur un balcon
Sa voisine l'accompagne au violon »
… fredonne l'artiste[6].

Pas le temps d'écouter entièrement la chanson.
13 h 30 : notre entretien débute déjà grâce à Zoom, le service de vidéoconférence dans l'air du temps ! C'est l'occasion de mieux comprendre les défis relevés par Romane depuis le début du printemps. Découvrons sa partition : la mélodie d'un semestre compliqué !

Pour moi, le *pendant-Covid* a débuté après une semaine de confinement. J'étais à la maison avec mon fils Maxime qui a trois ans et demi. Ça commençait à être difficile, émotionnellement. J'étais au cinquième mois de grossesse, fatiguée, et mon fils avait vraiment beaucoup d'énergie ! Je n'arrivais pas à suivre… Je lui avais expliqué qu'à l'extérieur, il y avait un *Riquiqui-virus* très ennuyeux. Pour qu'il ne nous embête pas, nous n'avions qu'une seule solution : rester tous à la maison et ne plus aller à l'école ! Ces explications lui avaient suffi. Il n'était pas plus perturbé que cela, ne semblait pas angoissé mais montrait toujours autant de vitalité ! À vrai dire, je culpabilisais beaucoup de ne pas pouvoir

6 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

m'en occuper plus et mieux, de ne plus avoir assez de patience. C'était une période compliquée et je m'étais dit qu'il faudrait tenir longtemps, très longtemps… une éternité !

En effet, de mars à juillet 2020, Romane devra relever une multitude de défis. Le premier : atteindre les objectifs fixés dans la formation en enseignement spécialisé.

Au tout début du confinement, j'étais inquiète de savoir comment j'allais pouvoir répondre aux exigences de la HEP car je ne trouvais pas de temps pour étudier. Cependant, mon conjoint a été exceptionnel ! Il travaille en tant qu'indépendant et il a modulé ses horaires, ce qui s'est avéré très appréciable. Il a très bien compris le double enjeu auquel j'étais confrontée : *ma grossesse* et *ma formation*. Il a été très patient, présent et aidant. Il a tout mis en œuvre pour me permettre de réaliser les tâches qui m'incombaient. Sans lui, je n'aurais pas réussi à toutes les réaliser. Pourtant, malgré tout ce qu'il mettait en place pour me soutenir, je peinais vraiment à trouver du temps pour répondre aux exigences de la formation.

» Un allégement, côté travail

Romane est engagée dans un centre qui accueille de jeunes enfants avec un trouble du spectre autistique et/ou une déficience intellectuelle.

Mon travail professionnel n'a pas été source de stress ou d'angoisse. J'ai rapidement été mise à l'arrêt et j'ai pu terminer ma grossesse tranquillement. Ma médecin ne souhaitait prendre aucun risque et je suis restée confinée très strictement à la maison. Conscience professionnelle oblige, durant les trois premières semaines, j'ai encore envoyé du travail à mes élèves afin de les accompagner. Je voulais assurer la transition puis après, j'ai lâché prise. Ainsi, je n'avais ni le poids du travail, ni les trajets à parcourir pour aller à la HEP. Cela m'a beaucoup soulagée : il y avait donc quelques avantages ! Mais d'un autre côté, il y avait tant de choses qui pesaient sur mes épaules.

Rétrospectivement, en analysant la situation, je pense que je n'arrivais pas à voir le positif à ce moment-là. Il y avait juste trop de choses à gérer en même temps !

❝ *Les péripéties de la grossesse*

Comment Romane vit-elle sa grossesse dans une période où les mesures sanitaires ne permettent pas la présence de proches à l'hôpital ou celle du père, lors de l'accouchement ?

J'espérais que la situation allait évoluer et que mon mari puisse être présent à l'hôpital pour l'accouchement. À vrai dire, je ne sais pas pourquoi, mais j'avais grand espoir que tout se débloque ! J'ai eu raison parce que le papa a pu être là ! J'ai beaucoup pensé aux femmes qui ont dû accoucher seules : comme ça doit être lourd ! Bien sûr, c'est faisable, nous avons toutes des ressources mais je n'osais pas envisager cette situation. Sincèrement, je n'avais pas peur d'attraper la Covid durant ma grossesse. Mon défi, c'était gérer le côté émotionnel ! J'ai été mise à l'épreuve : les hormones, c'est vraiment très compliqué ! Si l'on ajoute à cela la fatigue avec Maxime qui exigeait beaucoup et le stress des études… je vous laisse imaginer ! La difficulté, c'était de faire face en même temps à ce *package* de facteurs stressants. Tout était « interrelié ». Et pour corser le tout, en fin de grossesse, après le confinement, j'ai développé une maladie du placenta assez répandue : une prééclampsie. Elle a nécessité une hospitalisation, juste avant un examen oral.

Romane puise dans ses réserves. Elle confie que quand elle a un objectif en tête, elle fonce vers ce dernier et mobilise tout ce qui est nécessaire. Dans un gros soupir, elle poursuit son récit.

Étudier pour l'examen, je crois que ça a été une thérapie. En travaillant, j'étais branchée sur autre chose et je ne pensais plus à mon état. Mais quelle histoire ! Heureusement, aujourd'hui, c'est passé et c'est digéré… J'ai donc été hospitalisée durant quatre jours, puis je suis rentrée chez moi et j'ai passé mon oral. Ensuite,

j'ai dû retourner à l'hôpital car mon état de santé s'était dégradé. À la deuxième hospitalisation, mes examens terminés, j'ai lâché prise et j'ai plongé dans ma « pathologie » ! Heureusement, je pouvais avoir contact avec ma famille car les visites étaient limitées mais à nouveau autorisées. Comme j'étais bien prise en charge, je n'étais pas trop inquiète pour ma santé. Par contre, pour le bébé, c'était une autre histoire ! J'avais beaucoup de souci pour la naissance car la prééclampsie nécessite parfois d'accoucher avant terme. J'ai eu de la chance encore une fois. Je devais tenir jusqu'à 37 semaines au moins, ce qui a été le cas.

Mon principal souci, c'était de savoir quand est-ce que j'allais pouvoir enfin prendre mon bébé, en bonne santé, dans mes bras.

Tous les jours, j'entendais murmurer autour de moi : « On surveille son état. On ne sait pas comment ça va tourner… » C'était extrêmement angoissant ! En plus, cette pathologie peut mettre le bébé en souffrance au moment de la naissance. Heureusement, ça n'a pas été le cas et il est né le 30 juin. Tout s'est très bien passé ! Ensuite, je crois que j'ai fait un petit *baby blues*. Je pleurais tout le temps et j'étais un peu comme dans un tunnel, sans percevoir aucune ouverture. J'avais accumulé beaucoup de stress auparavant et je me suis autorisée à être dans cet état. Je me suis dit que ce qui s'était passé les derniers mois avait été un peu violent. Il fallait que je relâche. Aujourd'hui, je me sens beaucoup plus sereine et surtout, j'ai vu la lumière au bout du tunnel ! Ça va mieux. Mais cette période a été tellement intense ! Intense en tout : au niveau du stress, de la charge de travail, des attentes… pour moi et pour tout le monde !

Romane a tourné une page importante. Ne reste plus qu'à écrire celles d'une nouvelle vie de famille, à quatre cette fois-ci…

❝ *Entre examens et hôpital*

Avec la HEP, tout s'est très bien passé. J'ai eu des responsables de module très attentifs et très compréhensifs. Je leur ai

envoyé des mails pour exprimer mon inquiétude. Je ne savais pas si c'était judicieux ou non de le faire, mais j'en ressentais le besoin. J'ai tendance à communiquer systématiquement quand quelque chose me tracasse. Ma démarche n'était pas de faire une demande spéciale mais simplement d'expliquer dans quelle situation je me trouvais et de voir ce qu'il était possible de faire. J'ai eu des interlocuteurs très à l'écoute. J'ai aussi eu contact avec d'autres étudiants. Avec l'un d'eux, nous échangions très régulièrement et nous nous sommes serré les coudes. Ça a été très précieux ! Nous nous sommes soutenus dans tous les sens du terme : émotionnellement, moralement, au niveau de la motivation, du travail, de la compréhension de certains concepts, vraiment pour tout ! Il faut dire que parfois, la motivation était un peu entamée par l'angoisse… Ainsi, mes collègues de la HEP ont également été de véritables ressources. Quand j'étais hospitalisée, j'ai aussi beaucoup échangé avec la responsable du module pour lequel je devais passer le fameux examen oral. Je lui ai dit que j'étais hospitalisée et que mon souci, c'était de pouvoir être présente à l'examen qui se déroulerait sur Zoom. Je ne savais pas si cela allait être possible, notamment parce que la connexion internet était très fluctuante. Cette formatrice a été formidable, extrêmement compréhensive. J'ai eu une qualité de communication et d'écoute à ce moment-là qui était vraiment exceptionnelle. Cela m'a beaucoup aidée. Comme vous le voyez, j'ai été beaucoup soutenue, mais j'ai dû faire appel à de nombreuses personnes. Ainsi, j'ai vu que nous avons énormément de ressources mais j'ai aussi appris qu'il fallait faire attention. Nous les mobilisons quand c'est nécessaire mais après, il y a le revers de la médaille ! Tout cela se paie en quelque sorte… Par exemple, pour Maxime, je n'avais pas connu une après-grossesse aussi difficile. Là, j'ai vraiment vécu quelque chose de particulier et je pense que la période qui a précédé tout cela n'y est pas pour rien ! Le confinement, c'est déjà un petit coup de massue mais après, il y en a eu un deuxième, un troisième : tant d'événements stressants dans ce contexte inédit ! Décidément, je n'oublierai jamais ce premier semestre de 2020 !

❞ Et l'avenir ?

Romane est radieuse, soulagée. Son sourire et son regard confirment que nous sommes dans l'*après-Covid*. Son attitude songeuse et ses émotions à fleur de peau nous rappellent qu'elle a vécu le plus incroyable des semestres mais que l'avenir est prometteur !

> Maintenant, je savoure pleinement la vie ! Le 8 juillet, j'ai reçu les résultats des examens et j'avais tout réussi. Un soulagement ! Comme tout le monde, j'avais peur mais quand j'ai saisi que tout s'était bien passé, je me suis détendue. Je suis très fière d'avoir pu tout gérer. Être présente sur tous les fronts et réussir à faire face : le bonheur ! Aujourd'hui, tout est derrière. Avec une collègue de la HEP, nous nous disions parfois : « Si on passe ce semestre, c'est bon, il n'y a plus rien qui puisse nous arrêter ! » C'est vrai, maintenant nous sommes capables de tout affronter ! C'était vraiment un semestre incroyable ! Pour moi, c'est comme si tu es en train de te noyer et que tout à coup, tu sors la tête de l'eau ! Tu respires : ça sent bon, il fait beau. Tu souffles à nouveau et tu as un regain d'énergie. Il fait chaud, il y a une jolie musique et devant toi apparaissent les Caraïbes !

« On a dit aux enfants des mots qui rassurent
C'était comme une aventure
On a collé leurs dessins sur le frigo
On a éteint les chaînes d'infos » [7]

Le silence de la rue. L'appel d'un bébé. La chanson de Calogero file dans la nature et m'entraîne vers ma prochaine destination. Je quitte Romane et mon ordinateur. Je prends ma voiture. Une route sinueuse m'amène dans la petite ville où habite Léo.

Léo et ses mots qui rassurent…
Léo et ses dessins d'enfants.

7 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

CHAPITRE II

LÉO : « Le véritable défi, c'était le présentiel à distance ! »

La petite ville est en ébullition : les vacances sont toutes proches ! Le long du trottoir défilent les élèves qui vivent leurs derniers jours d'école. Sac et t-shirt roses. Une petite fille avance prudemment, portant une orchidée. Le cadeau pour la maîtresse ! 08 h 18. La sonnerie de l'école retentit et j'entre dans la demeure de Léo. La maison sent bon l'été et les fleurs : rien à voir avec l'odeur de javel qui caractérise l'*époque-Covid* pour Léo. Tout a changé depuis l'avènement du coronavirus : son quotidien, sa manière d'enseigner et même le parfum de l'école ! Il a échappé au virus durant le semi-confinement mais dans l'élan des premières semaines de reprise scolaire, pédalant à toute allure, la bordure d'un trottoir lui a été fatale. Joie du dernier mois d'école, salutations à une maman d'élève, il a défié la gravité et s'est retrouvé les quatre fers en l'air, avec un bel hématome pulmonaire. Le vélo ? Terminé ! *Reconfinement* oblige, mais pour d'autres raisons, je le rencontre à son domicile ! Me parvient alors une bonne odeur de croissants et de café : le récit commence…

> Pour moi, le *pendant-Covid* a débuté le vendredi 13 mars. Ce jour m'a particulièrement marqué. J'étais sous le choc parce que je ne m'y attendais pas du tout. J'étais très absorbé par mes pensées et je ne regardais pas tellement la télévision. J'étais en pleine planification d'activités car j'interviens comme enseignant spécialisé dans de nombreuses classes. Je n'avais pas du tout imaginé la possibilité que l'école puisse fermer. Je me suis retrouvé là à me dire : « Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Comment vais-je travailler avec les enfants, plus particulièrement avec ceux qui sont en difficulté ? » C'était très inquiétant.

L'annonce du semi-confinement place Léo devant deux défis d'importance : enseigner à distance à ses élèves et terminer son mémoire de fin d'études pour la HEP.

J'étais très inquiet. J'avais bien avancé dans mon travail de mémoire et tout allait s'arrêter ! Tout s'écroulait ! Au fur et à mesure que le temps passait, je me suis dit : « Ce n'est pas grave, je le terminerai l'année prochaine ! » Mais mes collègues avaient compris que j'étais déçu car j'allais perdre une année alors que je m'étais beaucoup investi. Ils m'ont encouragé : « Mais non, Léo ! Tu as de très bons liens avec les parents, explique-leur, dis-leur ce qui se passe. Tu pourras sûrement continuer de travailler avec eux à distance et terminer ton travail. » J'ai envoyé une vidéo aux parents pour leur expliquer la situation. Ils ont tous accepté que je termine la récolte des données finales pour mon mémoire. J'ai donc pu mener à bien mes deux missions, à savoir l'accompagnement des élèves et la fin de ma recherche. S'il est vrai que mes études m'inquiétaient, ce qui m'interrogeait le plus, c'était de trouver une manière efficiente de travailler avec tous les élèves en difficulté.

❝ *Un plongeon dans l'inconnu*

Lorsqu'il s'immerge dans le souvenir de ce vendredi 13 et dans les journées qui ont suivi, Léo évoque le tourbillon d'émotions auquel il a été confronté et son souci de rassurer tout le monde, de *se* rassurer. Une accumulation de stress qui fait penser, sur une gamme bien différente, aux angoisses évoquées par Romane : la tempête Covid qui s'abat sur tous et entraîne tout sur son passage !

J'ai une image forte qui me revient : tous ces enfants qui pleuraient et qui avaient peur ! Certains, très sensibles, s'écriaient : « On va tous mourir ! » Quand les enseignants ont annoncé la fermeture de l'école, j'ai dû sortir au vestiaire pour parler avec des élèves et les rassurer. Ils avaient fondu en larmes : c'était juste incroyable. L'image la plus prégnante, c'est une petite fille qui sanglotait et qui disait : « Mon papa et ma maman travaillent, j'ai peur pour eux ! Et puis, on ne va plus revenir à l'école ! » Je lui ai répondu : « Écoute, ils vont mettre en place des mesures de sécurité. Ce qu'ils essaient de faire, c'est qu'il y ait le moins possible de personnes malades avec ce virus, sinon

ça va saturer les hôpitaux. Ne t'inquiète pas… ça va passer, ça va se stabiliser et puis on va se revoir à l'école ! » Je disais cela mais je n'en savais rien ! À vrai dire, je pensais comme elle : peut-être que je ne la reverrai plus cette année ! Elle pensait à ses parents et subitement, l'image de ma famille qui vit en Espagne m'est apparue. Et si mon père, ma mère ou mes beaux-parents attrapaient la Covid ? Nous n'étions pas sur place et nous ne pourrions pas y aller. C'était l'angoisse totale !

Léo est intarissable sur l'annonce de la fermeture des classes. Au-delà de ses craintes personnelles, il est soucieux de soutenir son entourage.

J'avais le sentiment qu'on avait pris des mesures de sécurité trop tardivement. Tout à coup, j'ai pensé que pour moi aussi, la situation pouvait être dangereuse car on m'avait opéré plusieurs fois des poumons. Étais-je à risques ? Au début, je me taisais et je gardais cette crainte en moi : « Et si tu chopes la Covid ? » C'est ma femme, Alicia, qui m'a obligé à parler avec le médecin pour me tranquilliser. À côté de cela, je devais rassurer les autres mais en les écoutant, leurs craintes réveillaient les miennes. Parfois, en classe, les élèves angoissent parce qu'ils n'osent pas donner de réponses. Il faut les rassurer. On leur dit : « Ce n'est pas grave si tu fais une erreur ! » Avec la Covid, c'était différent. Il fallait tout d'abord que je me renseigne pour trouver des arguments pertinents. La situation n'était pas la même. Dans le domaine professionnel, on arrive à rassurer les enfants : on maîtrise ! Mais là, j'ignorais tout : j'avais l'impression de ne pas disposer des outils nécessaires pour les apaiser car j'étais plongé dans la même inquiétude. À l'école, quand j'encourage un élève, je sais qu'il va pouvoir améliorer ses résultats. Dans ce cas-là, j'essayais d'être convaincant mais à l'intérieur, je n'en savais rien. Je voulais rassurer les enfants mais j'étais dans le doute, je ne connaissais rien et je voyais que les scientifiques tenaient des discours différents ! J'étais dans la non-maîtrise la plus totale !

❝ *Enseignant, acteur, réalisateur et facteur…*

Le défi qui surgit rapidement, c'est celui d'assurer l'accompagnement des élèves, aussi bien dans l'enseignement spécialisé que dans l'école régulière puisque Léo travaille essentiellement en co-enseignement dans des classes primaires. Rapidement, des mesures sont prises pour permettre à chacun de travailler à distance.

> Très tôt, avec mes collègues, nous nous sommes partagé le travail. Je m'occupais de tout ce qui était *français.* On a créé des courriels pour chaque élève. Je suivais une cinquantaine d'enfants car j'assumais la responsabilité d'élèves que je ne suis pas habituellement. Nous avons bien collaboré. Il faut dire que la collaboration, c'est quelque chose que j'ai découvert en Suisse et qui est devenu essentiel pour moi. Mais mon principal souci, c'était les élèves en difficulté. Comment faire pour les accompagner ? Je me suis dit que ça allait être la galère ! Comment allaient réagir certains parents ? Plusieurs enfants vivaient dans un centre de réfugiés que je connaissais bien pour y avoir travaillé à mon arrivée en Suisse. Parfois, nous imaginons que tout le monde a une imprimante à la maison mais moi j'ai immédiatement pensé : « Comment ces enfants vont-ils pouvoir travailler à distance ? » J'ai écrit un courriel au directeur d'école, qui est formidable, pour lui dire que certains élèves pouvaient réaliser les exercices sur Internet mais que c'était impossible pour d'autres. Je mentionnais qu'il serait chouette de leur prêter les ordinateurs de l'école pendant le confinement. Tous les élèves ont eu un ordi ! C'était super ! Je proposais des exercices sur Internet, j'imprimais le matériel pour ceux qui en avaient besoin, je le mettais dans des dossiers plastiques et, avec mon vélo, je passais dans les familles.

Léo porte une quadruple casquette : d'enseignant spécialisé, il se transforme en acteur, réalisateur et « facteur pédagogique » ! Il développe des liens étroits avec plusieurs familles.

> J'ai commencé à réaliser des vidéos. Je me souviens que sur la première, je semblais effondré. Je voulais rassurer les enfants mais je ne l'étais pas moi-même ! J'ai mis beaucoup de temps à

tourner ces clips et les résultats ont été incroyables. J'ai reçu énormément de mails me remerciant pour tout ce travail. Chaque semaine, les élèves devaient voir une vidéo, répondre aux questions, réaliser les activités que j'avais préparées sur internet. Mes clips présentaient des contenus scolaires et cherchaient à apaiser un peu les enfants. J'avais toujours en tête les fillettes qui pleuraient à l'annonce de la fermeture de l'école. Je voulais à chaque fois transmettre un petit message d'encouragement. Aujourd'hui, si je regarde ces vidéos, je vois que sur la troisième et la quatrième, j'esquisse un pseudo-sourire ! Je me suis amélioré au fur et à mesure…

Dans la ville, c'était drôle. Les gens m'arrêtaient : « Ah ! Vous êtes l'enseignant des vidéos ! Merci beaucoup, maintenant j'ai bien compris ce que c'est qu'un déterminant ! Je ne vous connaissais pas en personne mais je suis ravi de vous rencontrer ! » Franchement, tout cela m'a apporté beaucoup de reconnaissance. C'était le meilleur cadeau que je puisse recevoir des parents et des élèves. Ils m'ont envoyé des messages, des lettres, des courriels ou des dessins. Je pourrais en faire une collection !

« Leurs dessins sur le frigo » : la chanson de Calogero entre dans le salon, glisse sur les parois de la cuisine de Léo, tourbillonnant sur les petits messages qui décorent la pièce.

Deux types d'enseignement à distance

Pour moi, l'équipe pédagogique se compose des professionnels, des parents et des enfants. J'avais vécu deux situations avec des parents qui étaient opposés à l'école. Ils ne voulaient pas voir les difficultés de leur enfant. Grâce au semi-confinement, ils les ont reconnues. L'un d'eux s'est même excusé en disant : « Maintenant, je comprends ce que vous me disiez pendant le réseau. » Un des enfants n'arrivait pas à mémoriser les tables de multiplication : il y passait des heures et ses parents n'en pouvaient plus. En pleurs, la maman m'a téléphoné : « Oh !

Je n'y arrive pas, je comprends ce que vous m'avez dit. Mon enfant a quelque chose de grave ! » Je lui ai répondu : « Ce n'est pas grave, il apprend différemment ! On va essayer la méthode *multimalin*… » En quelques semaines, il maîtrisait tous les livrets. C'était génial ! Ensuite, j'ai travaillé avec lui une heure par semaine, grâce à Skype. Sa maman désirait l'accompagner au mieux : elle est devenue une professionnelle de l'enseignement spécialisé ! Je lui ai dit : « Si je tombe malade, vous pouvez me remplacer ! Ce que vous faites est formidable. » Il y a aussi une famille qui était contre le suivi des MCDI[8]. Je leur ai rendu visite parce que les parents étaient en difficulté. J'étais allé plusieurs fois à vélo pour amener des exercices et répondre à leurs questions. Dernièrement, ils ont rempli les formulaires de demande de mesures MCDI. C'est super ! Un jour, une autre maman m'a téléphoné parce qu'elle peinait à expliquer le groupe nominal à son fils. Nous l'avions vu en classe mais ce n'était pas suffisant. J'ai donné un cours par Skype et elle a dit : « C'est incroyable comme vous expliquez ces notions si difficiles. On a tout compris ! » Des collègues enseignants et parents me disaient : « Comment fais-tu pour que mon enfant aime la grammaire ? Normalement, c'est ennuyeux ! » Cette reconnaissance m'a vraiment fait du bien. Je me disais : « Je n'ai pas encore fini mes études mais je me sens bien, je crois que je fais du bon travail ! »

Toutefois, je dois être honnête : le travail avec les élèves a aspiré tout mon temps ! Je répondais à tous les mails. Je corrigeais les travaux mais sans donner les réponses directement. Par exemple, je disais à un élève : « Je pense que dans l'exercice 1, tu n'as pas bien planifié ta réponse. Lis bien la question, pense à tout ce que tu dois mettre en place et essaie de corriger l'erreur… » Tout ce processus prenait du temps mais l'enfant apprenait à réfléchir, à persévérer tout en étant encouragé et soutenu. Je n'ai guère avancé dans mon mémoire durant la *période-Covid* ! Le retard que je prenais me stressait.

8 Maître de classe de développement itinérant

En mai, les élèves retournent à l'école. Léo confie ses craintes lors de la reprise scolaire.

Lors du retour en classe, j'ai éprouvé beaucoup d'angoisse. Je me disais : « Est-ce que les élèves ont perdu tout ce qu'ils avaient appris ? » Heureusement, j'ai constaté que les connaissances étaient bien construites parce qu'ils n'avaient presque rien oublié. Cela m'a rassuré sur notre rôle. Je dis *notre* rôle, car j'inclus les enfants ! La rentrée s'est déroulée en deux temps. Au début, les conditions étaient plus faciles : nous n'avions que des demi-classes. Le fait de répéter les activités avec deux groupes permettait de découvrir de nouvelles stratégies, de s'ajuster avec le groupe suivant, de trouver de nouvelles idées. Mais dans la seconde étape, quand nous nous sommes retrouvés face à 20 élèves, c'était bien différent.

J'ai vite compris que le véritable défi, c'était le présentiel à distance ! C'était dur ! En effet, je me retrouvais au côté des élèves mais il fallait maintenir les distances. Quel sentiment de frustration ! Un soir, je suis rentré à la maison et j'ai dit à Alicia : « Je ne sais pas enseigner comme cela ! Je n'y arrive pas. J'ai vu que les élèves s'ennuyaient. Imagine : durant six périodes, des enfants assis à leur place qui ne peuvent même pas bouger. Il n'y a plus que l'enseignant qui parle : impossible de construire des savoirs ! Normalement, je leur propose du matériel. Ils manipulent, ils échangent, ils travaillent à deux et là… rien de rien ! Ils ne peuvent plus toucher une tablette, ils ne peuvent plus utiliser mon matériel. C'est moi qui parle tout le temps ! Je suis parti d'Espagne, frustré par l'enseignement traditionnel. J'ai découvert une autre façon d'enseigner à la HEP : le travail en équipe, le fait de rendre les élèves acteurs. Maintenant, tout se brise ! J'ai l'impression de reprendre ce que je faisais autrefois ! Ça ne va pas du tout. Une des choses que j'ai apprises à la HEP, c'est à me taire, à donner la parole aux enfants et là, c'est tout le contraire… » C'était la première gifle du retour ! J'étais bouleversé et j'ai mis du temps à trouver comment faire pour rendre les élèves plus actifs, tout en maintenant les distances.

J'ai transmis ce sentiment de frustration à mes collègues et nous avons tenté d'envisager des solutions. Impossible de faire participer tout le monde en gardant les distances ! Je vais être honnête : nous cherchons toujours des solutions ! Ma chute à vélo m'a bloqué à la maison en cette fin d'année et je n'ai pas encore trouvé… Je suis en pleine réflexion. J'ai tout l'été pour y penser mais c'est essentiel si la rentrée prochaine se déroule dans les mêmes conditions que la fin de l'année scolaire.

» *Vivre un drame à distance*

Comme Léo l'a mentionné, une grande partie de sa famille vit en Espagne. Le concept de *distance* prend un sens tout différent durant la *période-Covid*.

Au départ, nous avons été submergés d'informations. Parfois, celles-ci me rassuraient. Parfois, c'était tout le contraire parce que je ne savais plus ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas ! Je me souviens qu'à un certain moment l'OMS avait recommandé de ne pas prendre d'ibuprofène. Immédiatement, j'ai téléphoné à tous mes proches en Espagne, car ils ignoraient cela. De plus, j'avais dit à Alicia qu'il fallait qu'on anticipe, qu'on se prépare parce que peut-être, on allait perdre quelqu'un de la famille : sa grand-maman a 89 ans et mon oncle a un cancer dans une phase bien avancée. C'est la grand-mère d'Alicia qui est décédée. Elle avait la Covid et je pense que les médecins n'ont rien fait parce que c'était une personne âgée. Alicia a beaucoup pleuré : nous ne sommes jamais prêts à recevoir une telle nouvelle ! J'ai essayé de lui dire : « On savait que ça pouvait arriver. Et puis, elle était âgée… » Mais elle a répondu : « Je sais mais tu ne dois pas prendre l'âge comme argument ! C'est affreux ce qui s'est passé avec les personnes âgées. Elles n'ont pas été soignées ! » En effet, c'est inimaginable : devoir faire le choix de soigner ou pas quelqu'un ! J'ai beaucoup écrit sur Facebook pour dénoncer cette situation que je trouvais scandaleuse. Alicia a eu un moment de grande angoisse et nous avons pris le temps d'en parler, en partant en montagne. Il faut dire que

nous aimons bien nous balader et c'est pour cela que nous habitons cette région. Mais je ne savais pas comment faire pour la rassurer…

Et puis, il y avait aussi la question de l'enterrement : seules trois personnes pouvaient être présentes, ou cinq si on portait le cercueil. Je suis sûr qu'Alicia avait cette image en tête : un enterrement triste, bâclé. Moi, je suis agnostique mais je sais que les gens qui ont la foi ont besoin de ce rituel. Ça leur fait du bien et c'est ce que souhaitait ma femme. La distance, dans une telle situation, c'était particulier : à la fois plus facile et plus difficile à vivre ! Bien sûr, nous étions peinés mais, imaginez que ceux qui vivaient à côté ne pouvaient pas aller à l'enterrement ! Mon cousin nous disait sur Skype : « C'est trop difficile ! On est sur place et on ne peut rien faire ! » On a pris conscience que c'était un coup dur pour nous mais pour les membres de notre famille, c'était pire parce qu'ils se sentaient encore plus impuissants. C'était un moment très angoissant. Moi, je n'ai pas parlé de cela autour de moi. Mes collègues me disaient : « Léo, qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Tu n'as pas la même énergie ! » Je répondais simplement : « J'ai mal dormi cette nuit. » J'avais tant d'inquiétudes qui me rongeaient ! C'était déjà compliqué et je n'allais pas en rajouter une couche ! Je n'exprimais pas mes soucis pour ne pas renforcer ceux des autres.

Avec Alicia, nous avons décidé de retourner au pays cet été. Toutefois j'étais inquiet à cause de mon mémoire à terminer. Je n'avançais pas et je me suis dit : « On ne va pas pouvoir partir à cause de moi ! » C'est fou, il faut dire que moi aussi, j'ai eu des moments d'angoisse à cause du mémoire. Là, c'est ma femme qui me rassurait : « Ne t'en fais pas ! Tu vas voir, repose-toi, on va faire une promenade. Tu reprendras demain. Laisse de côté ! » On s'est donc rassurés à tour de rôle et finalement, durant les vacances, nous irons en Espagne et je finirai d'écrire mon mémoire là-bas.

… Et pour la rentrée scolaire prochaine ?

J'ai plein de doutes mais j'ai aussi des espoirs ! Cette *période-Covid* a *boosté* notre créativité, même si nous en percevons aussi les limites. Nous avons réfléchi entre enseignants et, par exemple, nous avons mis en place des leçons de français en salle de gym. Il était plus facile de garder les distances tout en faisant des cours motivants. Nous avions de petits cônes et, au fond de la salle, des étiquettes avec des noms communs et des déterminants. Avec ma collègue, nous disions aux élèves : « Amenez un nom commun ! » C'était le délire ! Les enfants disaient : « C'est génial ! On ne savait pas qu'on pouvait faire du français à la gym. » Donc nous avons développé d'autres astuces et mes collègues ont adoré. Nous avons aussi envisagé des activités scolaires à l'extérieur quand il fait beau. Cela me motive à oser. Ne pas forcément se dire que dans la cour, on n'est pas en train de travailler. Je crois que l'année à venir sera difficile mais que nous pourrons faire plein de nouvelles choses… Nous pourrons enrichir encore notre manière d'enseigner, développer d'autres façons d'apprendre. Mais j'espère aussi pouvoir remettre en œuvre les stratégies que nous avions avant cette incroyable période et qui étaient pertinentes pour nos élèves !

CHAPITRE III

ZOÉ : « Oui, c'est en Chine mais la Chine c'est très loin… »

Mon début de matinée est une invitation au voyage. Je me rends chez Zoé, au cœur de la campagne : l'occasion de découvrir la région puisque me voici perdue ! Lorsqu'apparaît enfin sa demeure, l'aventure se poursuit comme un rêve… Un thé des songes dégusté dans le jardin, sous une sorte de paillote. Sommes-nous sur un autre continent ? Des arbres, une fontaine et le bruit de l'eau qui nous transporte. L'accueil est aussi chaleureux que l'air du temps : je sens qu'on va se régaler. Un sucre dans mon thé : avec lui, comme lui, je me dissous dans le récit de Zoé et je m'évade jusque dans les profondeurs asiatiques…

La *période-Covid* ? Je la rattache au sucre ! J'ai eu tant besoin de sucré, de gâteaux… et d'apéros ! Ça a été une drôle de période qui m'évoque aussi les oiseaux, le ciel bleu. Le ciel était si bleu ! Au-dessus de nous, durant le confinement, il y avait *notre* ligne d'avion. Tous les jours, à 16 h 00, nous allions nous promener avec ma voisine et nous observions le tracé d'un unique avion. Nous nous disions : « C'est celui qui amène les masques ! » Les masques… tout cela me fait penser à l'*avant-Covid* et à la Chine.

« Même pour parler de rien, du bleu du ciel »[9]

Décidément, la chanson de Calogero me poursuit et s'invite dans le jardin. Je lève les yeux : quelques nuages à peine perceptibles. Je m'envole vers la Chine…

Au mois de décembre, mon professeur de guitare suivait beaucoup la presse mondiale et il m'avait dit : « Il y a un virus en Chine, tu vas voir, il va arriver chez nous ! » Je ne l'avais pas pris

9 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

au sérieux, en rétorquant : « Oui, c'est en Chine mais la Chine c'est très loin ! » Un peu plus tard, une amie me racontait que son frère, qui vivait au Japon, était confiné. On ne trouvait plus de papier toilette dans les magasins nippons. Nous avions ri : « Ça n'arrivera pas chez nous ! » Mais j'avais ajouté : « Ça n'arrivera pas… à moins que ça arrive tout de même ! » car je crois que nous n'avons pas la maîtrise sur tous les événements.

Durant les vacances de février, j'étais à Lyon avec mon mari. Nous avons commencé à entendre parler de ce qui émergeait en Europe : la Covid. Cette fois-ci, ce n'était plus très loin mais nous en riions encore, en pensant : « Ce sont des trucs de Chinois ! Nous n'allons pas fermer les frontières, nous n'allons pas être confinés. » Nous en parlions de manière assez légère en allant au cinéma : « Et tu t'imagines la vie sans cinéma ? » Insouciants, nous plaisantions. Après notre retour, au début mars, j'ai eu de la température et je toussais. À l'école, je me tenais un peu à l'écart durant les réunions. Avec humour, certains me disaient : « T'as la Covid ! » et je rétorquais : « Je n'espère pas ! Enfin, je suis peut-être le premier cas par ici ! » J'ai assez vite récupéré et lorsque j'étais mieux, il y a eu cette flambée de virus en Italie puis au Tessin. Là, j'ai commencé à avoir peur ! Je craignais qu'on perde la maîtrise de la situation.

Le sucre a disparu dans ma tasse. Tout comme le virus, il est présent partout mais je ne parviens plus à l'identifier… Zoé reste pensive et s'interroge sur le besoin de maîtrise que nous éprouvons tous. Nous entrons dans le vif du sujet, dans ce qui la préoccupe : l'école.

Au début mars, dans les écoles, les petits ne connaissaient guère le coronavirus mais en 9 et 10H[10], les adolescents en parlaient. Ils jouaient aux crâneurs : « De toute façon, ça ne nous arrivera pas ! » Je percevais une peur latente qui s'installait dans la population et moi, je commençais à aller à l'école

10 Depuis 2009, le concordat HarmoS (H) harmonise la durée des degrés d'enseignement en Suisse (11 ans pour le degré primaire, école enfantine ou cycle élémentaire inclus).

à reculons. Des précautions avaient commencé à être mises en œuvre, notamment se laver les mains. J'avais peur pour moi et pour mes proches. Une connaissance m'avait dit : « C'est un peu n'importe quoi dans mon école, il faudrait des couvercles pour les poubelles mais il n'y en a pas. Il faudrait du savon et du papier pour s'essuyer les mains mais il n'y en a pas non plus. » Je faisais des constats semblables. En plus, il y avait des gens qui se moquaient lorsque je disais que je n'étais pas tranquille. Mais je me souvenais que, lorsque j'avais une vingtaine d'années, j'avais fait une embolie pulmonaire. J'avais passé trois nuits à dormir assise parce que je n'arrivais plus à respirer. Quand j'entendais parler des symptômes liés à la Covid, je me disais : « Ça doit être l'horreur d'être intubée ! » En plus, j'avais un souci collatéral : mon mari travaille avec des personnes âgées et je me disais que si j'attrapais le virus, il risquait de contaminer son groupe. La veille de l'annonce de la fermeture des écoles, je n'en pouvais plus. Je sentais une angoisse qui montait en moi. J'avais définitivement quitté cet épisode de considération à la légère du virus. Les médias nous assaillaient d'informations sur le sujet et dès que j'entendais le téléjournal, je fuyais. Je ne me sentais plus sécure à l'école car je voyais beaucoup de monde. J'étais allée à Lyon, j'avais eu cette petite grippe, le médecin me disait qu'on ne faisait pas de test. Quand il y a eu la fermeture des écoles et le grand « STOP ! », j'ai fait un grand « OUF ! »…

» Le quotidien des élèves

Les élèves de Zoé représentent une grande partie de ses préoccupations. Elle décrit avec passion et intérêt le vécu des tout-petits et des adolescents.

Le premier matin du confinement, nous avons appris que si nous ne pouvions pas aller travailler dans les écoles, nous serions appelés à faire des remplacements dans des foyers. Mon taux d'angoisse est monté à 150 % ! Je me disais que je n'allais pas pouvoir y échapper. J'ai fantasmé pendant toute

une journée, je n'ai pas dormi et je ne pouvais rien avaler. Je ne savais pas à quelle sauce j'allais être mangée ! Ensuite, lors d'une séance Zoom, notre responsable a précisé que les collaborateurs qui avaient plus de 60 ans n'assumeraient pas cette charge. Cela m'a déstressée. J'ai demandé à pouvoir tout de même m'occuper à distance de mes élèves. Et là, j'ai vraiment de jolies histoires à vous raconter !

J'allais sur le TeamUp[11] des écoles pour regarder ce que les élèves que je suivais en classe devaient faire. Je les appelais à heure fixe… mais ce sont des enfants ! J'avais par exemple rendez-vous à 9 h 00 et une maman me répondait que son fils était en train de déjeuner. Ou bien, c'était une mère qui était partie avec le Natel au magasin car elle ne pouvait pas le laisser à sa fille. D'ailleurs, dans ce cas précis, la petite fille m'a confié par la suite : « Tu sais, grâce à toi, j'ai reçu un Natel ! » Bref, il y avait des moments très joyeux parce que les enfants sont pleins de vie. Une autre fillette m'avait dit : « Tu te rends compte, on ne pourra plus faire de câlins ! » J'essayais de la rassurer. Il faut dire qu'avec elle, nous avions l'habitude de nous prendre dans les bras à la fin de l'activité. C'était drôle parce qu'après le confinement, elle m'a dit : « On ne se fait toujours pas de câlins ? Tu crois que ça reviendra avant que tu ne partes à la retraite ? » Et je lui ai promis de revenir après, si ça n'était pas le cas ! Bien entendu, pour d'autres enfants, c'était beaucoup plus difficile. Par exemple, la fille d'une amie qui avait perdu ses grands-parents m'avait demandé si je pouvais assumer le rôle de grand-mère d'adoption. Elle me téléphonait parfois et me disait : « C'est trop triste, cette histoire de Covid ! » et elle me confiait qu'elle allait pleurer dans le jardin…

Tout comme Léo auparavant mais dans un contexte différent, Zoé constate que certains parents développent de magnifiques compétences dans le suivi de leur enfant.

11 Sorte d'agenda en ligne offrant, notamment aux élèves, l'occasion de planifier et de s'organiser dans leurs activités à distance.

Il y avait aussi la situation d'un petit garçon autiste qui était en 3H. Pour lui, travailler par téléphone était trop compliqué. J'appelais ses parents pour leur expliquer comment adapter le programme et j'envoyais aussi du courrier. Je lui ai préparé des activités particulières car il détestait tout ce qui était graphique. Je proposais des puzzles pour les maths et le français. La maman a montré d'incroyables compétences pour l'accompagner dans ses activités scolaires.

Pour les ados, c'était différent. Un jour, j'ai dû poser fermement le cadre auprès d'un élève qui ne se mettait pas au travail : « Ça fait une heure que je suis avec toi au téléphone, tu as plein d'excuses pour ne pas faire ton problème de maths. Alors, je vais t'envoyer encore une fois les tableaux de conversion des mesures par mail. Demain matin, je t'appelle : tu les as imprimés et tu les as devant toi pour qu'on fasse le boulot. » J'ai appris que, fâché, il avait téléphoné à l'assistante à l'intégration pour lui dire que je ne faisais pas mon job ! Il a fallu deux bonnes semaines pour le remettre sur les rails, pour qu'il réalise des activités, pour qu'il se responsabilise. Il avait besoin d'un suivi étroit et l'accompagnement proposé a été bénéfique. À vrai dire, je crois que les élèves que nous suivions ont eu de la chance car nous ne les avons pas lâchés.

Les défis étaient donc d'un autre ordre pour les plus grands. Un élève refusait catégoriquement que je le voie sur le téléphone. Je lui avais dit : « Tu peux mettre ton Natel où tu veux, je n'ai pas besoin de te voir. En revanche, toi, tu dois pouvoir suivre mes démonstrations de maths. » Après trois semaines, il s'est montré à l'écran et m'a dit : « Merci beaucoup ! » Incroyable ! Ça faisait deux ans que je me demandais s'il savait remercier ! Bien sûr, ce n'était pas directement mon attente mais c'était touchant. Une fois, sa mère m'a appelée : « Je n'en peux plus ! Combien de temps ça va durer ? Il conteste tout, il ne bosse pas, il ne fait rien. Ce matin, je lui ai donné son devoir d'anglais en lui interdisant de sortir avant d'avoir fini. Malheureusement,

ça n'a pas marché ! » J'ai proposé à cette maman de travailler sur l'organisation de la journée. Nous avons réparti les activités à réaliser entre le matin et l'après-midi car son fils avait une capacité de concentration limitée. J'ai dit : « Même s'il n'a pas fini son travail d'anglais, après un certain temps, il fait son activité d'allemand : tant pis si ce n'est pas terminé ! Tout ce qu'on veut, c'est qu'il respecte un horaire. On ne peut pas tout exiger en même temps. » La maman a mis cela en place tout de suite et le lendemain, elle m'a rappelée : « Ce n'est que du bonheur ! » Ça a superbien fonctionné. Je me suis dit qu'avec les enfants en difficulté, il y avait beaucoup de travail éducatif à réaliser. De nombreux parents étaient preneurs et même *demandeurs*.

Zoé évoque la nécessité de rester en contact, de maintenir le lien avec les élèves. Elle souligne toutefois que l'exercice est délicat.

Je maintiens les liens avec les élèves en étant attentive à ce qu'ils soient suffisamment libres. Par exemple, un adolescent m'a dit : « Vous allez partir l'année prochaine et il n'y aura plus personne pour m'aider ! » J'ai rétorqué : « Non ! Je vais partir mais ma fonction va être assumée par quelqu'un d'autre ! Je ne vais pas t'abandonner ! Je vais vivre ma vie de retraitée. » Il m'a demandé s'il aurait le droit de m'envoyer de temps en temps un SMS et je lui ai répondu : « Oui, bien sûr… mais tu sais, mes élèves m'envoient de temps en temps un SMS durant la première année. Après trois ans, quand je les rencontre en ville, ils ne se rappellent même plus de moi et se demandent qui est cette dame ! Tu sais, je fais partie de ta vie *scolaire* mais pas de ta vie privée. Je ne suis pas ton amie. » Tout cela permet de poser un cadre sans briser la relation.

L'accompagnement des stagiaires

En tant que praticienne-formatrice, Zoé accompagne deux étudiantes de la HEP dans leur formation pratique. Elle évoque d'abord la situation de l'une d'entre elles qu'elle suit une matinée par semaine.

Déjà avant le confinement, cette étudiante avait des problèmes de santé. Elle souffrait du dos. J'ai insisté sur le fait que pour bien faire son travail, il fallait être en bonne forme mais elle peinait à prendre soin d'elle. Je l'ai encouragée à se prendre en charge au niveau santé, ce qu'elle a fait durant la *période-Covid*. De plus, j'avais constaté que chaque fois que je lui faisais des remarques à propos de ses enseignements, elle me répondait : « Oui, je sais ». Lors d'un échange téléphonique, je lui ai dit : « À chaque fois que je te dis quelque chose, tu me dis que tu sais et tu ne changes rien. Je ne vais plus accepter le ‹Je sais›. Dis plutôt ‹J'entends et je vais réfléchir›… » C'était un peu radical mais ça s'est bien passé. Elle a commencé un projet à distance avec une élève et elle s'est investie. Elle s'est remise davantage en question. Finalement, notre relation s'est détendue et nous avons bien pu travailler.

Pour la seconde étudiante, la situation est tout à fait différente. Au début du confinement, celle-ci s'avère quelque peu débordée.

L'étudiante m'a dit : « Je dois voir ce qui se passe à l'école et à la HEP parce qu'on nous demande différentes choses. Et n'oublie pas que j'ai quatre enfants ! » Avec elle, j'ai eu des contacts ponctuels. Je l'ai encouragée à utiliser cette période pour réfléchir à son identité d'enseignante spécialisée. En effet, cela lui tenait à cœur depuis longtemps. Elle a réfléchi à ce qu'elle pouvait proposer à l'école, à ce qu'elle pouvait demander, à clarifier les rôles de chacun. Je suis assez contente de son travail, de sa réflexion sur son cadre de travail, il y a eu un joli cheminement.

» Et les enseignants spécialisés, en vacances ?

Plusieurs proches de Zoé portent un regard critique sur le métier d'enseignant durant la *période-Covid*.

Dans ma famille, mes frères me disaient : « Oh ! Toi, tu as la belle vie ! Tu ne fais plus rien ! » Je leur ai expliqué : « Je suis debout à 7 h 30. Je dois préparer les activités, réaliser du matériel parce que

travailler à distance c'est compliqué, surtout avec des enfants en difficulté. Il faut mettre pas mal de choses en place. Et puis, c'est tuant de travailler tout le temps avec le téléphone à la main ! »

Zoé décrit tous les problèmes organisationnels : les fiches à corriger, envoyées par photos… mais toutes troubles ! Les dossiers transmis par les enseignants, qui ne sont pas numérotés et dans lesquels les enfants se perdent. Les négociations avec certains enseignants afin de tenir compte des situations particulières de quelques familles… Bref, c'est parfois très compliqué ! Elle relate également des constats étonnants, en lien avec le monde enseignant.

Il y a deux situations qui m'ont choquée. Une collègue enseignante n'a pas cessé de dire qu'elle avait eu la Covid mais qu'avec son mari, ils en avaient ras le bol de rester chez eux. Ils sortaient et roulaient en voiture. Qu'aurait-il pu arriver s'ils avaient eu un accident ? Elle me disait aussi qu'elle allait faire des photocopies, le soir, à l'école. Je l'ai trouvée complètement inconsciente ! J'ai aussi été estomaquée d'apprendre que certaines personnes n'avaient rien fait pendant le semi-confinement. Il y a des enseignants spécialisés qui ont eu « zéro job », qui ont vécu des vacances ! J'ai appris que certains s'étaient inscrits pour suivre des élèves durant la période de Pâques parce qu'ils étaient rémunérés en plus ! C'est une honte ! Quand on pense qu'il y a des gens qui ont perdu leur commerce. Je connais des mamans qui sont coiffeuses et qui n'ont plus de job, des papas qui ont des restaurants et qui ne savent pas comment ça va aller au niveau de leur personnel ! Je trouve cela totalement inconvenant ! Il y a eu des profiteurs…

Durant notre entretien, Zoé a beaucoup évoqué les enfants, mais qu'a-t-elle appris sur elle-même et sur ses élèves, durant ce printemps 2020 ? Elle nous le confie, en toute simplicité.

Ce que j'ai appris sur moi-même ? C'est que j'ai été « vachement » adaptable ! Presque trop ! J'ai vu que je pouvais m'arranger avec tout. Cela m'a rappelé ces enfants maltraités qui s'adaptent

à la souffrance et j'ai eu un peu peur. On peut s'oublier à un moment donné. Je me suis dit que peut-être je suis *trop* adaptable. C'est une chose à laquelle je suis sensible, surtout à l'égard des enfants. Je dis parfois aux élèves : « Quand la prof te dit quelque chose, tu n'as pas le droit d'être impertinent mais tu peux t'exprimer si cela ne te convient pas. Par exemple, si un prof affirme : ‹C'est facile !› Eh bien, dis-toi que ce n'est pas parce qu'il le dit que cela rend la tâche facile ! Tu as le droit de lui demander de te réexpliquer différemment. » Il faut que les élèves puissent s'exprimer, qu'ils n'acceptent pas tout d'office, qu'ils s'adaptent tout en reconnaissant qu'ils ont leurs propres besoins et qu'ils ont des droits.

CARINE : « Cet état dans lequel je me trouvais, c'était le *mode survie*… »

Après le jardin des songes de Zoé et son thé, j'entre dans un nouveau décor : l'annexe paisible d'un petit tea-room. Difficile de concevoir que nous sommes encore en phase d'extrême prudence pandémique. Certes, les tables sont clairsemées et quelques rares clients dégustent le premier café du matin. Seul le thème de notre entrevue nous rappelle que nous sommes encore au cœur d'une étrange période. Au cœur ? Pas si sûr !

Tout comme Romane et bien d'autres encore, mon interlocutrice estime que nous sommes déjà dans l'*après-Covid*. La *période-Covid* s'est arrêtée dès qu'elle a pu recommencer l'école : tout est devenu à nouveau *presque* normal et elle a *presque* oublié…

> Je suis allée vers quelqu'un et j'ai voulu lui faire la bise. Il m'a dit : « Mais on n'a pas le droit ! » J'ai répondu : « Ah oui ! Pardon ! J'avais oublié ! »

Carine estime qu'il est loin, le temps où elle entendait le chant des oiseaux, où tout était calme, où il n'y avait presque personne dans les rues… Mais elle s'interroge : est-ce que les oiseaux font réellement moins de bruit ? Est-ce qu'elle ne les entend plus ou est-ce qu'elle ne prend plus le temps de les écouter ?

» La quatrième dimension

Carine a vécu une année tumultueuse. L'arrivée du coronavirus dans le quotidien helvétique n'est qu'une étape de plus dans l'étrange période qu'elle traverse.

> Soyons réalistes, depuis le mois de septembre 2019, je vis dans un autre monde. J'ai vécu une rupture difficile et après, j'ai perdu mon frère. J'ai traversé une période très pénible. Pour

couronner le tout, en février, j'ai eu un accident de sport : la totale ! Il ne manquait plus que la Covid au mois de mars ! Autour de moi, je voyais les gens qui réagissaient en disant : « Mon Dieu ! Tu te rends compte de ce qui nous arrive ! » Pour moi, un peu plus, un peu moins, je restais dans la quatrième dimension ! Ça ne m'a pas semblé plus grave que ça. Mon père avait pris conscience de la gravité de la situation bien plus tôt. Pendant les vacances de Carnaval, il m'avait dit : « Je vous donne deux semaines avant qu'on ferme les écoles ! » En souriant, je lui avais répondu : « Laisse tomber, ça ne se fera jamais ! » Je pensais qu'il y aurait juste encore un truc de plus qui arriverait. Depuis le décès de mon frère, mon cerveau se protégeait des événements particuliers : je les filtrais. Toute cette excitation et ce stress autour de moi, je les regardais en me disant : « Les gens sont fous, ce n'est pas si grave ! » Je ne me rendais pas compte de la situation.

» Plus proche des élèves et des familles

Le vendredi 13 mars à 15 h 40, quand j'ai appris que l'école fermait, j'ai soulevé les épaules et j'ai dit : « Ah… OK ! » Peut-être que mon calme a incité mes élèves à rester tranquilles, eux aussi. Dans les autres classes, plusieurs se sont mis à pleurer. Aujourd'hui, quand j'y pense, je me dis que je ne réalisais pas l'ampleur du problème. Au moins, mes élèves ont été un peu préservés de ce premier stress.

Carine regarde au loin. Elle semble plonger à nouveau dans ce fameux vendredi, tentant de retrouver cette atmosphère surréaliste.

La directrice est passée en coup de vent annoncer la nouvelle alors que nous finissions à 16 h 00. Elle a dit : « Distribuez cette feuille aux enfants et je vous redonnerai des informations pour la suite. » Quel stress ! Il fallait remplir les sacs des élèves pour qu'ils puissent travailler à la maison car le lundi, nous ne reprenions pas l'école. Pourquoi n'avions-nous pas été prévenus un peu plus tôt ? Nous aurions pu mieux les préparer. C'était brutal !

C'était un stress difficile à gérer pour les adultes, même si je dois avouer que moi, j'étais dans un autre monde. Je voyais toutefois des collègues paniqués et des enfants très secoués sur le plan émotionnel. À 13 h 00, les élèves m'avaient posé des questions sur la Covid et j'avais essayé de les rassurer en disant : « Pour l'instant, ce que nous savons, c'est que la Covid n'est pas pire qu'une grippe ! » Imaginez un peu, deux heures plus tard, j'annonçais : « On ferme l'école ! » Il y avait vraiment quelque chose d'incohérent dans mon discours ! J'ai trouvé cela déplorable.

Une fois le stress de l'annonce passé, quelques flots de messages et d'informations plus tard, Carine se remémore l'organisation des enseignements au cœur du semi-confinement.

J'avais des messages à longueur de journée et parfois sur des sujets qui ne me concernaient guère. Par exemple, une maman ne trouvait pas le signe « $ » sur le clavier de son ordinateur… Certains parents étaient très stressés et ils nous transmettaient ce stress. Peu à peu, avec ma collègue, nous nous sommes organisées et nous avons appelé les familles une fois par semaine. Je passais une quinzaine de minutes avec elles et les parents déversaient souvent tout ce qu'ils avaient sur le cœur : le 90 % du temps des échanges était sans rapport avec l'école ! C'était : « Oh, je ne sais pas ce que je dois faire ! Vous êtes sûre que ça va passer ? Est-ce qu'aujourd'hui on peut sortir ? » Moi, j'étais aussi démunie qu'eux, je n'en savais rien !

Tout comme Léo, Carine confie qu'elle souhaite rassurer les parents et les élèves, les encourager. Elle ne peut exprimer son propre stress nulle part !

J'ai trouvé que le rapport avec les parents était beaucoup plus humain. Il en était de même avec les élèves. Comme je travaille dans une classe régulière avec une collègue, nous aurions pu nous partager les élèves. Toutefois, nous souhaitions garder le contact avec tous. J'avais envie de les avoir au téléphone. J'ai observé différemment certains élèves très introvertis que je n'entendais guère en classe. Quand on a commencé à mettre Teams ou Zoom

et qu'on se voyait seuls ou en petits groupes, c'était génial ! J'ai découvert une autre facette de mon métier. Il n'y avait plus de « Tu n'as pas rendu les devoirs ! Tu n'as pas fait signer ceci ou cela ! », tout ce que je déteste. Je n'avais plus ce côté « gendarme » mais uniquement un lien privilégié avec les enfants. C'était extraordinaire. Cette expérience a modifié mon regard sur eux et plus encore sur leurs parents. Je dois dire qu'il y a quelques années, je m'étais fait agresser verbalement par des parents d'élèves. Depuis, j'avais une certaine peur qui m'avait rendue très « professionnelle », peut-être même « froide ». Durant la *période-Covid*, j'ai dû enlever cette barrière et cela m'a fait le plus grand bien. Mes relations étaient plus chaleureuses, plus profondes, plus humaines !

Étrange ! Carine souligne l'importance de faire tomber les barrières dans une période où l'on en érige pour se protéger de tout. Elle poursuit…

On n'est pas forcément professionnelle parce qu'on met une distance et qu'on se protège. Bien entendu, tout n'a pas été rose non plus. Un soir, par exemple, je me suis inquiétée d'un élève qui ne rendait plus ses travaux et qui ne donnait plus signe de vie. J'ai envoyé un message à sa maman : « Bonsoir, est-ce qu'il y a eu un problème, cette semaine ? Vous m'avez renvoyé un dossier vide, j'aimerais savoir si tout va bien. » J'ai reçu une réponse incendiaire : « Vous mettez une pression impossible à l'école ! Ce n'est pas normal ! On passe une période magnifique. On fait plein de choses intéressantes avec nos enfants mais pas pour l'école. » Oups ! Je voulais simplement assurer le suivi pédagogique de cet élève ! Cela m'a beaucoup stressée. C'était la cinquième semaine de confinement : je m'inquiétais et je pense que j'étais à bout, moi aussi ! Mais ce n'est qu'une situation difficile parmi d'autres qui étaient beaucoup plus satisfaisantes…

» La solitude imposée

Tout comme un grand nombre de personnes interviewées, Carine déplore la surinformation, en début de pandémie ainsi que l'abondance de messages reçus. Une fois encore, elle doit se protéger.

Le dimanche matin 15 mars, j'ai pris mon téléphone et je l'ai glissé sous un coussin. Je suis partie me promener les mains vides. Je n'en pouvais plus : « Si c'est trois mois comme ça, ça ne va pas aller ! » Il y avait une telle frénésie, une telle ébullition ! J'étais agacée. J'avais besoin de me protéger mais peu à peu, j'ai senti le poids de la solitude. Depuis ma rupture, j'allais très régulièrement chez mes parents et là, je ne pouvais plus les voir. Outre les appels téléphoniques, je n'avais plus de contact avec ma famille. Je me sentais en double punition : plus d'école, plus de famille. Or la seule chose qui me maintenait, c'était l'école : en classe, j'avais la tête occupée. Je me retrouvais confinée à domicile, toute seule. Je ne pouvais même plus aller voir mes amis : triple, quadruple, quintuple punition ! Progressivement, la situation a évolué car j'avais beaucoup de choses à faire.

Mais de temps en temps, quand je me couchais, je pensais au décès de mon frère et je me disais : « Je n'ai plus rien dans la vie ! Je ne fais que travailler ! Matin, midi et soir ! Je ne peux même plus faire de sport, je n'ai plus de contacts avec les gens. Ce n'est pas juste, je dois être seule à vivre cela. J'en ai marre d'être confrontée à toutes ces épreuves ! À qui puis-je parler : à mon chat ? Super ! Il ne me répond pas, il fuit ! À mes orchidées ? Ce n'est pas mieux ! » Bref, je me disais que les gens qui ont quelqu'un auprès d'eux peuvent au moins partager. Heureusement, je faisais un peu de fitness par téléphone mais c'est tout. Ma solitude me pesait alors que j'avais décidé de recommencer à vivre ! BAM ! Un grand vide… Heureusement, les contacts que j'ai tissés avec une collègue et les activités que nous avons préparées ensemble m'ont fait du bien. De plus, les échanges que j'avais avec quatre étudiants de la HEP, lorsque nous travaillions ensemble, me ressourçaient.

» Le retour en classe, « comme si de rien n'était »…

Carine raconte le retour à l'école, après le confinement. Elle déplore que des enseignants de la HEP fixent une séance Zoom alors qu'elle doit

retrouver ses élèves. Bien sûr, le jour prévu pour l'échange à distance est en principe dédié à ses études à la HEP mais ses horaires de classe ont changé… Bref, l'école reprend et elle s'en réjouit.

Comme il n'y avait que la moitié des élèves, c'était *top* ! C'était de nouveau un contact privilégié avec eux. J'ai pu garder mes distances et c'était génial. Dans le premier groupe, les enfants étaient bien réveillés et avaient plein de questions. Dans le second, ils semblaient amorphes. En échangeant avec ma collègue, j'ai mieux compris. Elle m'a dit : « Tu sais Carine, ça a été une période bizarre pour tout le monde. Tes élèves, eux aussi, ne savent pas ce qui leur arrive ! Tu imagines ce qu'ils ont vécu ? Ils ont pompé tout le stress de leurs parents et toi, tu arrives et tu t'attends à ce qu'ils soient OK. En plus de cela, il manque la moitié de la classe : ce n'est pas une situation normale ! » À nouveau, j'ai constaté que je ne vivais plus dans la réalité. Je ne réalisais pas que presque tout le monde avait été perturbé, moi y compris ! Cette reprise *après-Covid*, c'était un peu comme lorsque j'étais retournée à l'école après le décès de mon frère. J'avais passé la porte de la classe et j'avais oublié Bruno. Face aux gamins, il n'existait plus. Et là, même chose ! Les enfants étaient arrivés en classe et moi, j'avais zappé l'événement. Quand j'y pense, je me dis que : « Oui, il y avait un décalage entre moi qui voulais simplement reprendre une vie normale parce que j'avais besoin de cette normalité et les enfants qui avaient besoin de normalité mais qui n'étaient pas encore prêts ! » Cet état dans lequel je me trouvais, c'était le *mode survie*… J'étais en mode survie parce que sinon, qu'aurais-je fait ? Est-ce que je serais restée assise chez moi ? Non ! Jamais…

Carine doit assumer ses rôles d'enseignante primaire et d'enseignante spécialisée auprès d'un élève qu'elle accompagne depuis quelques années et qui est intégré dans la classe.

Deux élèves manquaient en classe. On était donc dans une situation normale, mais… J'ai proposé plusieurs fois de faire des Zoom entre ces enfants et le reste de la classe car l'un

d'eux pleurait de ne pas revenir à l'école. Nous avons donc fait des activités de chant ou de maths tous ensemble ! En classe, il n'était pas possible de maintenir les distances : c'était irréaliste. Tout en faisant attention, je me déplaçais dans les rangs mais sans masque. En revanche, quand j'avais mon élève en appui, je portais le masque. Je devais rester proche de lui durant une demi-heure. J'ai donc vraiment fait la distinction entre *l'enseignante dans sa classe* et *l'enseignante d'appui* qui doit se protéger, étant donné qu'elle travaille avec un élève à risques. Cette distinction s'était mise en place peu à peu durant le confinement, car je donnais des cours individuels à cet élève par Zoom, deux fois par semaine.

❝ Des parallèles entre élèves, étudiants et profs

Mais comment se sont poursuivis les cours dans le cadre de la HEP ? Les expériences ont été variées. Elles ont, semble-t-il, rapproché étudiants et formateurs, qui découvraient tous le défi d'un enseignement à distance.

Honnêtement, nous avons eu deux formateurs qui nous ont donné des masses de travail. Certes, je suis peut-être un peu lente. Mais pour 45 minutes de PowerPoint, je mettais deux heures à prendre des notes. Je ne suis pas auditive et j'avais de la peine à mémoriser l'essentiel. Bien sûr, ces profs avaient bossé leur matière mais il y avait trop ! Ils s'étaient donné beaucoup de peine, que ce soit pour faire passer leurs contenus ou pour organiser un examen à distance. En discutant avec d'autres amis qui étudient en médecine ou dans d'autres branches, je me suis aperçue qu'ils avaient rencontré les mêmes problèmes que nous, à la HEP. D'autres étudiants de la HEP étaient également submergés par le travail dans ce module. Toutefois, en règle générale, les cours à distance se sont bien déroulés. Nous n'avons pas été débordés : ce cours était un peu une exception mais le problème a pris beaucoup d'ampleur. À vrai dire, j'ai réagi exactement comme nos élèves : « Ah ! C'est comme ça, il y a trop, alors je ne ferai plus rien ! »

C'était identique ! Je voyais l'élève qui ne veut rien faire en classe parce qu'il est fâché avec le prof ! Il a fallu deux semaines pour s'ajuster, déstresser, avancer et se lancer dans les apprentissages calmement. Effectivement, je pense que le stress des cours à suivre en ligne s'ajoutait à tous les stress que je vivais. L'angoisse montait, montait… Je sais qu'il y a des étudiants qui ont écrit des mails pour se plaindre. Je leur ai dit : « Les gars, attendez au moins de recevoir vos résultats pour voir si après, il y a une raison de se plaindre ! » On peut bien relever une fois qu'il y a trop… mais pas dans 36 mails ! Car oui, moi aussi j'étais très stressée mais en même temps, je ne voulais pas réagir de façon extrême. Nous étions tous dans la même galère : nous les étudiants, nos élèves, les profs ! Nous étions tous sur le même bateau, nous étions tous hyperstressés !

La chanson de Grand Corps Malade me revient en mémoire…

« Tous dans le même bateau pour affronter le virus
C'était un peu moins le cas pour combattre la misère »[12]

Et Carine de poursuivre…

J'ai écrit à un prof pour exprimer mes soucis mais pas pour me plaindre. Il fallait que ça sorte ! À un moment donné, je me suis demandé si j'étais faite pour l'enseignement spécialisé. Dans ce contexte si particulier, je finissais par douter de mes compétences…

» Et si l'on se disait qu'on peut toujours s'adapter ?

Pour la suite, je ne me pose pas de question. À quoi cela servirait-il ? Personne ne sait ce qui va se passer ! Certains collègues se demandent si nous recommencerons « normalement » à la rentrée prochaine. Ce n'est pas mon problème : pour le

12 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

moment, je pense aux vacances ! C'est vrai qu'avant, j'avais aussi tendance à anticiper, à me demander ce qui allait se passer. Aujourd'hui, je sais qu'on ne sait jamais ce qui se passera ! Encore une fois : prise de distance ! Je suis devenue comme cela *à cause* ou *grâce* à mon frère Bruno. Il avait essayé plusieurs fois de mettre fin à ses jours. La sixième fois fut la bonne. Nous avions tenté de le récupérer mais en vain. Ce qui doit arriver arrive. Si la Covid doit revenir, elle reviendra. Rien ne sert de paniquer. Nous nous en sommes très bien sortis et nous nous en sortirons encore une fois. Les choses se mettent en place, petit à petit. C'est une certaine philosophie de vie que j'ai été contrainte à acquérir. Ça me fait du bien de ne pas stresser pour l'avenir ! On recommence l'école normalement ? Tant mieux ! On ne peut pas recommencer normalement ? Eh bien, on s'adaptera. Avec la Covid, nous avons vu qu'en l'espace de quelques heures, nous avons *pu* et *su* nous adapter. Alors, pour la suite, on verra bien !

CHAPITRE V

HUGO : « Je n'ai pas de problème avec l'autorité mais j'en ai avec l'autoritarisme et la dictature ! »

Nous voici à nouveau entre les murs de la HEP. Dans le couloir du 8e étage erre un homme masqué. J'hésite : s'agit-il de Hugo, l'étudiant avec lequel j'ai rendez-vous ? Avec nos masques et nos démarches hésitantes depuis qu'il s'agit de maintenir les distances, nous nous ressemblons tous ! Le couloir est vide, Covid oblige : finis les discussions spontanées avec les étudiants et le travail académique d'autrefois…

> *« Alors entre les cris d'enfants et le travail scolaire*
> *Entre les masques et les gants, entre peur et colère*
> *Voyant les dirigeants flipper dans leur confuse gestion*
> *En ces temps confinés, on se pose des questions »*[13]

Le masque tombe. Oui, c'est bien Hugo. Le voici qui dévoile son quotidien durant ce long semestre de printemps. Il parle des moments de tranquillité avec son fils, de la guitare et des chansons, de quelques bons souvenirs. Mais il évoque surtout les nombreux enjeux entourant sa formation et son travail. Il a trouvé des solutions pour contourner les multiples obstacles qui se sont dressés face à lui.

» *Un* avant-Covid *en deux temps*

Pour Hugo, l'*avant-Covid* se déroule en deux phases, sources d'un stress considérable : le temps de la formation et celui de la famille.

> J'étais tranquille, en train d'organiser mes stages d'observation pour la HEP. J'avais reçu des réponses positives : on allait m'accueillir dans différentes classes d'enseignement spécialisé

13 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

pour des visites de deux jours. Mon école m'avait demandé de réaliser tous ces stages au printemps car j'étais plus disponible à cette période. L'arrivée du coronavirus a tout bouleversé ! Qu'allait-il se passer ? Est-ce que j'allais pouvoir visiter ces écoles et ces institutions pour valider ma formation ? Au niveau familial, l'enjeu était différent. J'habite avec mon fils Johan qui finit sa scolarité obligatoire cette année. Tout se passait plutôt bien durant l'*avant-Covid*. Il était en voie prégymnasiale mais il lui manquait un demi-point pour pouvoir continuer ses études. Le 13 mars, à la fermeture des écoles, une question s'est posée : aurait-il l'autorisation de poursuivre son parcours scolaire comme il le souhaitait ?

Travail et formation, un lien indissociable

Hugo travaille dans une école spécialisée mais il doit absolument terminer sa formation dans les délais fixés. Ainsi, travail et formation sont étroitement liés : l'un dépend de l'autre.

Mon principal souci, c'était mon autorisation de pratique. En effet, mon employeur exigeait que j'aie terminé toute la partie pratique de ma formation, le 20 juillet 2020 au plus tard. Les stages d'observation que je devais réaliser faisaient partie de ces exigences. Il ne me resterait ensuite plus que le mémoire professionnel. J'avais étalé mes études sur quelques années supplémentaires et les autorités renouvelaient mon autorisation de pratique d'année en année. Durant la *période-Covid*, il était impossible de réaliser le moindre stage et j'ai pensé qu'on n'allait pas me donner l'autorisation de pratiquer pour l'année scolaire suivante. C'était un stress immense ! J'étais dans l'incertitude la plus totale. La seule chose dont j'étais sûr, c'est que je n'arriverais pas à terminer ce semestre ! Je n'avais qu'une envie : que cesse ce confinement. J'ai écrit à la HEP et à mon employeur pour expliquer la situation. Heureusement, tout le monde s'est montré compréhensif. J'ai pu justifier mon impossibilité de réaliser les stages et j'ai reçu, hier encore, l'autorisation de pratiquer pour la prochaine année scolaire. Mon

contrat a été modifié : on m'accorde une année supplémentaire pour ma formation. Ouf !

Mais ce lien travail-formation touche aussi sa situation familiale. Que dire des implications économiques et du souci d'assumer son rôle de père ? Hugo en parle avec beaucoup de modestie et de sensibilité.

Je devais gérer le travail, la formation et Johan mais je ressentais une forte pression de mon employeur. J'étais anxieux aussi bien pour mon fils que pour mon travail. J'essayais de me calmer en disant : « Il y aura peut-être une autre opportunité, ne t'en fais pas ! » J'avais peur de perdre mon emploi et je pensais : « C'est mon salaire qui va s'envoler ! Si je n'ai pas mon autorisation d'enseigner, comment régler les factures ? » C'était un vrai souci financier. Je me suis renseigné pour savoir si j'avais droit à une bourse d'études. J'ai aussi pensé au chômage. J'ai déjà connu des angoisses financières lors de mon divorce mais tout cela était derrière moi et s'était stabilisé. Je me retrouvais dans une situation délicate. J'ai même envisagé une réorientation professionnelle car je ne pourrais même pas assumer des remplacements. Je me suis dit que je pourrais à nouveau travailler comme avant, en tant que psychologue. Bref, c'était très angoissant. En plus, Johan est un adolescent : quelle image paternelle allais-je lui transmettre ? Un père qui ne peut pas travailler, qui est au chômage ? Non, je voulais qu'il voie que son père pouvait assumer son rôle. Cette *période-Covid* a mis en évidence plein de difficultés qui n'étaient pas directement liées au coronavirus mais qui étaient simplement révélées par ce dernier…

» Une angoisse numérique

Hugo étudie depuis plusieurs années à la HEP et ne suit actuellement que quelques cours. Ainsi, il n'a que très peu de liens avec les étudiants car ces derniers n'ont pas commencé leurs études en même temps que lui. Il se sent seul, isolé. Le travail à distance ne fait que renforcer ce sentiment.

Pour moi, les cours à distance, c'était un poids énorme ! J'avais peur de ne pas bien comprendre ce qui était exigé. De plus, je ne suis pas à l'aise avec les moyens informatiques. Je craignais vraiment de rater mes examens. J'ai manqué deux cours à distance. Je n'arrivais pas à me connecter : il y avait quelque chose que je ne faisais pas correctement. J'étais vraiment frustré ! J'ai envoyé un mail à un formateur mais celui-ci l'a reçu après le cours et c'était trop tard. On m'a proposé de m'y prendre à l'avance mais je n'y arrivais pas. J'étais complètement désécurisé parce que rater deux cours, c'était la honte ! Je me suis dit : « Il faut que tu bouges, prends contact avec quelqu'un ! » et j'ai confié mes difficultés à une étudiante. Elle m'a rassuré : « Contacte le formateur, il y a sûrement d'autres étudiants qui ont les mêmes difficultés. Tu n'es pas le seul ! Va voir dans le forum ! » À vrai dire, il y avait plusieurs étudiants qui ne se sentaient pas à l'aise ou qui avaient raté un cours. Effectivement, cela m'a rassuré. C'était primordial d'avoir au moins une personne avec qui collaborer et j'aurais eu de la peine à soumettre directement mes inquiétudes au formateur. Comment dire ? J'avais peur qu'on me juge, qu'on dise : « Il ne connaît rien ! Il suit la formation depuis des années mais il ne maîtrise même pas les moyens informatiques ! » J'avais vraiment honte, honte de ne pas savoir naviguer dans le monde de Moodle et tout cela… Ainsi, ce semestre a été vraiment difficile mais m'a incité à être plus réactif et à m'améliorer dans la gestion des outils numériques. Maintenant j'ai progressé et je me sens plus rassuré. J'ai malgré tout su m'adapter à cette nouvelle situation.

» Le demi-point

Hugo précise que Johan l'a soutenu dans son errance informatique. Son fils est ainsi devenu une ressource de première importance ! Tous les deux se sont serré les coudes.

Johan maîtrisait mieux les outils informatiques que moi. Vous me direz que ce n'est pas difficile ! Mais c'était vraiment le cas. Les enfants d'aujourd'hui connaissent cela depuis qu'ils

sont tout petits. Une fois, il m'a même aidé à mettre une image dans un document que je devais présenter dans le cadre d'un module. Il m'a mis en garde : « Il va falloir que tu t'achètes un portable parce qu'avec ton vieil ordinateur, ça ne va pas le faire ! D'ailleurs, c'est rare que tu arrives à faire quelque chose, non ? » D'accord, il avait raison et j'ai pris de bonnes résolutions.

La période du semi-confinement nous a vraiment soudés. Au tout début, Johan était ravi d'arrêter l'école, tout comme les jeunes de ma classe. Il pensait que c'étaient les vacances ! À l'image de mes élèves, au départ, il n'était pas content et se plaignait : « Il y a trop travail ! » En fait, il n'y avait pas trop travail. C'est juste que l'école continuait et qu'il ne s'agissait pas de vacances ! Je me suis engagé davantage pour le soutenir car j'avais plus de temps. Petit à petit, il s'est bien adapté à cette nouvelle manière de travailler. Notre défi, c'était le demi-point qu'il devait rattraper pour améliorer ses résultats. J'essayais de l'encourager car je le sentais un peu tendu. Je voulais enlever un peu la pression : « Si tu n'y arrives pas cette fois, il y aura d'autres opportunités. » Mais il voulait absolument y parvenir. Nous avons beaucoup parlé ensemble et cela nous a rapprochés. Nous avons évoqué ses projets d'avenir. Que voulait-il faire ? Quelle formation désirait-il suivre ? Pour moi, ce rapprochement, c'est vraiment le bénéfice de cette période. À la fin, nous étions fiers car il a réussi à obtenir son fameux demi-point !

En tant que papa, Hugo a pu passer plus de temps à accompagner son fils dans les activités scolaires. Il constate que de nombreux parents d'élèves ont également été confrontés à cette réalité. Cela leur a donné un nouveau regard sur leur enfant et sur le travail des enseignants.

Je pense à un papa qui disait tout le temps : « Si vous donnez plus de travail à faire à ma fille, elle apprendra plus car elle est tout à fait capable. » Durant le confinement, il s'est rendu compte des difficultés de son enfant et m'a dit : « Effectivement,

maintenant je vois qu'elle a un rythme d'apprentissage complètement différent. Elle me fait « péter un câble » ! Vivement la fin du confinement pour qu'elle puisse retourner à l'école ! » Il s'est rendu compte de ses difficultés et nous avons pu y travailler. Beaucoup de parents ont mieux compris notre travail et cela m'a touché. Certains m'ont même remercié pour tout ce que je faisais, soulignant que j'avais beaucoup de patience.

» Et la démocratie ?

L'école où je travaille se veut très collégiale. Chacun avait son mot à dire lors des prises de décisions. On cherchait des compromis. Durant la *période-Covid*, on faisait nos réunions par Zoom. Progressivement, nous avons remarqué que le comité de direction de l'école prenait trop de pouvoir.

Deux ou trois fois, durant les séances, j'avais fait des demandes et on m'avait répondu simplement : « On verra cela après ! » Sauf qu'il n'y avait pas d'*après* et qu'il s'agissait d'urgences. Parallèlement, ces mêmes colloques étaient l'occasion de s'arrêter sur des anecdotes, des détails, à condition que ceux-ci ne relèvent que du positif et du merveilleux ! Pas le droit d'aborder les questions qui fâchaient. Nous n'avions plus aucun espace de discussion. Il y avait de pseudo-dictateurs qui disaient : « On va faire comme ça, un point c'est tout… Ça ne se discute pas ! » Cela m'a choqué et même dégoûté. Et dire qu'auparavant, nous échangions ! Nous avions l'impression d'être dans une démocratie en miettes. J'ai tenté d'évoquer ce problème avec le directeur mais en vain. Heureusement, je n'étais pas seul à ressentir ce malaise. D'autres collègues ont constaté cette dérive autoritaire. Je ne sais pas si c'était parce que nous étions à distance mais il y a toujours certaines personnes qui rêvent de pouvoir et de domination. Les trois personnes du comité prenaient des décisions avec lesquelles je n'étais pas d'accord. Par exemple, sans me consulter, elles avaient envoyé une éducatrice suivre un élève de ma classe, estimant qu'il en avait besoin. Je n'avais même pas été informé ! J'aurais souhaité

discuter de la situation, voir quels étaient les objectifs… mais rien ! D'autres enseignants avaient été confrontés à des situations semblables. De plus, j'ai eu plusieurs fois l'impression que mon école voulait faire bonne figure à l'égard de l'extérieur : « Chez nous, tout est formidable, tout est beau ! »

Cela poussait certains à créer des activités pour que l'on puisse dire « Regardez comme c'est super ce que nous faisons ! ». Mais ces activités n'étaient pas du tout adaptées. Il s'agissait simplement de vendre une image : « Nous sommes les meilleurs ! » Cependant, je voyais la réalité derrière cette image. Une maman avait même demandé au comité de cesser d'envahir son espace familial car un éducateur était venu chez elle pour se promener avec son enfant. Incroyable ! C'était très intrusif. J'ai aussi un autre exemple. Un de mes élèves rendait toujours ses devoirs et faisait bien son travail. À un moment donné, une éducatrice s'est mise à lui téléphoner tous les jours pour l'accompagner dans le travail qu'il devait me remettre. Absurde ! Il était capable d'être autonome ! Et tout cela, sans aucune coordination avec moi. C'était honteux ! L'élève m'a demandé : « Prof, est-ce que je fais mal mon boulot ? Pourquoi elle m'appelle tout le temps ? » Je suis dans une école spécialisée où travaillent des éducateurs, des stagiaires, des enseignants et des thérapeutes. Pourquoi n'arrivions-nous pas à définir nos rôles et à nous coordonner ? J'avais appris par hasard que la psychologue, membre du comité, avait envoyé des travaux de lecture à une de mes élèves sans connaître son niveau. Elle empiétait sur le territoire des autres professionnels. En tout cas, c'est ce que je ressentais. Pour être honnête, nous avions déjà eu certaines difficultés avant le confinement mais nous arrivions encore à nous mettre d'accord. Le confinement n'a fait que révéler nos dysfonctionnements internes ! Lors de notre dernière réunion avant les vacances d'été, nous avons pu discuter des concepts d'autorité, d'autoritarisme et de dictature. On m'a reproché d'avoir des difficultés avec l'autorité mais j'ai répliqué : « Non ! Dans notre école, je n'ai pas de problème avec l'autorité mais j'en ai avec l'autoritarisme et la dictature ! »

CHAPITRE VI

ANTOINE : « Je pourrais avoir honte d'utiliser l'expression *en vacances*... »

Fin de l'entretien avec Hugo. Course dans les couloirs. Je déteste ne pas être à l'heure et ma montre affiche déjà 5 minutes de retard ! Antoine m'attend tranquillement, admirant le Léman. Un bleu incroyable et paisible, à l'image de son témoignage. Ne manque au tableau qu'un petit reggae ou une musique soul des années 60, comme Antoine en raffole. Il a réalisé une compilation d'une centaine d'artistes durant le confinement. Dans la voiture, il écoute ces morceaux et se remémore cette incroyable période. Mais quand a-t-elle débuté ? Est-elle terminée ? Les avis varient entre les acteurs de la HEP que j'interroge. Certains se situent dans l'*après-Covid* alors que d'autres vivent encore dans un *pendant*. Certains hésitent : ils ont introduit des étapes intermédiaires. Si la date du 13 mars fait le plus souvent consensus pour l'entrée dans l'*époque-Covid*, les avis divergent concernant sa fin... Pour Antoine, la *phase-Covid* est derrière lui.

» *Un long fleuve tranquille*

Comme beaucoup d'entre nous, Antoine n'avait pas du tout anticipé la venue du coronavirus en Suisse et ses implications. Il n'était donc pas inquiet. Pourtant, le 13 mars 2020, c'est le branle-bas de combat avant une longue période qui s'avérera relativement calme.

> La semaine précédant l'annonce de la fermeture des écoles, je n'étais pas trop en souci. Je m'étais dit que nous devrions certainement cesser d'aller en classe, vu la situation dans les pays voisins. L'annonce du semi-confinement s'est faite lorsque nous étions à l'école. Comme tous les vendredis après-midi, les élèves étaient déjà rentrés chez eux. Nous étions réunis entre professionnels, assis en cercle dans une grande salle. Un ordinateur, des haut-parleurs qui parlaient pour tout le monde... Cela m'a fait penser à un temps de guerre : il y avait des

annonces à la radio et nous étions tous à l'écoute ! Il y avait une atmosphère presque religieuse. Soudain, tout a basculé. Il a fallu être très réactif pour prévenir toutes les familles d'élèves : durant six à huit semaines, l'école serait fermée.

Antoine dispose de plusieurs casquettes : il est enseignant spécialisé et travaille dans une école spécialisée mais il intervient aussi en tant que praticien-formateur et enseignant à la HEP. Malgré ses multiples engagements, il n'est pas débordé durant la *période-Covid*.

Du côté de ma classe, je n'ai pas été surchargé. La direction a pris les choses en main : je n'avais ni le droit de créer un groupe WhatsApp avec les élèves, ni de leur donner du travail, sauf si la famille et le jeune l'exigeaient. Ainsi je n'ai que deux élèves qui ont souhaité réaliser des activités. Nous devions uniquement envoyer une lettre aux élèves, une fois par semaine, pour donner des nouvelles. Très honnêtement, je n'avais pas grand-chose à faire. Ce n'était pas du tout comme certaines personnes qui bossaient dans l'enseignement ordinaire et qui ont dû énormément s'investir. Le retour à l'école a été plutôt relax. Nous avons repris en mai par petits groupes de quatre élèves. Comme nous étions trop d'adultes en classe, nous avons organisé des tournus. Je travaillais un jour sur deux, donc c'était vraiment « *light* ». J'avais du temps avec chacun des élèves. Nous avions comme consigne de faire des activités différentes, pas uniquement « scolaires ». C'était très chouette. J'ai eu des échanges plus riches avec les jeunes : nous avons à la fois travaillé et plaisanté. Dès le 11 juin, les élèves étaient tous présents mais c'était assez paisible. Nous avons organisé plein de petites sorties. Ils étaient contents, bien que frustrés de ne pas pouvoir partir en camp. En effet, nous avions prévu de voyager en Italie et l'annulation de ce projet a été une source de grande déception.

Antoine présente également sa réalité de formateur à la HEP, que ce soit sur le terrain de la pratique ou dans le cadre de séminaires.

En tant que praticien-formateur, j'ai simplement informé mes deux étudiants que nous devions stopper les stages pratiques. Un des étudiants a complètement disparu de la circulation et je n'ai plus reçu de nouvelles. Avec le second, c'était différent. Il s'inquiétait pour la certification et nous avons eu quelques échanges par téléphone ou par mails. Je lui ai donné un petit travail à réaliser à distance. Le 11 mai, quand nous avons repris, il ne pouvait pas revenir en classe car nous n'acceptions pas de personnes supplémentaires au sein de l'école. Il a donc préparé quelques leçons de maths que j'ai réalisées dans ma classe. Nous avons ensuite discuté et réfléchi aux améliorations possibles. Je lui ai également fourni des travaux d'élèves en lui demandant d'analyser leurs erreurs et leurs réussites. C'était un accompagnement différent mais intéressant qui lui a permis de progresser. En revanche, j'ai regretté de ne pas pouvoir valider sa pratique professionnelle. La visite sur le terrain, au début du printemps, n'avait pas été satisfaisante. Ainsi, il devait renvoyer sa certification au semestre suivant. Il s'est demandé s'il ne voulait pas arrêter la formation. Je trouvais cela un peu dommage et je l'ai encouragé à persévérer.

C'est le groupe d'étudiants que j'accompagne en séminaire qui m'a le plus occupé. J'ai passé beaucoup de temps à préparer mes interventions, à recueillir leurs travaux et à leur donner des retours ou à contacter leur praticien-formateur respectif. Nous avons eu de nombreux échanges et c'était plutôt agréable car j'ai pu maintenir une bonne continuité. Mon travail de formateur à la HEP était relativement simple parce que les étudiants étaient bien investis et qu'ils se sont montrés très sympathiques. Ils m'écrivaient de petits messages chaleureux du style « Prenez soin de vous ! », « J'espère que tout va bien avec vos proches. » À la prochaine rentrée académique, je ne sais pas si cet épisode d'enseignement à distance va créer une dynamique différente dans le groupe. C'est dur à dire ! En tout cas, durant ce semestre, j'ai trouvé ces étudiants très résilients. Ils ne se sont pas laissé abattre et se sont accrochés.

J'ai cru comprendre qu'ils étaient assez chargés avec le travail professionnel et la formation. Je voyais que c'était lourd pour nombre d'entre eux. J'ai donc été vigilant à ne pas les surcharger. Certains ont relevé que durant les séminaires à distance, ils avaient particulièrement apprécié le temps dont ils disposaient pour *penser les situations*. J'ai trouvé cela intéressant car c'est une chose à laquelle je n'avais pas forcément réfléchi lorsque nous étions en présentiel. Mais ma grande frustration, c'était de ne plus pouvoir échanger directement avec eux, de ne pas pouvoir rebondir sur ce que disait l'un ou l'autre. J'avais eu tellement de plaisir à animer les séminaires jusqu'alors ! Et puis, c'était assez frustrant de ne pas pouvoir vraiment clore l'année académique. Je l'ai fait par Zoom mais ce n'était pas pareil. Quand nous sommes nombreux, les prises de parole à distance sont plus compliquées : la présence en réel, c'est tellement plus vivant ! Je crois que c'est cette vie-là qui m'a le plus manqué durant le confinement.

❞ *Lorsqu'on a le temps*

La *période-Covid* a été très profitable pour Antoine et sa famille. Au début du confinement, il emporte du matériel scolaire à la maison pour travailler avec son fils qui a presque le même niveau que les élèves de sa classe. Il profite également d'organiser toutes sortes d'activités pour lui et pour sa famille.

Au début, je me demandais comment j'allais m'occuper. En fin de compte, mes journées étaient bien remplies avec le travail, les enfants, le voisinage, le sport… J'ai eu l'occasion de profiter pleinement de mon petit garçon qui a quelques mois et qui est généralement davantage avec sa maman. Il nous a bien occupés et il a bien grandi ! Je me suis également plus investi auprès de l'aîné. Il avait toujours l'impression d'être en vacances ! Je l'ai aidé à faire les devoirs mais il s'y investissait à reculons : il bâclait son travail et il a fallu lutter un peu. Au début, c'était plutôt désagréable. Je devais me fâcher et négocier. Au bout d'un moment, tout est rentré dans l'ordre. Il a

mieux accepté mon changement de rôle, de papa à *papa-prof*… Ainsi, au niveau familial, c'était plutôt chouette. Il faisait beau, nous avons multiplié les balades dans les bois, le vélo à la campagne… J'ai aussi profité de cette période pour me demander si je ne voulais pas approfondir un sujet ou réaliser une thèse. Finalement, je me suis dit que ce serait tout de même lourd et j'ai mis ce temps de semi-confinement à profit pour réaliser plein d'activités qui me tenaient à cœur.

» Et les autres ?

À titre personnel, cette période a été assez positive car au niveau familial, nous l'avons bien vécue. J'ai toutefois conscience que dans plein de familles, en particulier celles de nos élèves, le semi-confinement a dû être extrêmement compliqué. Certains étaient entassés dans de petits appartements, avec parfois des troubles relativement importants qui n'ont fait que compliquer le quotidien. Dès lors, je considère que j'ai eu beaucoup de chance. Si j'observe la situation en général, c'est une véritable catastrophe d'un point de vue économique et sanitaire ! Certains en ressentent déjà les effets néfastes et c'est très préoccupant. Personnellement, j'ai été privilégié. J'ai reçu mon salaire à 100 % et je n'avais pas peur d'être licencié. Certains ont dû vivre avec cette angoisse-là ou se contenter du 80 % de leur salaire alors qu'ils avaient tout juste de quoi vivre. Quel stress ! Certains ont perdu des proches. J'ai un étudiant qui a vécu un moment douloureux : sa grand-mère est décédée. Je pourrais avoir honte d'utiliser l'expression *en vacances* en parlant de ma réalité, durant cette pandémie. Mais pour moi, la météo clémente, le temps libre dont nous avons joui, je les assimile presque à des vacances ! Je dis *honte* parce que normalement, mis à part les vacances de Pâques, nous aurions dû être au travail et que nous étions payés à plein temps.

Je ne peux m'empêcher de penser aux propos de Zoé qui s'étonnait que certains enseignants aient vécu cette période comme des vacances.

Pourtant Antoine apporte quelques nuances qui justifient ses impressions. Il exprime une certaine forme de *culpabilité*, dans cette situation extraordinaire qui le dépasse…

> C'est étrange, mais pour moi, tout s'est bien déroulé au niveau du travail et dans ma famille. Vraiment, une fois encore, j'étais presque en vacances ! Ça ne me dérange pas de le dire. Cependant, je vois bien que pour beaucoup, cela n'a pas été le cas. Donc mes propos pourraient choquer. Comprenez bien, à quelqu'un qui a perdu son travail, je ne vais pas lui dire cela ! Je peux le confier sans problème à certaines personnes mais je ne peux pas le clamer devant d'autres qui ont vécu des choses difficiles. C'est presque indécent ! Il peut vraiment y avoir un écart social, en fonction de ce que nous vivons. Nous devons apprendre à vivre avec… J'ai bien conscience que je peux me considérer comme quelqu'un de privilégié dans le sens où je n'ai pas de problème de santé, d'argent, d'âge ou je ne sais quoi…

CHAPITRE VII

LOUISE : « Nous sommes les invincibles, ceux qui restent à l'école alors que tout le monde rentre ! »

Les planètes sont parfaitement alignées : 7e mois, 7e entretien 7e chapitre. À nouveau un Zoom pour cette interview, distance oblige. Louise a déménagé à l'autre bout du monde (enfin, presque !). Sur l'écran de l'ordinateur, je ne distingue qu'un mur blanc et un coin de tableau. Mon imagination fait le reste : j'imagine l'empilement des cartons. L'indispensable, rassemblé dans quelques boîtes, pour vivre à l'étranger. Avec son éternel optimisme, Louise aimerait penser que la *période-Covid* est derrière elle mais elle avoue que son réalisme prend le dessus : nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge ! Elle espère toutefois que nous n'aurons pas à revivre une période de confinement, évoquant le triste sort de certaines personnes âgées, décédées dans la solitude la plus totale. En Suisse, les chiffres prouvent que le coronavirus circule encore et toujours. Les masques sont devenus obligatoires dans les transports publics et dans les magasins. Louise se réjouit de raconter cet épisode de sa vie mais elle nous met toutefois en garde :

> On n'a pas encore construit notre pensée autour de cette période, on l'a juste vécue…

L'institution dans laquelle travaille Louise est particulière : elle se compose d'une école et d'un internat. Les élèves qu'elle accompagne étaient informés à propos du coronavirus car ils lisaient et écoutaient les médias. De plus, les éducateurs leur parlaient de la situation. Tout comme Zoé ou Carine, au début mars, Louise décide de se retirer peu à peu du flux d'informations et de tous les messages qui lui parviennent. Elle désire se protéger et estime que si elle se sent stressée, ses élèves vont le ressentir : elle veut leur épargner toute anxiété inutile.

J'ai découvert une autre facette de certains collègues. Quelques-uns étaient extrêmement pessimistes, comme s'il s'agissait de la fin du monde. D'autres semblaient avoir très peur et véhiculaient leur angoisse autour d'eux. Personnellement, je ne pensais pas que ça allait être grave. Je suis de nature optimiste et je me disais : « Tout le monde panique mais ce n'est rien ! » Avec quelques collègues, nous avions fait des paris, nous demandant si l'école allait fermer ou non. La direction nous avait recommandé d'attendre les informations officielles. Première surprise : c'est à la piscine que ma collègue a appris la nouvelle ! Nous avons décidé de la transmettre aux élèves parce qu'ils allaient l'apprendre d'une minute à l'autre. Deuxième surprise : le directeur nous a informés que l'internat et notre école resteraient ouverts… La majorité des enfants retournerait à la maison mais nous continuerions à travailler comme avant, avec ceux qui resteraient. Incroyable ! Tout le monde fermait, sauf nous !

J'avais deux élèves qui seraient en classe pendant cette période : j'ai trouvé cela dramatique. Tous les enfants rentraient chez eux, sauf ces deux-là : ils devaient se sentir tellement abandonnés !

❝ *Y'a d'la panique dans l'air…*

Louise précise alors que le lundi suivant, tous les professionnels de l'école se réunissent dans une atmosphère apocalyptique.

La panique semblait s'être introduite dans notre école et dans la réunion… pas simplement un stress, une vraie panique ! Je me suis dit : « Ce n'est vraiment pas rassurant de voir qu'une nouvelle comme celle-ci peut à ce point paniquer les gens autour de moi, ceux sur qui je compte. » À ce moment-là, j'avais quelques soucis de santé mais rien de grave. Or certains collègues, d'une voix stressée, m'ont dit : « Il faut que tu appelles ton médecin, tu es à risques ! Tu ne devrais pas être là. » Je voyais tant de peur dans leurs yeux ! J'ai appelé mon médecin qui

a confirmé que je n'avais pas de souci à me faire. Mais tout à coup, quelqu'un s'est écrié : « Mais je risque ma vie en travaillant ici ! » Cela dépassait l'entendement ! Que faire face à une telle réaction ? J'ai tenté de le rassurer, de le raisonner. L'équipe était complètement déstabilisée ! Peu de gens sont restés calmes. Cela m'a étonnée parce que, dans notre milieu, nous avons l'habitude des situations explosives, de la violence. Mes collègues sont des personnes plutôt calmes qui ont l'habitude de maîtriser des situations de travail complexes. Toutefois, dans ce contexte, le problème dépassait le travail : il y avait trop d'inconnu et cela a fait peur à la plupart. Sincèrement, cette atmosphère a fini par me déstabiliser. Je crois qu'à ce moment-là, je me suis dit : « Il faut qu'ils rentrent chez eux car ils nous stressent trop ! Les gens calmes (parce qu'il y en avait quand même) peuvent rester. » J'ai dit à mes collègues que je n'avais pas d'enfant et qu'ils pouvaient partir. Je gérais la situation. Mes élèves avaient besoin de moi : je resterais à leur côté.

Après la réunion, les enseignants spécialisés qui n'ont plus d'élèves en classe rentrent chez eux. Avec le directeur, dans une atmosphère à nouveau étrange, Louise parle aux élèves qui demeurent à l'école. Peu à peu, un nouveau quotidien scolaire s'organise.

Maintenir la distanciation physique avec mes jeunes élèves, c'était juste impossible. Ce sont des enfants carencés qui ont besoin de contact, qui font fréquemment des crises quand ils sont angoissés et qui ont besoin de *contenant*. Pour certains, le manque de contact physique était perçu comme un rejet : nous ne pouvions plus leur faire de câlins, eux qui vivaient loin de leur famille et qui en avaient besoin. Pour les deux élèves qui restaient en classe, c'était très dur. À mon avis (à vrai dire, ils ne l'ont pas exprimé directement parce qu'ils sont très résilients !), le plus difficile était de comprendre pourquoi ils étaient les seuls enfants qui n'avaient personne pour s'occuper d'eux, à l'exception de gens payés pour le faire. Je pense que cela a dû être horrible ! Ensemble, nous avons évoqué pourquoi les autres pouvaient rentrer… mais c'était une discussion

de surface. Eux-mêmes n'ont pas vraiment posé de questions. Il faut dire qu'en temps normal, quand ils voient tous les autres enfants partir le vendredi soir, je crois qu'intérieurement ils savent pourquoi ils doivent rester à l'internat. N'empêche que j'ai trouvé cela très triste en cette *période-Covid*. J'ai été très affectée. La résilience des élèves m'a profondément marquée. Ils devaient se dire : « OK, je suis dans un foyer : c'est comme ça, je gère la situation, c'est tout. » Pas la moindre plainte ! Rien à voir avec les adultes paniqués qui se disaient qu'ils allaient tous mourir ! J'ai essayé d'être positive et de proposer des activités stimulantes à l'école. Ce qui est incroyable, c'est que ces enfants « encaissent » et qu'ils captent le positif des situations, parce qu'il y a toujours du positif. Nous avons fait de chouettes activités car nous étions peu nombreux. J'ai veillé à mettre en place des leçons aussi ludiques que possible, tout en maintenant du *scolaire*, parce que cela les rassurait. Mais je leur soumettais d'autres supports et il y avait tout de même moins de travail scolaire, pas de devoirs et *le* blog. Ce blog, intitulé « Un virus à l'école » a été un élément central. Il a servi de liens entre les élèves et les enseignants. Nous l'avons créé en pensant : « Ah cool ! Nous sommes les invincibles, ceux qui restent à l'école alors que tout le monde rentre ! »

« Invincibles » : ce mot a marqué Louise et elle nous explique pourquoi.

Ces enfants ont quelque chose d'invincible. Leur histoire de vie est très chaotique, pourtant ils sont là et ils sourient. La Covid a frappé à la porte de l'école et ils souriaient encore ! Je trouve que c'est impressionnant. Ils sont formidables ! Je pense qu'il pourrait leur arriver n'importe quoi : ils seront toujours résilients. Cela est rassurant. La résilience est en eux, ils l'ont apprise très jeunes. Ils savent retomber sur leurs pattes et rebondir ! C'est en ce sens que je les vois comme assez invincibles. Leur attitude m'a donc aidée durant cette période. J'ai toujours aimé enseigner dans cette école mais là, j'ai adoré ! Je pense vraiment que l'on s'entraidait : il y avait une solidarité particulière, on était sur le même bateau. On était tous dans la même galère !

Décidément, tout comme Carine, Louise semble inviter Grand Corps Malade dans notre entretien…

« Tous dans le même bateau pour affronter le virus… »[14]

Elle évoque ses deux missions : enseigner en présentiel avec deux élèves et à distance avec les autres ! Un travail colossal qui lui prend tout son temps.

Cette période était très chargée et très compliquée : quand les élèves repartaient à 16 h 00, je préparais la journée du lendemain… mais ce n'est pas tout ! Je devais encore appeler les élèves qui restaient à la maison. En effet, un de mes rôles était de maintenir le contact avec la famille. Il faut dire que la vie à la maison, avec certains élèves, devait parfois être animée et compliquée. Pendant au moins une heure, ils étaient occupés et travaillaient à mes côtés. En fait, je préparais un dossier par semaine pour chaque élève (qu'il soit à l'école ou à domicile), avec quelques objectifs et des consignes claires pour tous les jours. Durant des moments de pause, j'ai aussi organisé des échanges entre les élèves qui étaient en classe et ceux qui étaient à domicile, afin qu'ils puissent garder un lien. Bref, dans ce contexte, il était difficile de me concentrer encore sur mes études à la HEP, même si j'ai tout de même continué à le faire.

Certains collègues ne sont pas venus travailler pendant trois semaines. Mais au bout d'un moment, le responsable pédagogique a décidé que nous ferions un tournus. Il a trouvé que ce n'était pas juste que je doive travailler à plus de 100 % et assumer tous ces risques avec mes élèves. J'ai donc préparé toutes les activités nécessaires pour les différentes personnes qui me remplaçaient. Heureusement, j'ai pu rester chez moi près de deux semaines.

14 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

Louise précise que cette période n'a pas seulement nécessité un investissement professionnel très important, elle a exigé un réel investissement émotionnel. Il fallait fréquemment gérer des situations complexes ou des comportements-défis.

> Avec les élèves, nous nous appelions régulièrement sur WhatsApp. Il y a seulement un enfant que je n'arrivais pas à joindre. Dans ce cas précis, la communication était plus compliquée ! J'avais beau appeler ses parents, rien à faire. J'avais aussi un élève qui me raccrochait au nez : c'était à la fois drôle et incroyable ! Ça a dû être le seul moment de sa vie où s'il n'avait plus envie d'entendre sa prof, il pouvait appuyer sur un bouton et hop : elle se taisait ! Disparue ! Génial, elle ne pouvait même pas lui courir après ! J'ai aussi dû gérer des crises avec les enfants qui demeuraient en classe. L'un d'entre eux ne pouvait pas voir sa mère et n'avait d'échanges avec elle que par Skype. Or c'est un enfant très « tactile ». Je crois qu'il a fait des crises à l'école pour que je le contienne, pour que nous soyons proches. C'est mon interprétation en tout cas. Notre relation est devenue plus forte qu'avant. Du coup, la suite a été compliquée !

» Le prix du retour

Louise raconte en effet que cet élève a eu du mal à supporter le retour des autres enfants dans la classe. Il s'est montré très perturbé. De plus, étant donné que Louise devait quitter définitivement l'école à la fin de l'année scolaire, les dernières semaines se sont avérées particulièrement difficiles.

> Cet élève avait beaucoup apprécié de travailler en tout petit groupe, durant le confinement ! Le retour des autres enfants à l'école a été pénible pour lui, même s'il était content de les revoir. Il était soudain en manque d'attention. Il s'était accroché à moi puis il s'est ensuite retourné contre moi. Il m'a fait payer une double facture : celle du retour des autres et celle de mon départ ! Il fallait que je sois seule pour lui et que je ne le quitte pas. Mais c'était impossible ! Il est devenu insolent à mon égard.

Comme il est très intelligent et très sensible, il savait très bien que dire pour me toucher, me faire réagir. C'était vraiment difficile à vivre car il tentait de casser le lien qui existait entre nous. C'était tout simplement épuisant ! À la fin de l'année scolaire, j'ai pu discuter avec lui et nous nous sommes quittés en bons termes. Toutefois, son comportement m'a inquiétée et je me suis dit : « Ça me fait peur pour ses relations futures. C'est un enfant hyperattachant et j'espère qu'il ne va pas systématiquement se montrer proche des gens puis les rejeter. Il y a des personnes qui font ça toute leur vie ! Moi, c'est mon travail, je peux supporter mais les autres, comment vont-ils réagir ? »

Tout comme Léo, Zoé, Carine ou Hugo, Louise constate les effets positifs du confinement sur les relations école-famille. Les parents développent de nombreuses compétences au niveau de l'accompagnement scolaire de leur enfant.

Avec une des mamans, nous avons vraiment pu créer un lien fort. Je suivais son fils depuis quatre ans. La *période-Covid* nous a prouvé qu'elle était tout à fait capable de gérer le suivi scolaire de son enfant et d'être totalement adéquate. Ce constat a incité les professionnels de l'institution à réfléchir à un potentiel retour définitif de l'élève à la maison plutôt qu'à une vie en internat. Je trouve cela extraordinaire !

» Un « petit » plus : la formation

Malgré une charge énorme de travail, Louise a apprécié la *période-Covid*. Mais le mémoire de fin d'études ainsi que les nombreux travaux à rendre pour la HEP ont exigé énormément de temps. Un temps dont elle ne disposait guère au début du confinement.

Durant cette période, ma notion du temps fut étrange et complètement paradoxale : j'avais l'impression d'en avoir à la fois *peu* et *beaucoup* ! Comme je l'ai dit, au début, j'ai dû travailler énormément. Je devais être sur tous les fronts en même temps et je n'avais plus une minute ! Toutefois, quand le responsable

a décidé d'organiser des tournus, j'ai enfin pu étudier. Un vrai soulagement ! J'ai pu me concentrer sur le travail pour la HEP et être efficace. Certes, il y avait une grande quantité d'activités à réaliser, pourtant je n'ai pas ressenti de pression. Franchement, les profs nous ont offert un bon suivi. Ils nous ont tous dit : « On va prendre en compte le fait que c'est une période compliquée, exceptionnelle. Ne vous mettez pas de pression ! » C'était plutôt rassurant. Bien sûr, j'aurais voulu finir ce semestre différemment. J'ai passé quatre ans avec mes collègues et terminer nos études sans se revoir, c'était vraiment dommage ! Toutefois, je me dis que peut-être, *grâce* à la Covid, j'ai réussi à tout rendre dans les délais, en travaillant intensément durant toute la journée. Et aujourd'hui, la HEP, c'est fini !

❝ *Et que dire de la zénitude des invincibles ?*

Le semestre s'est avéré très chargé. Qu'en retire toutefois Louise ?

J'ai beaucoup appris sur les gens. Auparavant, je pensais qu'on pouvait prédire leur comportement lorsqu'on les connaît. Or, il n'en est rien ! On ne peut même pas prévoir comment l'on va réagir soi-même dans telle ou telle situation. Quand il y a une pandémie comme celle que nous avons vécue, on ne sait pas du tout quelles seront les attitudes des personnes qui nous entourent ! Finalement, nous demeurons assez mystérieux les uns pour les autres… J'ai aussi été sensibilisée à la puissance des émotions : elles peuvent se propager si vite entre nous ! J'ai l'impression qu'adultes et enfants, nous avons tous été soumis à de véritables tornades émotionnelles, transmises par les proches, les médias, les faits réels ou encore les *fake news*. Cela nous a peut-être incités à nous recentrer sur nous-mêmes, à être critiques et à nous dire : « Qu'est-ce que je crois, moi ? Qu'est-ce qui m'a l'air juste ? Comment puis-je prendre un peu de distance ? » Nous avons dû prendre du recul. Être entraînés dans ces ouragans émotionnels était loin d'être agréable. Pour nous en sortir, nous avons dû mobiliser nos ressources, nous faire confiance… et surtout, rester calmes. Ainsi, j'ai découvert peu à peu la zénitude des invincibles !

CHAPITRE VIII

EVA : « La distance a fait qu'on s'est beaucoup rapprochés… »

Je quitte Louise et ses invincibles élèves pour retrouver quelques irréductibles formateurs de la HEP qui travaillent encore parfois dans leur bureau. Aujourd'hui, Eva est seule et me fait remarquer que parfois, à la HEP, elle ne se sent guère moins isolée qu'à la maison ! En temps « normal », il est facile de croiser quelqu'un, de prendre un avis même si tout le monde semble parfois très occupé. Durant cette *période-Covid*, exposer une situation-problème ou demander de l'aide devient en revanche une démarche plus complexe, car moins spontanée. La solitude a parfois pesé lourd durant *son* semi-confinement. En cette fin de journée estivale, l'atmosphère est lourde, orageuse. Une petite glace de chez Loom serait la bienvenue mais malheureusement, c'est lundi et la *gelateria* est fermée ! Contentons-nous de la fraîcheur du récit d'Eva… Tout comme Léo, elle n'a pas anticipé la venue du coronavirus dans notre contrée. Pour elle, il s'agit d'une véritable rupture. Avant, tout était « normal » et le vendredi 13 mars, tout a basculé.

Avec l'annonce du semi-confinement, le vendredi 13 mars, c'est le plongeon dans la *période-Covid*. Je n'avais pas envisagé qu'on puisse être confinés et que la HEP fermerait ! Même si c'était dans l'air du temps, je n'y croyais pas. Ce jour-là, à midi, je suis allée manger avec une amie qui, elle, était complètement paniquée par la situation et constamment branchée sur le site de l'OFSP[15]. Pleine d'angoisse, elle me disait : « Je suis sûre qu'ils vont fermer les écoles et j'ai un gamin qui est en première primaire. Comment vais-je faire pour télétravailler ? » Je lui avais répondu tranquillement : « Tu plaisantes ou quoi ? » Je me suis rendu compte que nous étions sur deux planètes différentes.

15 Office fédéral de la santé publique

J'avais l'impression qu'au niveau professionnel, nous avions très peu anticipé l'arrêt de la HEP alors qu'aux CFF[16], là où elle travaillait, cela faisait 10 jours que tout le monde planchait sur le télétravail. Elle se sentait hyperconcernée par tout cela, comme si tout le monde allait s'arrêter et, effectivement, *tout le monde s'est arrêté* ! À la fin du repas, le site de la HEP me confirmait que les écoles fermeraient jusqu'à la fin avril. « Mais non, pas la fin avril, la fin mars ! », m'a-t-elle dit encore avec anxiété. J'ai relu le communiqué : « Non, non, c'est bien la fin avril ! » Elle s'est levée : « Je vais rentrer, je vais vite aller faire les courses. » Là, je me suis dit que je n'avais rien anticipé, ni professionnellement, ni personnellement. Je suis tombée d'une seconde à l'autre dans la *réalité-Covid* ! J'étais touchée par cette amie qui était en train de se préparer à la guerre. J'avais le sentiment que j'arrivais naïvement sur un champ de bataille et que, tout à coup, c'était le combat sans que je n'aie pu imaginer quoique ce soit ! J'ai eu un semblant de panique en observant cette amie et je me suis dit : « Je n'ai pas fait de réserves et je n'ai peut-être plus de PQ. Je n'en sais rien (j'avais entendu parler de pénurie de PQ)… Est-ce que les magasins vont fermer ? Est-ce que tout va s'arrêter ? Est-ce que je devrais faire des courses ? »

Tout comme Louise, Eva évoque l'effet miroir de la panique perçue dans l'entourage. Une fois chez elle, elle regagne vite une certaine sérénité.

À la maison, j'ai retrouvé mes esprits : « Évidemment que les magasins vont rester ouverts ! Il n'y a pas besoin de paniquer ! Il n'y a pas besoin de faire des réserves de guerre. Ça va aller. Les écoles s'arrêtent. La HEP s'arrête aussi mais la vie continue ! »

Actuellement, Eva estime que nous vivons toujours dans le *pendant-Covid*. Elle a l'impression qu'il n'y a rien qui soit encore tout à fait « normal ».

16 Les Chemins de fer fédéraux suisses

Je pense que c'est lié au travail. Quand nous venons travailler, nous restons à distance, nous devons porter des masques et il n'y a pas d'étudiants. Tout se fait plus ou moins à distance, y compris les examens. Cela signifie que nous ne sommes pas encore dans l'*après*. Ma réalité le prouve également : ma vie personnelle n'a pas beaucoup changé. Je vis seule et il n'y a pas eu, tout à coup, les enfants qui repartaient à l'école. Bien entendu, je peux retourner au restaurant et reprendre un certain nombre d'activités mais nos libertés sont encore limitées et cela me pèse.

❝ Au royaume de la procrastination

Après avoir traversé une phase d'incrédulité, je suis restée un peu tétanisée par l'ampleur du truc qui nous attendait ! Je dois dire que cette situation ravivait une histoire toute personnelle. En effet, j'ai fait un burn-out, il y a plusieurs années. Depuis, j'ai toujours veillé à bien séparer vie professionnelle et vie privée. J'avais connu une période pendant laquelle je ne voyais aucune différence entre week-end et jours de la semaine. Je commençais à travailler très tôt et je finissais très tard. Je ne dormais pas bien parce qu'il n'y avait pas de réelle transition entre travail et sommeil. Bref, depuis, je cherchais à éviter tout cela en travaillant à temps partiel et le moins possible à domicile. La *situation-Covid* ne me laissait présager rien qui vaille ! Tout à coup, j'allais devoir rester chez moi pour travailler. J'allais devoir bouleverser des habitudes acquises avec beaucoup de soin, déconstruire mon « il est interdit de travailler chez moi ! » Cela allait être difficile et j'allais devoir rester vigilante !

Se mettre au travail représente alors un réel défi durant les premiers jours du semi-confinement. La gestion du temps s'avère paradoxale et Eva présente les étapes par lesquelles elle doit passer.

J'ai eu une première phase de procrastination ! Je n'arrivais pas à me mettre réellement au travail. Je devais déconstruire le

fameux « je ne travaille pas à la maison » et donc combattre une idée, une valeur à laquelle je tenais beaucoup. De plus, je n'ai pas de pièce dédiée au travail à la maison et je devais m'installer sur la table de la salle à manger. À cette situation s'ajoutait certainement un soupçon de « techno-résistance ». En effet, j'aime bien que la technologie garde sa place. Je suis longtemps restée sceptique face au *e-learning* mais là, je voyais bien qu'il n'allait pas être possible de résister. Ainsi, plusieurs facteurs avaient tendance à me paralyser.

Je me suis donc immergée dans des séries sur Netflix ! À la place de bosser, je regardais un épisode, puis un deuxième, un troisième et je me disais : « Finalement, je me mettrai au travail demain ! » Je crois que le regard social me manquait : que je fasse mon travail pour le mardi ou le mercredi, tout le monde s'en fichait ! Dès lors, il venait aisé de se noyer, de s'abrutir dans toutes sortes d'activités. J'ai aussi beaucoup lu mais lorsque je passais toute la journée devant l'écran, le soir, je n'y arrivais plus. Vivant seule, je trouvais complexe de structurer ma journée, de me donner un rythme, de me discipliner. D'habitude, je me lève très tôt et je médite, je fais du sport. Au début de la *période-Covid*, pendant 3 ou 4 semaines, j'ai été assez disciplinée sur ce plan même si je n'étais pas du tout efficiente dans le travail. Et soudain, la discipline a lâché. Il y avait comme un système de vases communicants : quand j'étais disciplinée, je ne travaillais guère mais quand je me suis lancée dans le job, j'ai paradoxalement arrêté la méditation et le sport. Bref, j'ai fait exactement ce qu'il ne fallait pas faire ! C'était comme si je ne pouvais me discipliner que dans un domaine, ma vie privée *ou* mon travail ! J'ai eu de la peine à trouver un équilibre mais heureusement, celui-ci est arrivé dans un troisième temps.

Durant cette première phase, une situation délicate préoccupe Eva. Une de ses amies, très âgée, est en phase terminale d'un cancer. Comment faire pour l'accompagner lorsque les visites à l'hôpital sont interdites ? Sensible et créative, Eva trouve une solution originale.

Ce n'est pas le fait qu'elle allait mourir qui me choquait. C'était plutôt de savoir qu'elle était isolée et qu'elle ne pouvait voir personne durant les dernières semaines de sa vie. Pour moi, c'était atroce ! J'ai souvent été confrontée à la mort et cela ne m'angoisse pas. Mais imaginer que quelqu'un doive mourir seul quand il a de la famille et des amis qui aimeraient le voir, je trouve cela terrible. Comme nous nous étions connues dans le cadre d'un cercle de littérature, j'ai décidé de lui lire un livre. Quotidiennement, j'enregistrais une dizaine de pages et je lui envoyais le fichier audio. C'était plutôt chouette. C'était *ma* manière de l'accompagner. Cela m'a pris beaucoup de temps mais cette démarche faisait complètement sens dans ce contexte particulier. J'ai alors beaucoup réfléchi à notre relation, à la mort et à la maladie… Mon amie était ravie mais elle est décédée sans connaître la fin du bouquin !

À cette première phase de procrastination s'expliquant par de multiples raisons succède une deuxième phase de rattrapage.

La deuxième phase a sonné comme un « c'est possible de se mettre au travail ». J'avais pris du retard et il fallait que je rattrape tout cela ! Je me suis lancée assidûment dans le boulot. Il faut dire que je fonctionne toujours à la dernière minute : le stress me pousse non seulement à me mettre au travail mais il m'aide aussi à me limiter dans la quantité d'heures que j'y consacre. Durant la période de semi-confinement, l'idée était la suivante : « Si je dois préparer un cours avec des supports technologiques, il faut que je circonscrive bien mon temps, sinon je vais me noyer, me faire engloutir par le travail. » Je ne connaissais que trop bien mon perfectionnisme. Les préparations et les retours aux étudiants ont exigé beaucoup de temps. De plus, le soir, je n'avais plus mes activités culturelles ou sportives habituelles. Je n'avais plus de raison de cesser à 18 h 00. Être à deux peut donner une raison d'arrêter de bosser mais là, il n'y en avait pas. Cette solitude imposée par le *contexte-Covid*, subie, était très différente d'une solitude que j'aurais choisie. Au début du confinement, les nombreuses interactions

téléphoniques avec mes amis m'avaient beaucoup occupée. Par la suite, elles se sont calmées : peut-être que nous n'avions plus grand-chose à nous raconter ! Nous ne vivions plus rien, si ce n'est un quotidien assez banal…

❝ *Le réveil*

Eva a travaillé intensément après les vacances de Pâques. Il faut dire qu'auparavant, elle n'avait pas de cours à dispenser. Il s'agissait de rattraper le retard et de trouver un rythme de croisière, sa fameuse « troisième phase »…

Comme je l'ai mentionné, à un moment donné je me suis dit : « Il faut que tu t'y mettes parce que sinon, ça ne va pas le faire ! » L'engagement des étudiants dans les activités proposées à distance m'a forcée à m'investir davantage. Je recevais également beaucoup de mails concernant les cours, les examens, la formation ou des situations de vie très particulières. Certains étudiants exprimaient leur angoisse et je passais de longs moments à échanger avec eux, via Zoom ou Skype. C'était assez drôle parce que la distance a fait qu'on s'est beaucoup rapprochés…

« Malgré les peurs, il y a des rires qui s'accrochent
Être si loin nous rapproche »[17]

Dans la qualité des échanges avec les étudiants, il y a eu une humanité d'une autre intensité. Il y a eu un partage d'émotions authentiques et moins d'asymétrie. Nos univers se sont véritablement rencontrés. Par exemple, beaucoup d'étudiants me disaient : « C'est difficile de se discipliner pour travailler ! » Dans ma situation, la réponse était toute simple : « Vous croyez que pour *nous*, pour *moi* formatrice, c'est plus facile de me mettre au travail ? La motivation, quand on est seule face

17 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

à soi-même, c'est compliqué. » Nous partagions les mêmes doutes…

Et puis, il y avait de nombreuses situations dans lesquelles nos questionnements différaient. Je ne pouvais pas partager leur angoisse car je n'étais pas dans leur position d'étudiants. Il n'y avait pas cet effet miroir que j'avais ressenti, à l'annonce du confinement, avec mon amie… Les étudiants avaient besoin d'être rassurés. Cela peut paraître idiot mais j'ai trouvé que demeurer à leur écoute, les tranquilliser, était presque gratifiant. Certains avaient beaucoup de doutes et étaient très stressés. Ils avaient peur : ils avaient des enfants, ils se demandaient comment faire pour bosser et ce qui était attendu d'eux. Quelques-uns étaient étonnés de voir que la HEP s'adaptait et je me rappelle avoir dit à une étudiante : « Comment pouvez-vous imaginer qu'on voudrait profiter pour vous mettre en échec ? » Elle craignait les exigences institutionnelles et elle m'avait répondu : « Ce n'est pas à vous en tant que personne que je ne fais pas confiance ! C'est à vous en tant que formatrice… parce que j'imagine bien que derrière vous, il y a une institution qui a des exigences ! » J'ai dû lui dire que l'institution maintenait ses exigences mais que nous avions une certaine flexibilité.

Organiser des cours à distance s'avère très chronophage, aussi bien pour les formateurs que pour les étudiants. Tous découvrent les joies et les déboires de la technologie. Eva n'y échappe pas !

J'ai rencontré des contrariétés technologiques : je me suis retrouvée dans ma cuisine à enregistrer 10 fois le même cours ! L'audio disparaissait quand j'exportais en format film. Je me trompais et je recommençais une fois, deux fois, trois fois. Quand nous sommes en présentiel et que nous nous prenons les pieds dans le tapis d'une phrase, nous n'avons pas le choix que de continuer ! C'est tout différent quand nous nous enregistrons. Je faisais une erreur, je jurais et il fallait recommencer…

De la même manière, j'ai constaté à quel point il était facile de proposer des activités en séminaire, de permettre aux étudiants d'échanger et de réguler mon intervention au fur et à mesure. À distance, c'était une autre histoire ! Les étudiants devaient réaliser des activités mais il n'y avait pas de régulation en continu. Je m'étais naïvement dit que la moitié des étudiants n'allait pas réaliser les tâches demandées mais ce n'était pas le cas. Ils étaient assidus et se sont beaucoup investis dans leur travail. Je me suis donc retrouvée avec de nombreux travaux à corriger. Ils étaient d'excellente qualité et méritaient largement d'être commentés. J'y ai passé beaucoup de temps et les étudiants m'ont chaleureusement remerciée. Je n'avais jamais eu autant de manifestations de gratitude pour la qualité de mes cours. Or, je n'avais pas du tout l'impression d'avoir réalisé quelque chose d'extraordinaire. Cela m'a toutefois fait plaisir…

Eva se demande ce que nous réserve l'avenir. Elle envisage avec crainte le prochain semestre.

J'ai vu la surcharge de travail que génère l'enseignement à distance. En même temps, je suis consciente qu'il y a une histoire d'auto-prescription : on peut tout à fait limiter sa charge de travail en fonction des consignes que l'on donne ou des activités que l'on propose mais cela n'est pas toujours évident. Et puis, je dois avouer qu'à l'heure actuelle, je suis fatiguée. Je crains que l'on hérite en douceur d'une surcharge de travail, comme si c'était normal. Cela éveille à nouveau en moi des signaux de danger, liés à mon historique de burn-out. J'avoue que le semestre d'automne me fait peur…

❝ *Et si l'on relativisait ?*

J'ai l'impression que depuis le 13 mars, le temps est suspendu. Nous sommes dans le film *Un jour sans fin* ! Depuis des mois, les choses se répètent inlassablement. Mon rapport au temps qui passe est bizarre. Au départ, je me disais que tout cela allait

être hyperlong et puis, tout a passé très vite. À vrai dire, cette période s'est avérée à la fois courte et longue !

Je ne crois pas que la Covid ait chamboulé ma vie. Peut-être que si je dois en retirer une leçon, c'est qu'il faut arrêter de se donner trop d'importance par rapport aux cours que l'on dispense. Nous formons les étudiants mais nous ne sommes qu'un élément formateur parmi d'autres. Comme pour l'enseignement primaire ou secondaire, ce ne sont pas quelques mois de cours en moins ou en plus qui vont faire que les gens seront compétents ou non ! Nous devons rester humbles et prendre un peu de distance. Je ne pense pas que mes contenus soient fondamentaux (quoique !)… Dans plusieurs situations particulières, les étudiants ont développé de nombreuses autres connaissances et compétences. À l'échelle d'une vie, ces six mois de formation ne sont pas prioritaires, même si je crois profondément à ce que nous faisons. Toutefois, je me demande si cette *période-Covid* n'a pas creusé les écarts entre étudiants, tout comme elle a élargi le fossé entre les élèves qui avaient des conditions favorables et ceux qui vivaient dans des contextes défavorables…

Eva s'interroge sur ce que nous réserve l'avenir. Elle envisage avec crainte la prochaine année académique. L'air est chaud, l'atmosphère est étouffante. Mais déjà les vacances, les *gelaterie* et les glaces nous attendent… Nous aurons tout l'été pour réfléchir à ces questions et refaire le plein d'énergie pour le semestre à venir !

CHAPITRE IX

CLÉMENCE : « J'ai l'impression que ce que l'on vit, c'est de l'Histoire. »

Je rencontre Clémence dans son futur bureau car elle vient d'être embauchée à la HEP. Nous entendons le bruit incessant des voitures sur le boulevard. Qu'ils semblent loin, les mois silencieux du semi-confinement ! C'est comme s'ils appartenaient déjà à l'Histoire… L'Histoire, une discipline qu'affectionne particulièrement notre interlocutrice.

> J'ai vu un reportage sur la grippe de 18 et cela m'a marquée. On y racontait qu'il y avait eu plusieurs vagues pandémiques et que la deuxième était encore pire que la première ! Avec la Covid, j'ai l'impression que ce que l'on vit, c'est de l'Histoire. En tout cas, ça va rester dans *mon* histoire, c'est certain. D'habitude, nous voyons cela dans les films et nous nous disons : « Pourvu que ça n'arrive jamais ! » Mais là, c'est arrivé et nous sommes encore en vie ! Mes enfants ont été assez préoccupés par cet épisode mais par chance, c'était tout à fait gérable. Il y a eu un côté « superhéros » : ils se sont trouvés invincibles ! Ce n'était pas si dangereux pour les plus jeunes. Parfois, je me demande comment j'aurais vécu cela si le virus s'était avéré mortel pour les enfants.

Les histoires d'invincibles nous rappellent le récit de Louise et ses élèves…

❝ *Une semaine particulière*

Pour Clémence, l'*avant-Covid* commence la semaine du 9 mars. Un camp de ski est prévu : faut-il y participer ? Faut-il plutôt rester en classe ? Après quelques hésitations, le camp a lieu. Les enseignants emportent dans leurs valises toute une série de consignes de sécurité : renvoi des élèves malades à la maison, prise de température, lavage et désinfection des mains…

On a fait partie des dernières classes à partir en camp. C'était un peu tendu car on voyait beaucoup de familles qui rentraient des vacances de ski ou qui étaient allées en Italie et qui tombaient malades. Arrivés sur place, ça a été le choc des cultures ! La région d'où nous venions avait déjà été sensibilisée aux problèmes du coronavirus alors que l'équipe locale qui nous recevait semblait à mille lieues de cette réalité ! Cela a renforcé notre inquiétude et la semaine s'est avérée difficile. Nous ne savions pas comment réagir : dès qu'un enfant venait se plaindre de maux de tête, il fallait prendre sa température. S'il avait un peu de température, nous devions le renvoyer à la maison sans stresser les autres élèves. C'est la peur qui était la plus contagieuse ! Dès qu'un élève avait mal à la tête, ils souffraient tous de maux de tête et voulaient que nous leur prenions la température ! Trois enfants sont rentrés chez eux. Il était difficile d'assumer une telle responsabilité. Je me posais des questions : « Est-ce que j'en fais trop ? Est-ce que je n'en fais pas assez ? Est-ce qu'on pourrait me reprocher de ne pas en avoir fait suffisamment ? »

L'annonce de la fermeture de l'école s'est faite au retour du camp, le vendredi, à la sortie du bus. Il n'a donc pas été possible de préparer les enfants. C'était très particulier. Les élèves sont partis et ils ont croisé les *grands* de l'école secondaire qui passaient à côté d'eux, portant toutes leurs affaires et criant : « Youpi, l'école est finie ! » C'était une sorte d'hystérie collective. Certains de nos élèves étaient contents mais la plupart regrettaient de ne pas pouvoir aller chez leurs grands-parents ou de ne pas partir en vacances de Pâques. De mon côté, je n'étais pas restée toute la semaine en camp. J'avais pu voir la conférence de presse du Conseil fédéral en direct : une première dans ma vie ! J'étais inquiète mais en même temps, j'éprouvais une certaine excitation. C'était quelque chose de nouveau, d'inédit, qui venait bouleverser le train-train quotidien. Oui, il y avait l'excitation de vivre un moment historique !

» Le jonglage famille-travail

Clémence évoque les premières semaines et l'organisation familiale. Il s'agit d'articuler la gestion des activités de ses trois enfants et de son travail.

> Je me suis sentie un peu prise à la gorge. Les enfants sont à l'école primaire. L'aînée commence à être autonome mais les deux autres ont besoin de coups de main. Je ne voyais pas comment je pourrais travailler et les avoir à la maison, tout en assumant leur suivi scolaire. Les journées n'avaient toujours que 24 heures ! J'ai pensé : « Pour les enfants, je fixe deux heures par jour au maximum pour l'école et si on n'a pas le temps de tout faire, cela ne fait rien. » Ainsi, le matin, ils étudiaient. L'après-midi, ils étaient libres. En revanche, j'étais stricte avec les recommandations sanitaires : ils ne devaient pas sortir pour voir leurs copains. Comme ils sont trois, cela facilitait tout de même les choses.

Avec ses trois enfants, Clémence découvre différents types d'enseignement à distance et leur impact sur la vie familiale.

> Pour mes deux filles, tout s'est bien passé. Elles ont travaillé sur un site Internet et elles ont fait énormément de Zoom avec leurs enseignantes. Elles étaient directement en relation avec leur maîtresse et leurs copains de classe. La plus grande a vraiment beaucoup gagné en autonomie et j'ai eu très peu besoin d'intervenir. Nous jonglions avec un ordinateur et deux iPad, et nous arrivions à nous organiser. Pour mon fils, c'était beaucoup plus compliqué parce qu'il a un peu plus de peine. Déjà durant l'année scolaire, on avait dû mettre en place des aménagements pour les devoirs, notamment en diminuer le nombre. La première semaine de confinement, quand j'ai reçu la liste de tout ce qu'il devait faire, je me suis dit : « Ça ne va pas aller ! » J'ai dû prendre contact avec son enseignante pour lui expliquer la situation : « Il a fait trois heures de devoir alors que normalement, ça devrait prendre 1 h 30… » Du coup, elle a limité la quantité de matière et à la fin, tout allait bien. En même temps, ce

n'était pas trop difficile pour moi de la contacter vu que c'était une collègue. J'imaginais que cela pouvait être plus complexe pour d'autres parents.

Les enfants s'adaptent peu à peu à cette nouvelle vie et créent de nouveaux rituels, de nouvelles routines qui semblent rassurantes.

Au début, mes enfants râlaient parfois mais progressivement, ils se sont montrés plutôt contents. À la fin du semi-confinement, je les ai même trouvés résignés.

Zoé, Antoine, Louise et Clémence font des constats similaires à propos de leurs élèves, de leurs enfants ou de leurs étudiants. S'agit-il d'adaptation, de résilience ou de résignation ? Clémence poursuit…

C'était presque un peu triste ! Mes enfants n'essayaient même plus de demander : « Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? Est-ce qu'on peut aller à la piscine ? Est-ce qu'on va se promener au parc ? » C'est comme s'ils avaient intégré que : « Eh bien non, il n'y a plus rien à faire de particulier. On reste ici, comme d'habitude. » Ils se sont habitués à ce que ce soit comme ça. Ils avaient intégré de nouvelles routines. De mon côté, quand on m'a annoncé la reprise de l'école, je n'étais pas ravie. Cette succession de changements à laquelle nous avions dû faire face n'était pas très confortable et je n'avais plus l'énergie pour partir à nouveau vers de l'inconnu, vers de nouvelles consignes…

À la mi-mars, Clémence doit organiser le travail scolaire pour ses élèves. Il s'agit de mettre à disposition du matériel informatique pour chacun, d'utiliser une plateforme de communication, de créer un site Internet et de l'alimenter en contenus, grâce à l'aide de collègues. C'est une sorte de formation accélérée dans le domaine des nouvelles technologies ! Peu à peu, une fois le cadre posé, Clémence accompagne à nouveau les élèves en difficulté qu'elle suit dans les classes ordinaires.

J'ai trouvé les deux premières semaines assez laborieuses car je devais articuler l'accompagnement de mes propres enfants

avec le travail auprès de mes élèves. Peu à peu, j'ai pu reprendre l'accompagnement des élèves en difficulté et j'ai eu de bonnes relations avec la plupart des familles. Je les appelais une à deux fois par semaine et je constatais que plusieurs parents s'investissaient plus dans le suivi scolaire. Cette période semble avoir renforcé leur intérêt pour la scolarité de leur enfant. Dans d'autres situations, j'étais parfois mise à distance. Je l'interprétais comme : « Les difficultés n'existent plus, on est à la maison. Mon enfant va bien. J'arrive à l'aider, il comprend bien avec moi. » Mais le dialogue restait présent. J'ai pris conscience que j'avais beaucoup moins de prise sur les apprentissages mais que les relations entre l'école et la famille se renforçaient. Je pense que cela sera bénéfique pour la suite. J'ai trouvé également intéressant de pouvoir travailler à la maison et de devoir mettre en place de nouveaux moyens comme une plateforme. C'était une ouverture forcée à d'autres outils qui nous a fait du bien. J'espère que cela va se poursuivre et que les enfants pourront continuer d'avancer à leur rythme par rapport au programme du jour. On verra ce qui restera de cette période.

Il y a plusieurs choses que j'ai appréciées dans le travail avec les familles. Toutefois, je n'ai pas le sentiment d'avoir pu faire un bon travail d'enseignante spécialisée. J'ai davantage eu le sentiment de proposer de l'écoute, du soutien, de l'aide à la mise au travail. Tous ces aspects me prenaient beaucoup de temps. Si je n'avais pas eu mes propres enfants à la maison, je pense que j'aurais pu dégager du temps pour faire comme certaines collègues qui ont imaginé 15 000 trucs et ont fait plein de Zoom avec leurs élèves. Moi, j'étais coincée ! Je n'arrivais pas à bloquer de grandes tranches horaires pour mon travail : je volais de petits bouts à droite et à gauche quand mon mari rentrait, que les enfants jouaient… J'avais rarement la garantie de ne pas être interrompue.

Clémence vole du temps au temps pour trouver des moments durant lesquels elle peut réaliser son travail. Comme de nombreux partenaires interrogés, sur un air enthousiaste et joyeux, elle relève à quel

point elle a pu renforcer les relations avec les parents de ses élèves. Elle note également que les liens se sont consolidés au sein de sa propre famille. S'il est un cadeau offert par la Covid, c'est bien le temps ! Que ce soit elle, que ce soient ses enfants, chacun a profité de vaquer à ses occupations…

> *« Et de nos fenêtres on réapprend à regarder le ciel*
> *On a du temps pour la famille, on ralentit le travail*
> *Et même avec l'extérieur on renforce les liens »*[18]

J'ai trouvé que pour mes enfants, c'était vraiment chouette d'avoir du temps pour faire ce qu'ils désiraient. Un petit moment d'école le matin et après, la liberté ! Je me suis dit qu'ils étaient drôlement occupés quand ils vont à l'école durant toute une journée et qu'ensuite, ils ont encore les devoirs… ou même les activités extrascolaires ! Tout cela n'existait plus durant le confinement. Certes, ils avaient dû renoncer à plein de choses. Mais nous avions retrouvé un peu le cocon familial. J'ai trouvé que c'était agréable de ne plus être toujours dans le *rush* de « Ah ! On va partir, on va faire ça et ça… » Se dire simplement qu'on reste tous ensemble et qu'on est aussi bien comme cela. Il n'y avait plus besoin d'être dans un rythme de folie. Cela m'a permis d'être moins « dans le contrôle » avec mes enfants, du style : « Où as-tu ton sac ? As-tu rangé tes affaires ? » Je les ai laissés s'étaler davantage, prendre possession de la maison. C'était beaucoup plus cool… Nous avons aussi regardé une série tous ensemble et nous avions notre rituel du soir : des petites choses toutes simples mais agréables. Nous avons fait des jeux de société et nous sommes allés marcher en famille. Nous étions plus dans la proximité et je crois que les enfants ont apprécié cela.

L'entretien d'embauche à distance

Clémence vit un événement tout à fait particulier : elle est embauchée à la HEP durant la période du confinement. Un moment marquant,

18 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

suspendu entre l'avenue de Cour 33 à Lausanne et le sous-sol de sa maison !

> J'ai réalisé mon entretien d'embauche pour la HEP par Zoom, depuis mon domicile. J'avais demandé aux enfants de rester le plus silencieusement possible au sous-sol ! C'était un contexte incroyable ! Je trouve qu'un tel entretien à distance – comme toute conférence d'ailleurs – ce n'est pas simple. C'est comme si l'on perdait un peu les ondes : c'est difficile de percevoir le non verbal et de s'ajuster, de ressentir les impressions de ses interlocuteurs dans la discussion. C'est moins spontané et pour moi, cela m'a semblé beaucoup plus complexe qu'en présentiel. Il me manquait ce sas d'entrée, quand on arrive dans la salle, qu'on s'installe, qu'on se met à l'aise… Là, j'étais tout de suite dans le bain. À la fin, je n'arrivais pas à me dire si la réunion s'était bien passée ou pas. Il me manquait le «on se quitte, on se remercie chaleureusement »… Et je dois avouer que durant l'entretien, mes enfants n'occupaient pas uniquement le sous-sol de la maison mais toutes mes pensées ! La porte était fermée mais s'ils avaient surgi tout à coup ? Si le Wi-Fi avait *bugué* ? Bref, j'étais très stressée… et petite anecdote croustillante : quand je me suis branchée sur Zoom, j'ai remarqué que mes enfants avaient mis un fond d'écran du type « Plage », « vacances à la mer »… Du grand n'importe quoi ! Bref, c'était toute une aventure !

❝ *Et du côté de l'organisation scolaire ?*

Clémence confie qu'elle se trouve à cheval entre un *pendant-Covid* et un *post-Covid.* Sur le plan familial et dans son travail d'enseignante spécialisée, la *période-Covid* est terminée. Il y a eu un retour à une certaine normalité ! Toutefois, ce n'est pas le cas dans son travail à la HEP. Elle a encore l'impression de nager en plein *pendant* car il s'agit d'envisager encore des enseignements ou des rencontres à distance. En ce début d'été, elle porte une réflexion plus générale sur la question de l'évaluation des élèves et des pressions auxquelles ils sont soumis. Elle réinterroge l'organisation de la scolarité…

À l'école, une fois que tous les élèves sont revenus, il y avait une espèce de soulagement. Tout redevenait normal. Nous avons travaillé jusqu'à la dernière semaine d'école sur les apprentissages scolaires : j'ai trouvé que le temps passait plus vite que les autres années, quand on remet les notes autour du 15 juin, et qu'après ce sont des semaines de « remplissage ». Souvent, les élèves n'ont plus envie d'aller en classe. Là, j'ai des collègues qui ont développé de chouettes stratégies pour faire travailler les enfants. Par exemple, une collègue a continué à faire des évaluations formatives. Elle leur disait : « Si vous avez une note équivalente, voire meilleure que votre moyenne avant la Covid, eh bien vous pourrez choisir une récompense ! » Il s'agissait de donner des raisons de travailler mais sans avoir de notes. Les élèves étaient moins stressés et cela a renforcé ma conviction que les notes ne sont pas un bon système. Les enseignants faisaient des évaluations quand ils pensaient que leurs élèves étaient prêts. J'ai trouvé cela très agréable : je n'avais jamais vécu une telle situation parce qu'en général, quand les évaluations certificatives s'arrêtent, il n'y a plus d'évaluations, même formatives. L'année est finie.

C'est effrayant de constater à quel point l'évaluation certificative crée une pression pour tout le monde : nous bourrons le crâne des enfants pour le test du lendemain ! C'est un stress dans la vie de famille, dans *ma* vie de famille… et puis dans la vie de l'école également ! Cela prend beaucoup de place ! Par exemple, quand je rentre à la maison après avoir enseigné toute la journée, je dois encore faire répéter les leçons à mes enfants alors que s'il n'y avait pas d'évaluation certificative à la clé, je les laisserais peut-être davantage se débrouiller tout seuls. Ils ne devraient pas apprendre « pour la note »… En réfléchissant, je me suis dit qu'on pourrait peut-être changer l'école en faisant moins d'heures de travail scolaire, en passant plus de temps à faire d'autres activités sans que les enfants apprennent moins. J'ai eu l'impression que durant le confinement, mes enfants avaient beaucoup appris de la vie. Pourquoi ne pas envisager de l'enseignement à distance, à temps partiel

mais de manière régulière ? Peut-être que cela ne conviendrait pas à tous mais il y a une grande partie des élèves qui pourrait gérer cela. Laisser plus d'autonomie à certains permettrait de dégager plus de temps pour ceux qui ont besoin d'être plus accompagnés dans leurs apprentissages. Tout cela devrait être étudié. En tout cas, le semi-confinement a ouvert la porte à de nouveaux dispositifs que nous n'aurions jamais imaginés ou essayés autrement. Je crois que cela nous a rendus beaucoup plus créatifs ! Mais voilà, c'est comme toujours, il est difficile de ne pas reprendre tout simplement ses petites habitudes… Avons-nous changé en profondeur ? L'avenir nous le dira !

CHAPITRE X

LUCAS : « J'ai découvert l'enfant derrière l'élève… et les parents, l'élève derrière leur enfant ! »

De nouveaux panneaux décorent le hall de la HEP depuis ce printemps : obligation de porter un masque dans l'ascenseur, masque conseillé dans les couloirs, désinfection des mains… À cela s'ajoutent les flèches indiquant le sens de marche vers les ascenseurs, les distributeurs de gel hydroalcoolique, les piquets, les barrières souples et les panneaux de plexiglas à l'accueil… Ne manquent à l'appel que les spots de prévention Covid dont les jingles sont devenus la « madeleine de Proust » de Lucas pour cette période d'état de nécessité. Une période qui rime avec information voire *sur*information, comme l'évoquaient d'autres acteurs interrogés. Mais chut ! Une musique d'ambiance pour démarrer notre entretien…

« On a éteint les chaînes d'infos
On fait comme si ce n'était qu'un jeu
On fait comme si, on fait comme on peut »[19]

Le déclencheur de la *période-Covid*, ce sont les discussions informelles en salle des maîtres, sur un ton humoristique, léger, déjà deux semaines avant le semi-confinement. C'était dans l'air du temps ! On discutait d'une maladie encore inconnue. De mon côté, j'ai assez rapidement pris les choses au sérieux. Ma femme travaille dans le milieu médical. Elle est en contact direct avec des patients : nous nous étions dit qu'il y avait vraiment quelque chose d'important qui était en train de se jouer. Durant la semaine précédant la fermeture des écoles, j'ai souvenir d'une multitude de notifications sur mon smartphone : l'information était continue, c'était l'effervescence !

19 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

Même dans le train, je tendais l'oreille. Comme je n'ai pas la prétention d'être expert en quoi que ce soit, j'essayais de prendre l'info là où elle se trouvait. Il y avait plein d'experts ou de pseudo-experts qui vulgarisaient les savoirs et, comme tout le monde, j'ai suivi un peu l'évolution d'une maladie qui ne semblait pas si sérieuse… Peu à peu, je me suis rendu compte que la Covid était potentiellement très grave, notamment en analysant le décompte macabre.

Avec mes collègues, nous avions un groupe WhatsApp et les infos ont fusé, légères, contradictoires, en véritables flux. Si je m'imprégnais beaucoup de ce qui se disait, je n'alimentais guère les discussions. Finalement, j'ai mis à la trappe tout ce flot médiatique. Je m'en tenais à regarder quotidiennement mes mails et à échanger avec mes collègues. J'étais saturé. La circulaire officielle annonçant la fermeture des écoles est venue après tout cela et elle a eu le mérite de clarifier la situation.

» *L'angoisse du test*

La semaine du 9 mars, j'ai été malade. J'ai dû m'absenter de l'école. À la suite d'une consultation de la Hotline, j'ai fait le fameux *test-Covid*. Je ne savais pas ce que cela impliquerait mais finalement, il n'y avait rien de grave. Pourtant, quand je l'ai fait, j'étais très anxieux. Ma femme l'était encore plus ! Quand j'ai annoncé qu'il était négatif, j'ai senti que mes collègues étaient rassurés parce qu'ils étaient vraiment dans l'attente de connaître mes résultats. C'est un peu déroutant ! Il y avait quelque chose d'étrange : peut-être le poids du regard social… À d'autres moments, quand nous sommes malades, personne ne vient s'enquérir de notre santé ! Gastro, grippe saisonnière, peu importe : nous prenons simplement des nouvelles, nous souhaitons un bon rétablissement. Tandis que là, c'était différent. Il y avait quelque chose de l'ordre de la responsabilité ou plutôt de *ma* responsabilité. Bref, je me suis senti moins seul quand j'ai vu que beaucoup d'autres personnes faisaient aussi le test : c'était une réalité partout dans le canton, partout dans le monde !

» Du côté des parents

Je suis d'une génération qui n'a pas vécu de grande guerre ou de grande crise. Quand nous entendons parler des guerres, cela semble loin. C'est de l'Histoire. De plus, les conflits actuels sont souvent éloignés. Là, j'ai vécu de plein fouet une crise sanitaire avec tout ce que cela implique ! Dans ma vie personnelle, je n'avais jamais autant pris de nouvelles de mes proches pour discuter de tout et de rien. J'ai eu l'impression que nous devenions plus empathiques dans une telle situation. La crise a eu cet avantage. Mais je me rends compte que j'en parle au passé alors que c'est encore le cas maintenant !

Lucas est confronté à un dilemme. Son père vit dans un EMS[20] et, avec son frère, ils ne savent pas s'il est pertinent de le laisser dans cet établissement.

L'EMS a fermé. Mon père n'avait même plus la possibilité de sortir de sa chambre. Je me suis dit : « L'impact est réel à tous les niveaux, chez tout le monde, de la crèche à l'EMS. C'est incroyable ! » Ma prise de conscience a alors été totale. J'avais le sentiment désagréable qu'on était tributaire de décisions imposées, sans recherche de consensus : « C'est comme ça… » Dans l'urgence, des personnes décidaient qu'on devait réagir de telle ou telle manière pour éviter des décès, pour limiter l'impact économique. C'était fou ! Avec mon frère, nous nous sommes posé quelques questions : « Comment faire avec notre père ? N'était-il pas pertinent de le faire sortir ? Mais qui pourrait s'en occuper ? » Symboliquement, il y avait quelque chose de très violent dans cette fermeture. Il devrait rester cloîtré dans une chambre de 13 mètres carrés. C'était vraiment problématique ! Maladie d'Alzheimer ou non, était-ce viable ? Et jusqu'à quand cela durerait-il ? Les contacts de mon père avec la réalité, même sans cette période de crise, étaient très limités à cause de sa maladie mais là, ils allaient se rétrécir encore ! Cela m'a pas mal chamboulé. Je devais faire confiance aux professionnels.

20 Établissement médico-social

Toutefois, je sais qu'ils rencontrent des problèmes, comme les sous-effectifs ou la dureté du métier. J'étais pleinement conscient de tout cela mais la situation me touchait personnellement : « Est-ce qu'ils allaient bien le traiter ? » J'avais beau recevoir des mots rassurants, je sentais qu'il y avait quelque chose de difficile qui se jouait. Certes, les professionnels allaient faire au mieux mais je savais que cette situation n'était pas idéale. J'essayais d'être le plus réaliste possible : la priorité des priorités, c'était de le protéger ! Or la réponse à cette protection, c'était le confinement. Si je pouvais envisager d'être moi-même confiné car j'ai des ressources, des proches à contacter, un lien social que je peux maintenir, je peinais à imaginer cette situation pour mon père. Il était dans l'incapacité de maintenir le lien social et ses relations se résumaient au passage des soignants dans la journée. C'était douloureux et frustrant ! J'avais un sentiment très ambivalent : nous ne pouvions pas faire mieux que cela, il était en sécurité mais ce n'était pas la meilleure des solutions ! Je sentais vraiment le poids de ma responsabilité.

Un changement de regard

Lucas collabore avec de nombreux enseignants de l'école. Il anime une classe-ressources dans laquelle ses élèves, intégrés dans d'autres classes, obtiennent du soutien pour certaines disciplines.

Le vendredi 13 mars, le couperet est tombé : fin de l'école. À nouveau, d'un point de vue symbolique, fermer les écoles a un très grand impact. C'était la preuve que nous vivions une situation gravissime. J'étais abasourdi, perplexe et inquiet pour la suite. Rapidement, j'ai imaginé qu'il faudrait assurer la continuité pédagogique : mais que faire exactement ? J'étais dans le flou à tous les niveaux : l'école, la commune, le canton, le pays, l'Europe… Pourtant tout s'est mis rapidement en place, le mieux possible et partout.

Nous avons eu de nombreux débats entre enseignants : combien d'heures quotidiennes les enfants pouvaient consacrer

aux devoirs ? Quels outils employer ? Plusieurs enseignants et élèves ne maîtrisaient pas les moyens informatiques. De plus, certains enfants manquaient de matériel et il y avait des situations sociales complexes. J'avais par exemple une élève suivie par le SPJ[21]. J'imaginais bien que les devoirs à domicile, ce n'était pas le premier de ses soucis. Je me demandais s'il était cohérent d'envisager un enseignement à distance dans cette situation. Cette crise pouvait transformer des situations délicates en situations explosives ! Pour certains, la priorité n'était clairement pas l'école et je ne voulais pas qu'on me colle l'étiquette d'« enseignant intrusif ».

Je me demandais si je faisais juste, si je n'allais pas me faire « remballer » par des gens qui me diraient : « Non mais, Monsieur, parler d'enseignement à distance ! Regardez ce qu'on vit ! » Je ne voulais pas être en décalage.

Tout comme Léo et d'autres enseignants spécialisés, Lucas s'est transformé en facteur, faisant du porte-à-porte, amenant les travaux des élèves ou allant les rechercher. Tout cela contribue à renforcer le lien avec les parents.

Fatalement, on échangeait sur des sujets totalement autres que l'école : cela m'a permis de voir les parents sous un nouvel angle et les parents aussi… Typiquement, quand j'amenais le matériel, il y en avait qui disaient : « Entrez ! Venez ! » Je devais tempérer… D'autres s'en tenaient à : « OK, ce sont les devoirs, je les transmets à mon fils ! » Les parents ont changé un peu leur regard sur notre profession et moi, j'ai pris conscience que souvent, ils faisaient du mieux qu'ils pouvaient.

J'étais aussi touché par les difficultés économiques de certains. Par exemple, un papa pâtissier me confiait ses soucis financiers. Ce que j'entendais en continu dans le flux des informations, je le voyais dans la vie de tous les jours. Je pouvais mettre

21 Service de protection de la jeunesse

des visages sur des difficultés réelles et en mesurer les impacts. J'ai saisi à quel point l'élève s'inscrit dans une cellule familiale, imprégnée par le tissu social environnant, et combien celle-ci l'impacte fortement. J'en avais déjà conscience mais pas à ce point-là ! De 8 h 30 à 15 h 30, j'ai des élèves en classe mais ceux-ci vivent dans une réalité locale plus large. J'avais tendance à ne les percevoir qu'à l'école. Là, j'ai découvert l'enfant derrière l'élève… et les parents, l'élève derrière leur enfant ! Nous avons tous pondéré nos jugements. Les parents ont été davantage sensibilisés aux questions pédagogiques et j'ai observé leur implication dans la scolarité de leur enfant. Souvent, le discours des enseignants est le suivant : « Les parents ne sont pas assez impliqués ! » Eh bien, parfois c'est faux ! Ils le sont pleinement ! Ils n'ont pas toujours les outils nécessaires pour le faire, tout simplement.

Parallèlement à son travail d'enseignant spécialisé, Lucas assume des missions nouvelles. Il participe au service d'accueil pour les enfants du personnel soignant et devient davantage animateur qu'enseignant. Il constate que non seulement son rôle s'est modifié mais que la notion même d'école s'est transformée.

C'est fou ! Nous n'étions plus dans le même lieu, nous n'étions plus dans la salle de classe, nous n'étions plus dans le bâtiment de l'école. Avec le « faire l'école à la maison », l'école n'était plus un lieu mais une sorte de concept. Or ce n'est pas quelque chose qui convient à tous les élèves de l'enseignement spécialisé. Je pense que nous avons placé certains enfants et certains parents dans des situations très inconfortables.

» Un temps d'approfondissement

À la HEP comme partout ailleurs, j'ai connu le même mécanisme de flux de messages. Je crois que c'est le reflet de notre société. L'enseignement à distance engendrait une situation peu confortable. Au début, en tant qu'étudiants, nous étions un peu anxieux, notamment par rapport aux modalités de

certification. Où allions-nous ? Nous entendions tout et n'importe quoi, avec des rumeurs d'annulation ou de report des examens ou du semestre. Rapidement, une fois les attentes et le cadre fixés, j'ai pris à nouveau mes distances avec tout cela. Je me suis focalisé sur ce que nous devions faire.

J'ai apprécié les informations claires que j'ai reçues de la HEP : une réflexion avait été menée par rapport à l'organisation du travail à distance. De plus, il y avait une certaine souplesse. Cette flexibilité démontrait simplement que la HEP tenait compte des situations des uns et des autres et cela me semblait important.

Pour les cours à distance, je comprenais que les étudiants qui étaient parents d'enfants en bas âge soient submergés. Pour moi, la réalité était bien différente. Je n'ai jamais pu autant travailler, lire des articles scientifiques et étudier la matière que durant cette période-là ! Durant ma vie d'étudiant, j'ai toujours travaillé. Mais là, honnêtement, j'avais encore plus de temps à allouer aux études. J'ai bien apprécié de pouvoir travailler à distance parce que je pouvais gérer mon temps comme je le voulais. Je pouvais aussi faire davantage de choix : passer sur des points où j'étais plus ou moins au clair et approfondir certaines notions qui m'intéressaient.

» Et l'expérience acquise ?

Aujourd'hui, l'avantage c'est que nous avons déjà vécu cette crise. Théoriquement, nous devrions être mieux préparés. Elle a eu un rôle formateur. L'an prochain, si j'ai de nouveaux élèves, si l'école ferme encore une fois, je devrai tenir compte de situations nouvelles mais les mécanismes d'organisation du travail seront plus ou moins prêts. Par exemple, le service d'accueil, les tournus entre enseignants, les priorités ont déjà été pensées… Le système est bien rodé même s'il est perfectible. Les réponses que nous pouvons donner sont cohérentes. Nous savons mieux comment rendre les savoirs accessibles,

même à distance. J'ai aussi une vision un peu différente de l'enseignement. Est-ce que la priorité est toujours l'école ? Je me questionne. Certains collègues étaient effarés que nous ayons perdu deux mois et demi de scolarité. Mais que représentent ces quelques mois à l'échelle de la scolarité obligatoire ou d'une vie ? Cela fait relativiser l'importance accordée à l'école. Est-ce que les enfants n'ont pas retiré autre chose de ces mois à la maison ? Est-ce que nous n'apprenons qu'en classe ? Ce sont les questions qui me trottent dans la tête, en ce moment…

Les questions de Lucas rejoignent celles d'Eva qui s'interrogeait sur la place accordée aux cours, dans la formation des enseignants, et qui relevait l'importance des apprentissages informels…

CHAPITRE XI

AMBRE : « J'appelle cela du terrorisme sanitaire ! »

Trop de kilomètres nous séparent : nous avons opté pour une rencontre Zoom. Nous sommes au cœur de l'été et Ambre rentre rayonnante d'une semaine de vacances. Elle a du soleil plein les yeux ! Le soleil : un souvenir qui caractérise sa période de confinement. Il a fait si beau durant le printemps 2020 ! Elle se remémore avec plaisir ses nombreuses sorties. Elle a tant marché que son genou l'a fait souffrir ! Tout comme Léo, en cette période estivale, il ne lui reste « plus qu'à » rédiger son mémoire de fin d'études, à le terminer pour dire au revoir à la HEP. Du côté professionnel, elle doit encore préparer la prochaine rentrée scolaire. Cette dernière est remplie d'espoirs puisqu'elle vient d'être engagée à un nouveau poste de travail.

» Une solitude angoissante

Je me rappelle les derniers cours à la HEP, la semaine avant le confinement. Je n'aurais jamais pensé qu'un tel événement puisse arriver. Comme d'autres collègues, je n'y croyais pas, pensant que les gens exagéraient. Du coup, l'annonce du confinement a été brutale. J'ai eu un moment de panique. Je vis seule et je me suis dit : « Combien de temps vais-je rester toute seule, enfermée entre mes quatre murs ? Je vais déprimer ! » J'étais angoissée à l'idée de ne plus voir personne car quand je suis trop longtemps seule, j'ai tendance à déprimer. La période de confinement n'allait que renforcer mon sentiment de solitude. Pour la petite histoire, je suis veuve depuis plusieurs années et j'ai besoin de voir du monde. Avant, il y avait mes enfants mais ceux-ci sont partis. Ma fille vit loin de moi, à l'étranger. J'avais un profond désir de maintenir des liens sociaux et, durant cette période, mon principal souci a été de trouver un équilibre entre « bien-être mental » et « sécurité sur le plan sanitaire ».

Ambre évoque également la situation de ses parents et de sa belle-mère. Ils sont tous âgés et elle se sent responsable.

> J'ai essayé de prendre un peu de distance et de ne pas tout porter sur mes épaules mais c'était difficile ! Dès le début, je me suis fait beaucoup de souci pour mes parents et pour ma belle-mère. Il faut dire que cette dernière habite en EMS. Je ne peux pas lui téléphoner car elle est malentendante et perd un peu la tête. Heureusement, il a fait beau durant le confinement et j'ai pu voir mes parents à l'extérieur. J'ai aussi pu rencontrer des amis, en gardant mes distances. J'ai même resserré des liens avec certaines personnes, ce que je n'imaginais pas auparavant. À vrai dire, la solitude que je ressens au quotidien n'est pas toujours réelle : je vois beaucoup de monde… Il est vrai qu'en temps normal, la HEP me donne l'occasion d'avoir d'autres échanges et c'est très positif. Mais là, tout à coup, plus rien ! J'ai regretté ce manque de contacts et j'ai eu l'impression que l'année académique finissait en queue de poisson. Je dois pourtant avouer que dans l'ensemble, même si j'ai manqué de contacts sociaux, cette période s'est avérée moins pire que ce que j'imaginais ! Si l'on refuse et que l'on s'énerve, rien ne va : il faut essayer de faire avec, en essayant d'aménager au mieux.

❝ *Au-delà des frustrations*

Ambre travaille dans une école régulière et réalise quelques heures de soutien, soit en co-enseignement, soit en individuel, auprès d'élèves ayant des besoins particuliers.

> Durant la première semaine de confinement, nous ne devions pas donner de travail aux élèves. Tout comme à la HEP, il s'agissait d'attendre pour coordonner nos actions. C'était judicieux de laisser le temps de se réorganiser. Après une semaine, j'ai contacté deux élèves que j'accompagne en classe. Elles parlent français mais ne sont pas de langue maternelle française et leur milieu socioculturel est plutôt fragilisé. J'ai d'abord essayé de les contacter par mail mais il n'y a pas eu de réaction. J'ai dû

les joindre par téléphone et elles étaient ravies. Un contact téléphonique direct était indispensable. Peut-être que les parents ne se sentaient pas à l'aise pour écrire. Nous avons décidé d'organiser des Zooms réguliers durant les semaines suivantes. Les familles étaient demandeuses.

Ambre réalise également un stage dans une institution qui accueille des enfants ayant une déficience intellectuelle. Elle est ravie car c'est dans cette école qu'elle a obtenu un poste pour l'année prochaine !

En stage, j'ai entretenu des contacts téléphoniques réguliers avec ma *Prafo*. Dans l'école spécialisée où elle travaille, il y avait une plateforme dédiée aux familles. Nous pouvions y déposer des activités. J'en ai préparé pour des élèves de 5-6 ans. Je ne sais pas s'ils ont eu l'occasion de les réaliser ou pas… J'avais imaginé de petites activités simples qu'ils pouvaient faire avec leurs parents. C'était très intéressant de les concevoir. J'ai par exemple proposé la création d'une marionnette en lien avec une histoire, des jeux d'observation de photos, des activités de type *land art* mais avec des objets de la maison. J'ai cherché des choses faciles à réaliser sur le plan moteur et qui ne nécessitaient pas l'utilisation d'une imprimante. C'était un vrai défi ! Comme je n'avais pas de lien direct avec les familles, je n'ai pas eu de *feedbacks* sur ces activités, à l'exception des commentaires de ma *Prafo* et d'une responsable de l'école. Il fallait vraiment accepter de faire des propositions sans obtenir de retours des parents ou des enfants… C'était un petit peu frustrant mais difficile de faire autrement dans ce contexte si particulier !

» Des étudiants attentionnés et solidaires

Dans le cadre de la HEP, les étudiants maintiennent des contacts nombreux et variés, que ce soit lors des séminaires, autour des travaux à réaliser ou en vue de la préparation des examens. Tout comme l'évoquait Romane, Ambre apprécie ces échanges constructifs avec des collègues d'âges et d'horizons variés. Ils constituent pour elle une véritable ressource.

Nous avons eu de nombreux échanges entre étudiants et j'ai été « déçue en bien », pour reprendre une expression bien romande ! Par exemple, nous avons réalisé des travaux de groupes à distance : c'était riche… Il faut dire que nous sommes en dernière année et c'est un facteur important. Je pense que le présentiel est nécessaire, surtout au début des études, afin que les étudiants fassent connaissance et qu'un réseau se crée. Quand on connaît déjà ses collègues, on peut les contacter plus facilement ! J'imagine qu'il aurait été difficile de vivre cela en début de cursus. Avec une collègue, nous avons beaucoup collaboré. Il y a eu un net avantage de travailler à distance. S'il n'y avait pas eu le confinement, nous nous serions vues à la HEP, rapidement avant ou après un cours, et nous aurions été plus stressées. Là, nous avions le temps : nous étions chacune à la maison. Nous avions bloqué la plage horaire du cours pour des entretiens Zoom. Nous nous sommes bien réparti le travail et nous avons été complémentaires alors que nous ne nous connaissions guère auparavant. Ces échanges ont été fructueux !

Bien entendu, Ambre déplore le manque de contacts humains directs avec ses collègues mais elle souligne l'intérêt des cours ou des séminaires en ligne, en visioconférence.

J'ai apprécié les quelques cours que nous avons eus en visioconférence. C'est clair que ce n'est pas la même chose qu'en présentiel mais nous avons tout de même eu des échanges. Nous pouvions réagir tout de suite quand quelque chose nous préoccupait. C'était plus bénéfique qu'un simple PowerPoint qu'on reçoit, pour lequel on prend des notes et qu'on finit par oublier… Le direct amenait plus de spontanéité. Nous avons également beaucoup échangé entre collègues pour préparer les examens. Parfois, nous nous sommes montrés les travaux ou nous avons échangé par Zoom, en organisant de petits séminaires entre nous. C'était extra ! Nous sommes un groupe très chouette. Je ne sais pas si c'est comme cela pour chaque volée mais nous avons eu de la chance !

Ambre relève également qu'en tant qu'étudiante malentendante, elle s'est également sentie soutenue par le groupe, tout au long de ses études.

> Par rapport à ma surdité, beaucoup de personnes m'ont dit : « Dis-nous si tu as besoin de quelque chose, on peut se passer le micro… » Mes collègues ont toujours été soucieux à mon égard. Une fois, avant la pandémie, je me rappelle qu'une étudiante parlait hors de mon champ de vision. Je me suis retournée pour regarder derrière et une autre s'est baissée pour que je puisse la voir. Je trouvais cela très sympa. Ce sont de petits gestes qui démontrent qu'il y a une belle solidarité entre les étudiants de l'enseignement spécialisé. D'ailleurs, nous avions même créé un groupe WhatsApp général et les gens n'en abusaient pas. Nous pouvions contacter quelqu'un pour quelque chose de particulier, pour des offres d'emploi etc. C'était très constructif et j'ai beaucoup apprécié. En réfléchissant, je constate que cette *période-Covid* n'a pas eu un impact particulier sur mon quotidien par rapport à mes soucis auditifs. En effet, j'entends presque mieux par Zoom qu'en suivant certains cours en présentiel ! Ce que j'ai trouvé difficile, c'est quand nous étions plusieurs sur Zoom et que je ne voyais pas tous les étudiants. Je ne savais pas forcément quelle était la personne qui parlait. Ces situations étaient compliquées à gérer. Mais à part cela, il n'y avait pas trop de soucis.

❝ Les masques ? Un réel défi

Ambre est actuellement confrontée à un défi de taille : la communication avec des gens masqués ! Elle déplore le port obligatoire du masque qui perturbe ses échanges avec son entourage.

> Je suis fâchée avec la décision de rendre obligatoire le port du masque : c'est insupportable ! Pour moi, c'est extrêmement difficile. Par exemple, je suis allée à la pharmacie. J'ai dû dire : « Écoutez ! Je recule d'un pas et vous enlevez votre masque… » La plupart du temps, les gens acceptent de jouer le jeu et il n'y

a pas de souci. Mais je dois toujours demander d'ôter le masque parce que sinon, la communication est impossible. Je dois dire que je me suis habituée à signaler mes difficultés auditives, à demander aux profs de la HEP d'utiliser mon micro. À la longue, même si les gens collaborent volontiers, c'est un peu usant… Mais le problème concerne aussi les personnes âgées. D'un côté, je suis en colère contre l'EMS de ma belle-mère. Là-bas, tout le monde porte un masque. Or beaucoup de personnes âgées n'entendent pas bien et doivent parler toute la journée à des gens masqués ! Ma belle-mère m'a confié qu'elle ne disait plus grand-chose… Je pense que la plupart du temps, elle ne comprend pas ce que les gens lui racontent. De plus, c'est très compliqué de lui téléphoner. Toutefois, d'un autre côté, nous avons pu faire des WhatsApp sur une tablette. J'ai été reconnaissante à l'égard de l'EMS car le personnel a fait beaucoup d'efforts. Par exemple, l'EMS a mis à disposition une plateforme du style Facebook. On peut communiquer, envoyer des photos et des messages que les professionnels impriment toutes les semaines ! C'est très chouette.

Des solutions semblent pourtant envisageables…

Il faudrait vraiment avoir des masques transparents dans ces circonstances-là. C'est en pourparlers d'après ce que j'ai pu lire dans certains journaux. Pour les hôpitaux, ce serait également une bonne solution parce que c'est angoissant de ne pas pouvoir communiquer. J'ai constaté cela l'année dernière, en étant hospitalisée. J'ai eu une intervention à l'oreille et je devais enlever mes appareils auditifs. J'ai demandé de pouvoir les garder le plus longtemps possible avant l'opération.

Ambre redoute que l'on doive continuer à porter des masques, que ce soit pour enseigner ou suivre soi-même des formations. Elle a constaté que les visières sont peu utilisées, car elles sont jugées moins efficaces. Elle déplore une sorte de mainmise des médias ou des autorités sur la population et demeure très sceptique face aux solutions trouvées.

❞ *Une histoire touchante de toucher*

Évoquant une situation douloureuse survenue durant le confinement, Ambre exprime à quel point le toucher est important, dans toute situation, même pour des personnes qui n'y semblent pas très sensibles au départ.

Je me suis dit que lorsqu'on est célibataire, en temps de confinement, on ne touche plus personne ! C'est quelque chose qui m'a marquée ! Nous ne faisions plus la bise, nous n'avions plus de contacts physiques. Malgré tout, je pouvais compenser par des échanges riches avec des gens que je voyais, tout en maintenant la distance réglementaire. J'ai fait au mieux. J'ai continué à voir mes parents qui étaient tous les deux âgés. Heureusement, ils avaient une terrasse et nous nous voyions à l'extérieur, à distance. Je ne regrette pas parce que mon papa est décédé au mois de juin. Je dois dire que les six derniers mois ont été riches en émotions ! En effet, j'avais perdu mon frère en décembre. Tous ces deuils étaient inattendus. Mon père avait été hospitalisé auparavant et nous n'avions pas pu aller le voir. Avec 60 ans de vie commune, c'était vraiment difficile pour ma mère ! Elle a dû se contenter de lui téléphoner régulièrement. Mais finalement, mon père est décédé à la maison. Ce jour-là, j'ai pris ma maman dans mes bras et je l'ai embrassée ! Nous ne sommes pas une famille très tactile, heureusement, mais quand même !..

Pour la cérémonie, c'était un peu difficile car nous ne pouvions pas l'ouvrir à tout le monde. Nous disposions d'un centre œcuménique assez grand mais nous devions nous limiter à une quarantaine de personnes. Cela s'est avéré difficile pour ma mère qui est active dans différentes associations et qui ne pouvait pas inviter ses connaissances. Honnêtement, ce jour-là, j'ai complètement fait fi des interdictions en matière de contacts tactiles ! J'avais de la chance car ma maman n'est pas une personne peureuse. Elle n'avait pas envie d'attraper le coronavirus, bien sûr, mais elle n'était pas angoissée par cela. Elle a pris des précautions mais sans exagération : nous nous sommes soutenues ce jour-là…

À l'image de Raphaël que nous découvrirons dans le prochain entretien, Ambre mobilise un maximum de ressources.

> La *période-Covid* s'est donc inscrite dans un climat assez dur, au niveau moral ! Par chance, j'ai trouvé des ressources. Auparavant, je retrouvais de temps en temps un groupe de prière. Durant le confinement, nous avons continué à nous voir par visioconférence et à méditer ensemble. J'ai vraiment découvert certaines personnes à ce moment-là. Nous avons échangé deux fois par semaine et ce soutien spirituel m'a beaucoup aidée. J'ai pu garder le moral en prenant connaissance de ce que les autres vivaient. Bien sûr, certaines personnes peuvent avoir d'autres ressources mais moi, je savais que j'avais besoin d'un minimum d'échanges chaque jour.

Il semblerait que *grâce* au confinement, Ambre et sa famille ont pu profiter de participer à un événement extraordinaire qui leur a apporté beaucoup de joie : la soutenance de thèse de sa fille ! En effet, en principe, Ambre n'aurait pas pu y prendre part. Normalement, ce type d'événement se déroule en public, dans une salle, mais n'est pas diffusé en ligne.

> J'ai une fille enseignante qui vit à l'étranger et qui vient de finir sa thèse. Nous avons vécu un moment très fort et très touchant : à 22 h 00, à cause du décalage horaire, nous avons pu participer à sa défense de thèse ! Mon père était encore là et il a été très fier de sa petite-fille. Je crois qu'elle-même a été très touchée par notre « présence à distance »… Pour moi, c'est un souvenir inoubliable.

❝ *Une paranoïa cultivée*

> Je trouve qu'actuellement, nous entretenons une certaine paranoïa à propos de la Covid. Les médias, les autorités, tous tentent de nous faire paniquer à la moindre courbe qui monte ! On nous dit qu'il y a 200 nouveaux cas par jour mais 200 cas sur 8,5 millions d'habitants : qu'est-ce que c'est ? ! Ce n'est rien ! De plus, ils sont disséminés en Suisse… Il serait plus utile de

savoir où se situent ces cas parce qu'effectivement, s'il y en a 50 à un endroit, alors là, il vaudrait peut-être la peine de s'inquiéter. Je trouve qu'il y a de l'abus et de la manipulation. Nous ne devons soi-disant pas « paranoïer » mais on fait tout pour nous faire peur et je ne suis pas du tout convaincue de cette stratégie ! C'est au détriment du lien social ! À l'heure actuelle, la *période-Covid* est à la fois *derrière* nous et *pas encore derrière* : on ne veut pas en sortir ou plutôt, on ne veut pas nous permettre d'en sortir ! On maintient un état de psychose qui permet d'avoir la mainmise sur les gens : j'appelle cela du terrorisme sanitaire ! Sincèrement, c'est ce que je ressens.

Nous savons que nous devrons vivre avec ce virus. Nous devons prendre quelques précautions mais ne pas exagérer ! Actuellement, j'ai l'impression qu'on veut maintenir certaines personnes sous cloche. On veut empêcher les personnes âgées de mourir. On les protège pour qu'elles vivent : mais dans quelles conditions ? Certains scientifiques affirment que lorsque nous ne sommes pas bien dans notre peau, nos défenses immunitaires diminuent et que nous avons plus de risques de tomber malades. Alors, qu'en est-il de cette surprotection ? Quels en seront les effets secondaires ? Décidément, je ne suis pas d'accord avec les stratégies proposées…

S'élève alors la voix de Grand Corps Malade, emportant les derniers mots d'Ambre vers des semaines moins estivales… vers une rentrée scolaire qui se fait de plus en plus proche.

Alors quand ce virus partira comme il est venu
Que restera-t-il de tous ses effets secondaires ?
Qu'est-ce qu'on aura gagné avec tout ce qu'on a perdu
Est-ce que nos morts auront eu un destin salutaire ?[22]

22 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

CHAPITRE XII

RAPHAËL : « J'étais hors service ! Or j'étais mobilisé pour le service ! »

Une odeur de crêpes et une terrasse désertée. Ça y est, j'y suis. La tranquillité du lieu me permet de goûter en toute quiétude au récit tourmenté de Raphaël. Étrange paradoxe. Le parfum de caramel contraste avec ce qu'il évoque…

> Ce qui m'a marqué, durant cette année scolaire, c'est l'odeur de l'hôpital. Pas uniquement durant la *période-Covid*, durant toute l'année ! En avril 2020, quand j'ai retrouvé encore une fois cette odeur, je me suis dit : « Non ! Ce n'est pas possible ! » Je n'en voulais plus mais finalement, cela m'a permis de « boucler une boucle », de me sentir à nouveau un peu plus à l'aise dans le contexte hospitalier et d'y jouer un rôle plutôt que de le subir…

Raphaël décrit les montagnes russes de cette année académique : les joies, les peines, les espoirs, les rechutes tant sur le plan personnel que professionnel. Mais n'en disons pas plus et entrons dans son incroyable histoire.

» Une année mouvementée

> Cette année académique est une loooongue année… J'ai vécu un gros événement qui m'a profondément marqué : le décès de ma maman, au mois de décembre. L'histoire avait déjà débuté en été 2019. En juillet, j'étais ravi : j'allais enfin pouvoir profiter pleinement des vacances ! Je suis parti trois jours et lorsque je suis revenu, j'ai constaté que ma mère était étrange. Au niveau mental, il y avait quelque chose de bizarre : elle avait des comportements semblables aux élèves avec lesquels je travaille. Or, ceux-ci sont en institution et présentent une déficience intellectuelle ou un trouble du spectre autistique. Bref, ce n'était pas normal ! Elle est allée consulter un médecin et un

premier diagnostic a été posé : burn-out. Elle est prof et c'est une maladie bien connue dans ce milieu. Il n'y avait pas d'erreur possible… sauf que je connais bien ma mère et que j'avais l'impression qu'elle souffrait d'autre chose. Après avoir sollicité d'autres spécialistes, elle s'est retrouvée aux urgences. Premier diagnostic effacé, le second tombait : un cancer du mélanome à un stade vraiment avancé. Ma mère a débuté un traitement et après un mois, nous étions ravis des effets. Enchantés, les médecins s'exclamaient : « C'est miraculeux ! » Je dois dire qu'avec ma mère, nous allions souvent à Lourdes car je faisais le pèlerinage en tant que brancardier. Je m'entends encore lui dire : « Tu vois, à force d'être allée là-bas, tu as été exaucée ! » C'est vrai que le recul de la maladie était impressionnant. Toutefois, le répit a été de courte durée.

Rapidement, le cancer s'est attaqué à tout son corps, atteignant aussi le cerveau : 44 foyers ont été décelés ! C'était reparti de manière foudroyante ! Ainsi, l'été 2019 a été particulièrement douloureux. Je recommençais l'école à la fin août et c'était très difficile. Je ne parlais guère de cette situation car je n'aime pas trop exprimer mes problèmes. Aller au travail devenait une chance puisque j'aime mon job d'enseignant spécialisé. Cela me changeait les idées. Ainsi, l'automne s'est déroulé avec des hauts et des bas. Mais tout à coup : la chute vertigineuse ! J'ai emmené ma mère à l'hôpital, je l'ai rassurée en lui disant : « Je reviendrai demain. » Lorsque je suis revenu, elle ne parlait plus, elle ne bougeait plus. Ont alors suivi 10 jours d'hôpital qui rimaient avec soins intensifs et coma. Tout s'est emballé et elle est décédée au début décembre. Elle était jeune et nous n'étions pas prêts. Une vraie claque ! Pourtant, elle nous avait toujours dit qu'il fallait profiter de la vie. C'est vrai qu'elle a toujours tout fait pour que nous soyons bien. Alors, après cette première grosse vague, ce tsunami, j'ai essayé de reprendre mes esprits et de soutenir mon père et mes sœurs. Auparavant, nous étions cinq et nous nous retrouvions à quatre : la vie se réorganisait sans ma mère, pilier de la famille.

Et puis, la fin de l'année est arrivée avec la période des fêtes : un autre moment difficile. Il y avait les vacances et juste après, je devais enchaîner avec les examens à la HEP. J'ai essayé de réviser mais il est vrai que je n'avais pas la tête à cela. En même temps, j'étais déterminé et ce qui me portait encore, c'étaient les études ! C'était mon objectif principal et j'y trouvais du plaisir. Bref, ouf ! Les examens se sont très bien passés mais c'est vrai que j'étais fatigué sur tous les plans, physiquement et émotionnellement. Parallèlement, durant cette période régnait une étrange atmosphère. On commençait à évoquer un virus, en pensant qu'il n'arriverait jamais jusqu'à nous. On entendait toute sorte d'informations mais pour moi, tout se mélangeait un peu. Je n'arrivais pas trop à comprendre ce qui s'était passé, ce qui se passait et heureusement, ce qui allait se passer ! J'étais happé par tout plein de choses. Et, soudain, la deuxième vague a déferlé : Covid !

❝ *Du côté du confinement*

Raphaël raconte qu'entre la fin février et le début mars, dans l'institution où il travaille, de nombreux élèves et enseignants tombent malades. Les professionnels qui résistent se retrouvent avec des classes nombreuses et tentent de remplacer les absents. La situation est délicate. Fatigué par les mois passés, Raphaël assume le travail de collègues malades.

Vers la mi-février, la moitié des enseignants a été malade. C'était foudroyant ! Certains élèves étaient également malades et restaient à la maison. D'autres venaient à l'école même s'ils n'étaient pas en forme. Certains avaient de la fièvre, d'autres des diarrhées. Avec le manque de personnel, c'était assez « sport » ! L'atmosphère était pesante entre les annonces dans les médias et la situation au travail. Tout cela m'a énormément stressé parce que mes élèves ont un handicap mais surtout des problèmes de santé. Comme ils ont des difficultés à s'exprimer, il était difficile de comprendre ce qu'ils avaient vraiment. Il y avait parfois des excès de colère, des crises, probablement

parce qu'ils n'étaient pas bien physiquement. C'était donc angoissant pour tout le monde.

Je me disais que si ce virus arrivait dans nos classes, la situation allait être très compliquée avec les élèves qui ont de grosses allergies, ceux qui ont des problèmes d'asthme. Nous connaissions mal le virus, nous savions qu'il s'attaquait aux poumons et cela me faisait peur. Les parents eux aussi avaient des craintes. Ils demandaient comment cela se passait à l'école, si l'on faisait attention, s'il y avait d'autres malades. Nous avons voulu tester les enfants et les adultes qui étaient souffrants mais cela n'a pas été possible : on nous a dit que nous étions tous jeunes et que ce n'était pas nécessaire. Seules les personnes âgées devaient être testées. Pourtant, nous étions sûrs d'avoir attrapé la Covid. Quelques parents d'élèves sont eux aussi tombés malades. L'un d'entre eux était âgé et avait des problèmes de cœur : c'était vraiment flippant ! Je me posais une multitude de questions et franchement, j'avais peur. En tant qu'enseignant, j'étais là pour coacher mes élèves et les protéger, mais là, comment faire ?

❞ La « Mob »

Soudain me reviennent l'image de mon grand-père et son récit de la Mob, durant la Deuxième Guerre mondiale. Face à moi, Raphaël, un jeune homme qui n'a rien à voir avec cette histoire d'autrefois mais qui me conte quelque chose de semblable, *sa* Mob…

Deux semaines avant le confinement, je suis tombé malade et au début de la fermeture des classes, j'étais à la maison, avec fièvre et toux. Dès le lundi, alors que j'étais encore au fond du lit, j'ai reçu mon ordre de marche. J'étais hors service ! Or j'étais mobilisé pour le service ! Je n'ai donc fait que deux ou trois jours de semi-confinement avant de partir à l'armée car j'étais mobilisé. Comme en 39-45 ! Une mobilisation officielle de l'armée. En lisant la loi, j'ai vu que celui qui était déserteur, pouvait se faire fusiller ! Bref, c'était incroyable ! J'étais donc obligé de me présenter.

Pendant trois jours, Raphaël organise des activités à distance pour sa classe puisqu'il devra en principe s'absenter jusqu'au 30 juin.

J'ai bossé comme un fou durant trois jours pour préparer des piles et des piles d'activités pour mes élèves. J'ai aussi téléphoné à l'armée pour demander ce que je devais faire. On m'a dit : « Il faut venir, à part si vous avez 40 de fièvre et que vous ne pouvez pas vous lever du lit. » J'ai donc fini par me présenter à la caserne. J'avais été formé comme soldat de l'hôpital, notamment pour travailler en cas de catastrophe naturelle ou de problème sanitaire. Chaque année, je recevais une lettre qui disait que j'étais susceptible d'être appelé si nécessaire mais cela me faisait un petit peu rigoler et je me disais : « Il n'y a rien en Suisse ! Un jour, il y aura peut-être une inondation. » Mais là, c'était sérieux, 8000 soldats étaient mobilisés !

Donc le premier jour, je suis arrivé en étant bien malade. Je toussais énormément. C'était incroyable : nous étions sélectionnés en fonction de nos problèmes de santé. On nous triait : « Toi à droite, toi à gauche ! » J'ai dû partir sur la gauche et je me suis retrouvé avec une centaine de soldats qui toussaient, qui avaient de la fièvre et qui transpiraient. Un vrai bonheur ! On nous a finalement demandé de mettre un masque. Nous étions les « restes de la colère de Dieu » ! Un vrai sketch ! Ensuite, de gros camions sont arrivés et des soldats criaient : « Ceux qui toussent, à droite ! Ceux qui ont de la fièvre, à gauche ! Ceux qui ont ceci ou cela, rentrez là-dedans ! » Incroyable ! Tout le monde pénétrait dans des camions bâchés. Une équipe était envoyée dans un coin de Suisse Romande, une autre dans un autre coin. J'ai débarqué dans une salle d'attente et un médecin est venu me chercher : « Vous avez quoi ? » Je lui ai dit que je toussais. Depuis deux semaines, j'étais resté au lit et j'avais eu 40° de fièvre. Je ne me sentais pas bien. Bref, j'ai décrit tous mes symptômes en pensant que je pourrais peut-être rentrer et… finir mes études (entre autres !) Mais le médecin a constaté solennellement : « Pourtant, aujourd'hui, vous tenez debout ! » Il a tamponné

« Apte au service » sur mon carnet ! J'ai dû entrer dans un camion puis je me suis retrouvé avec 800 autres soldats. C'est comme cela, l'armée !

Raphaël doit suivre quelques jours de remise à niveau pour aller ensuite porter main forte au personnel soignant dans un hôpital. Il imagine un stage de formation pour se replonger dans les gestes de premiers secours ou de soins, mais il déchante vite.

Ils m'ont envoyé à Bière pour me former. Et qu'est-ce que j'ai dû faire ? Trois jours de tir ! C'est dingue !

Jamais Raphaël n'aurait imaginé qu'il doive apprendre à tirer pour lutter contre la Covid ! Et dire qu'il a dû laisser ses élèves pour faire un tel entraînement. Heureusement, la suite lui semble utile et pertinente…

On m'a ensuite envoyé dans un hôpital. Là, c'était vraiment du job ! J'ai bien aimé parce que je me sentais utile. Les premiers jours, ce n'était pas le *rush* et nous avons pu nous préparer. Les infirmières ont rafraîchi nos connaissances. C'était sérieux et j'ai été mis tout de suite dans le bain. Rapidement, j'ai dû m'occuper de patients. Je travaillais aux urgences et c'étaient vraiment de grosses journées ! L'armée ne voulait pas que nous soyons en contact avec des *patients-Covid*. Nous devions nous occuper des personnes moins gravement atteintes afin que les professionnels puissent gérer les *cas-Covid*. Mais après quelques jours, j'ai dû aller en gériatrie. Là, c'était très dur. On n'était pas loin du palliatif. Je m'occupais de la toilette des personnes en fin de vie. Il y avait plusieurs femmes qui souffraient de cancer et cela me renvoyait à ma première vague marquante de l'année : la maladie et le décès de ma mère. C'était vraiment très difficile pour moi. Parfois, je discutais le soir avec quelqu'un et le lendemain, il n'était plus là. Il fallait alors s'occuper de lui après le décès. C'était vraiment très marquant ! Tous ces gens n'avaient personne qui pouvait venir les voir. En tant que militaire, c'était bien, car nous avions le temps de discuter avec eux. Il y avait vraiment

une présence que l'on pouvait apporter, un côté social que les malades appréciaient beaucoup. Imaginez, quand on est en fin de vie, quand on est malade : parler à quelqu'un, c'est indispensable !

L'histoire de Raphaël nous renvoie à l'amie d'Eva et à sa fin de vie à l'hôpital, loin de tous, reliée pas le fil d'une histoire qui lui était contée…

Travailler avec des dames qui avaient le cancer a été un moment étrange, mais peut-être que l'expérience que j'avais acquise les derniers mois m'a donné une sorte d'énergie. J'ai toujours appris à dire : « Utilise ce qui s'est passé comme une force ! » J'avais des camarades plus jeunes qui se sentaient vraiment mal avec ce qu'ils voyaient. C'est vrai que si je m'imagine à 18 ans, j'aurais certainement aussi été choqué. L'armée avait mis en place des cellules psychologiques pour débriefer mais certains ne voulaient pas y aller. Alors, le soir, nous aimions bien discuter autour d'une bière. C'est vrai que je pouvais m'appuyer sur mon vécu : certaines choses avaient été difficiles, mais d'autres m'avaient renforcé. J'ai pu à la fois parler avec des collègues plus jeunes, soutenir les patients et faire face moi-même ! Tout à coup, l'expérience difficile vécue auparavant faisait plus sens. J'ai la chance d'avoir toujours été très croyant et cela aussi m'a beaucoup aidé. Il ne s'agit pas d'être bigot mais cela me ressourçait pas mal. J'ai vécu tant de moments impressionnants en si peu de temps ! C'était difficile mais c'était une bonne expérience de vie. J'ai appris plein de choses. La principale, c'est le côté entraide, solidarité.

« Et si ce virus avait beaucoup d'autres pouvoirs
Que celui de s'attaquer à notre respiration
S'il essayait aussi de nous rendre la mémoire
Sur les valeurs oubliées derrière nos ambitions
On se découvre soudain semblables, solidaires »[23]

23 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

De nos jours, le sens de la solidarité a tendance à se perdre. Parfois les gens sont très individualistes. Me retrouver avec un groupe, vivre toujours avec ces gens que je ne connaissais pas, partager des situations difficiles, tout était très intense. Chacun essayait d'apporter quelque chose : on se soutenait, on se serrait les coudes. Franchement, j'avais aussi senti une grande solidarité, en janvier, quand j'étais revenu à la HEP après le décès de ma mère. J'étais alors complètement perdu parce que je devais tout rattraper. Je nageais dans Moodle, je posais des questions à mes collègues qui me répondaient : « Pas de souci ! Je te passe mes notes… » Là aussi, il y avait un côté très solidaire. C'est vraiment une chose dont je me souviendrai toujours. Ce que je retiens aussi, c'est que même quand nous vivons plusieurs choses dures d'affilée, nous pouvons tout de même rebondir. C'est fou ! Nous avons une sacrée réserve : nous rebondissons et nous devenons plus forts ! Nous apprenons des choses, même si je sais que là, j'ai encore plein de choses à digérer… parce que c'est encore tout frais. Je me renforce pour la suite, je me dis que même pour mon métier, tout ce qui s'est passé cette année, c'est un plus. Oui, je me suis amélioré… J'ai appris plein de choses sur moi-même, sur les autres et sur le monde : j'ai aussi vu que j'avais des ressources. À chaque fois que je pensais que je ne pouvais pas tomber plus bas, il y avait encore quelque chose qui arrivait ! Ce n'était pas possible ! Franchement, je trouve que je résiste bien et que je suis positif ! Ça me fait même rire, parfois… À plusieurs moments, je me suis dit que c'était un film. Le séjour passé à l'hôpital a été une grande expérience. Tout le processus que j'ai vécu constitue une expérience immmmmmense : recevoir un ordre de marche, être mobilisé, partir, combattre un virus que personne ne voit et que personne ne connaît et tout cela, en quelques jours. Humainement, c'était très riche et très fort…

Raphaël a terminé son séjour militaire en s'occupant de *patients-Covid* : encore une autre expérience !

J'ai changé encore une fois de job. Tout à coup, je me retrouvais dans une salle, en combinaison, avec une personne en face

de moi qui était sous oxygène et qui ne pouvait plus communiquer. Je savais que l'air qui sortait de sa bouche était contaminé. Je devais faire « hypergaffe ». Je transpirais « un max » tellement j'avais chaud ! Et tout à coup, je me disais : « Mais qu'est-ce que tu fais là, au lieu d'être assis à faire l'accueil avec tes élèves ? Te voici ici, face à une personne en fin de vie… » Les patients recevaient 1 litre, 2 litres ou 3 litres d'oxygène. Plus il y en avait et plus c'était grave. C'était un stress monstre et à la fin, j'étais vraiment crevé. Je devais faire attention pour ne pas me rater, être présent, donner les soins, être à l'écoute. Certains malades étaient très essoufflés et avaient de la peine à parler alors que pour d'autres, c'était plus facile ! Heureusement, je connaissais bien les différents moyens de communication qu'on peut utiliser puisque j'y étais sensibilisé avec mes élèves. D'ailleurs des professionnels m'avaient fait la remarque. Ils ne savaient pas quelle formation j'avais mais ils voyaient que j'utilisais plusieurs canaux de communication et que j'avais une manière particulière d'approcher les gens. C'était bon, ça, je maîtrisais ! Pour cela, mon job était une énorme ressource. Ces compétences figuraient dans mon profil d'enseignant spécialisé ! Donc ce nouveau travail était à la fois semblable et différent du mien…

❝ À la recherche du Graal

Pendant mon séjour militaire, je pensais tout le temps à mon travail à la HEP. Je traînais un boulet ! Je me suis dit : « Ma maman est décédée, j'ai eu les examens en janvier et j'ai tout donné. Je me suis surpassé et je les ai réussis. Là, il m'en manque un ou deux et je suis bloqué dans cet hôpital. Il faut que je m'en sorte ! Je suis vraiment motivé. Je veux terminer ma formation. » Durant cette année, la loterie ne m'avait vraiment pas gâté : je n'avais pas tiré les bons numéros ! En plus, je ne vous raconte même pas tout ! Je me retrouvais entre hôpital et caserne, à bosser 12 heures par jour… Sincèrement, j'étais « foutu » émotionnellement et physiquement. Heureusement que je suis encore jeune mais c'était quand même dur. Pendant

les pauses, je n'arrivais pas à bosser pour les cours. J'avais besoin de retrouver les autres pour boire un verre, faire autre chose, parler, déconner un peu… Dans ma chambre, tous les soldats étaient aux études. Ceux qui étaient en médecine avaient leur année validée. Tranquilles ! Ils avaient du bol. À la HEP, ce n'était pas la même chose mais j'ai quand même eu de la chance. On m'a dit : « Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution. » J'ai été bien suivi et soutenu par l'une des formatrices : elle a tout pris en charge, m'a dit de ne pas me faire de souci. Elle m'a envoyé un très joli message qui m'a fait plaisir et beaucoup de bien. J'essayais tout de même de travailler, de préparer les examens avec les collègues qui jouaient au ping-pong à côté, buvaient des bières ou regardaient des films sur le *beamer*. Bref, ce n'étaient pas des conditions de rêve pour étudier. Pas simple ! Et puis, souvent, j'avais juste envie de dormir. Mais je me disais toujours qu'il fallait que je trouve une solution pour que je réussisse à terminer ma formation. Après 6 semaines de mobilisation, j'ai eu de la chance et j'ai pu rentrer chez moi.

Raphaël retrouve sa classe mais on lui demande de remplacer une collègue proche qui vient de faire un AVC[24]. Encore une tuile ! Il s'accroche et poursuit avec persévérance.

J'ai recommencé le travail et la HEP à la puissance 100 ! Je voulais tout terminer mais je devais rattraper un certain nombre de choses. Je souhaitais finir mon travail de Master mais cela n'a pas été possible : ce sera pour septembre ! J'étais fatigué et ce qui m'a boosté, c'est de m'imaginer avec mon papier d'enseignant spécialisé. Pour moi, c'était vraiment le Graal ! Je suis aux études depuis plusieurs années et il fallait que j'aie ce diplôme en poche ! C'était ma grande motivation. Quand j'ai reçu les résultats de mes examens, j'ai crié : « Yes ! » Et après, pendant deux ou trois jours, j'ai fait une coupure totale… Maintenant, je n'ai « plus qu'à » me remettre à écrire

24 Accident vasculaire cérébral

mon mémoire professionnel. Je n'ai plus que cela en tête parce qu'après, je veux continuer de travailler là où je suis actuellement. J'aime mon métier et j'apprécie particulièrement le lieu où je travaille car c'est très compliqué : j'y apprends tant de choses ! Il y a plein de défis. Ce que j'aime bien, c'est qu'il n'y a pas forcément *une* méthode. Il y a *des* méthodes qui soutiennent les apprentissages des enfants et il faut oser bricoler, ce qui me plaît bien.

Raphaël nous l'a montré : les défis ? Il connaît… Les choses compliquées ? Il les contourne, sachant « bricoler » avec tous les événements de sa vie…

» Vers l'essentiel !

Je l'ai déjà dit : j'ai vécu une expérience extraordinaire. Parfois, je pense que j'ai rêvé. J'aimerais bien avoir rêvé, parce qu'il y a eu des jours où c'était un vrai cauchemar ! Il y a quand même eu des périodes très difficiles. Je me suis dit qu'on pouvait vite être fragilisé. Je connais des personnes qui ont déraillé, qui sont parties sur des chemins de traverse. Avant, je me disais : « Elles n'ont pas de caractère ! Elles sont un peu faibles. » J'ai revu mon jugement et je me dis que la vie peut vraiment nous mettre à l'épreuve. À un moment donné, j'ai vraiment senti que j'étais sur le fil du rasoir : j'aurais pu basculer, c'est si vite fait ! Je me suis dit qu'il est beaucoup plus facile qu'on imagine de partir du mauvais côté et qu'il faut être fort pour se dire : « Non, non, je veux rester sur la bonne voie ! » C'est difficile de garder le cap ! Heureusement, j'adore mon métier et pour moi, c'est mon objectif, ma motivation. Si je n'avais pas aimé ce que je faisais, cela aurait été très difficile ! Je fais ce job parce qu'il fait sens pour moi. J'ai vécu tout cela et j'essaie d'en retirer quelque chose. C'est paradoxal mais j'ai été à la fois fragilisé physiquement et émotionnellement, et renforcé sur le plan humain, fortifié face à la vie ! Avant, je comprenais les autres mais je crois qu'aujourd'hui, je saisis mieux ce qu'ils vivent et que cela résonne différemment en moi. C'est étrange de dire

que d'avoir été fragilisé nous renforce mais c'est vraiment cela que je ressens. Cette situation m'a donné des outils supplémentaires pour exercer ma profession. C'est plaisant de pouvoir dire cela, même si je ne souhaite à personne de vivre ce que j'ai vécu cette année. Dans la vie, les épreuves ne font sens que si l'on peut en faire quelque chose et se sentir un peu plus fort…

Ensuite, nous relativisons les choses. Nous ne nous embêtons plus avec des détails. Nous apprenons à mettre notre énergie là où c'est indispensable ! Nous concentrons nos forces et ne les dispersons plus. C'est vrai que parfois, nous nous éparpillons vite ! Je le vois pour mes études : de ce côté-là, cela fonctionne plutôt bien. L'énergie, nous en avons mais il faut bien la canaliser. Et il en est de même pour le travail parce que quelquefois, il y a des choses insignifiantes qui nous agacent inutilement. Dans des périodes comme celle que nous avons vécue, on ne peut pas s'attarder et s'épuiser sur des détails : il faut cibler ce qui est important, *l'essentiel*…

CHAPITRE XIII

GAËLLE : « Pourquoi avoir toujours besoin de *trop* ? »

« En ces temps confinés on s'est posé un peu
Loin des courses effrénées on a ouvert les yeux
Sur cette époque troublée, ça fait du bien parfois
Se remettre à penser même si c'est pas par choix »[25]

Course effrénée, c'est le cas de le dire… Deux messages s'affichent successivement sur mon téléphone : « J'aurai 5 min de retard » et « Je su9s de l'autre côté ». Dans l'urgence, le « i » s'est transformé en « 9 » ! Cette fois-ci, ce n'est pas moi qui stresse. Gaëlle, la reine du texto, court d'un côté à l'autre, entre fin d'année scolaire, HEP, loisirs pour ses propres enfants et prochaine rentrée. Elle s'interroge sur la rapidité des derniers événements, l'emballement d'un monde qui tourne de plus en plus vite.

Sur le plan familial, j'avais l'impression qu'on n'arriverait pas à la fin de l'année scolaire. J'avais tant à gérer avec le travail, mon compagnon, les suivis scolaire et extrascolaire de mes enfants. Je me demandais dans quel état nous serions en été. Il y avait énormément de choses, *trop* de choses ! Donc la petite « pause » imposée du 16 mars était bienvenue. La machine tournait trop vite, elle s'emballait : nous n'arrivions plus à prendre le temps pour quoique ce soit, nous faisions tout dans l'urgence. Même au niveau du travail, j'avais l'impression que quand je rentrais à l'école, j'étais dans une station de lavage auto : « Tu rentres dans un tourbillon, tu n'as même pas le temps de profiter et tu en sors. Tu es comme happée et tu repars ! » Bref, j'avais l'impression de ne plus profiter des moments où j'enseignais, où j'étais avec les jeunes de ma classe spécialisée. La *période-Covid* a mis un « Stop » à tout : nous avons pu fonctionner avec moins, reprendre

25 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

du temps pour tout ce qui est la base. J'étais partie 6 mois pour un congé sabbatique durant lequel j'avais vraiment profité de prendre le temps. J'étais revenue dans un monde de fous !

❝ *WhatsApp et les réseaux sociaux*

Gaëlle souligne l'importance des échanges durant le *pendant-Covid*. Pour elle, WhatsApp et Zoom ont été des outils très utiles pour créer des liens, aussi bien avec les élèves, les professionnels qu'avec ses amis.

Au début de l'année scolaire, la direction de l'école avait envoyé une directive pour interdire la création de tout groupe WhatsApp, afin de respecter la vie privée. Cependant, comme je travaille avec des adolescents toujours connectés, au début du confinement, j'ai pu instaurer rapidement un tel groupe. Il faut dire qu'à ce moment-là, le mot d'ordre de la direction était : « Gardez le contact ! » WhatsApp me semblait l'outil idéal : tout le monde le maîtrisait. Un élève s'était retiré du groupe, au tout début. Je lui avais dit : « Tu es en train de manquer des échanges importants ! » mais il m'avait confié que ces messages le stressaient trop. Je lui avais donc envoyé personnellement les informations indispensables. Il a été amusant de voir que, de retour en classe, il a à nouveau rejoint le groupe. Cet été, avant le départ en vacances, il m'a même demandé : « Madame, vous n'allez pas effacer le groupe ? ! » Grâce à WhatsApp, les jeunes pouvaient se soutenir et maintenir des liens.

Ainsi, pour certains, les réseaux ont constitué un lien social vital alors que pour d'autres, comme Lucas, Carine ou Zoé, ils ont plutôt été perçus comme stressants.

On avait créé un groupe WhatsApp entre professionnels, destiné uniquement aux informations officielles du style « Allez lire votre mail », sans jamais quelque chose du type « Comment ça se passe de votre côté ? » Pas de réels échanges ! C'était surprenant ! Nous avons donc formé un autre groupe entre collègues pour instaurer des *apéros-Zoom*, une fois ou deux fois

par semaine. C'était « cadeau » ! Personnellement, j'ai aussi eu beaucoup de contacts par Zoom avec des amis en Afrique ou en Amérique. Des séances Zoom ont été instaurées par le responsable de l'école, deux semaines avant la fin du confinement. Je pense que nous aurions dû en faire dès le début. C'est tellement drôle de voir un chien ou un chat qui apparaît à l'écran, un collègue qui est dans sa chambre, un autre qui est dans son salon ou sa voiture, un enfant qui passe… ça met un peu de vie ! J'ai trouvé dommage que nous ne nous y soyons pas pris plus tôt.

❝ *De vraies informations sur le coronavirus*

Tout comme Clémence, Gaëlle se rappelle que plusieurs élèves sont malades, les semaines précédant le semi-confinement. Comme ils sont adolescents, elle aborde avec eux la question du coronavirus afin qu'ils disposent d'informations correctes sur ce sujet qui fait la Une de beaucoup de médias auxquels ils ont accès.

J'ai quelques élèves qui sont hyperangoissés et je crois que j'ai fait une gaffe. Juste avant le confinement, j'avais préparé du vocabulaire sur la Covid. Les deux plus stressés ont eu beaucoup de peine : « Mais Madame, on entend toujours parler du coronavirus et en plus, vous nous donnez du voc là-dessus ! » J'ai tenté de leur dire que je voulais leur donner des informations correctes, car il y avait beaucoup de *fake news*… Nous avons aussi fait des recherches dans les journaux et écrit un article sur le coronavirus dans le journal de l'école. Deux élèves ont rédigé quelque chose sur le pangolin. Bref, nous traitions des thèmes d'actualité pour qu'ils sachent de quoi on parlait parce que les journaux auxquels ils avaient accès étaient plutôt alarmistes. Je voulais éviter la panique. J'avais remarqué que certains qui prenaient les transports publics avaient peur de venir en classe et je désirais aborder le thème de la prévention.

L'institution dans laquelle travaille Gaëlle ferme de manière très stricte jusqu'au 11 mai 2020. Les professionnels n'ont pas le droit de s'y rendre, sauf sous certaines conditions.

Je ne suis retournée qu'une fois à l'école durant le semi-confinement. Nous devions obligatoirement nous annoncer et il ne devait pas y avoir d'autres personnes présentes. Pourtant, je pense qu'il y avait suffisamment d'espace et que nous aurions pu être masqués, chacun dans notre classe. J'aurais bien aimé pouvoir faire des rangements ou préparer le retour. J'ai trouvé qu'il y avait un manque de confiance au niveau de notre direction : nous aurions tout à fait été capables de faire attention, de respecter les distances, de désinfecter… et peut-être aurions-nous pu entreprendre un travail de meilleure qualité que ce que nous faisions à la maison.

Gaëlle déplore de devoir travailler à domicile que ce soit pour préparer du matériel ou faire des photocopies : comme tout le monde, elle n'a plus d'encre !

J'envoyais du travail à mes élèves car la plupart étaient supermotivés et ils voulaient bosser. Ils avaient l'âge de le faire. Mon responsable m'a donc permis de leur proposer des activités. Nous devions aussi alimenter la plateforme de l'institution mais cela n'avait guère de sens pour plusieurs élèves. Beaucoup n'y sont jamais allés. Dans la famille, certains n'avaient même pas d'ordinateur, ou alors un pour cinq, avec des frères et sœurs de l'école ordinaire qui le monopolisaient. Nous n'avions pas pu leur fournir de matériel. Ils étaient délaissés et j'ai trouvé cela déplorable. J'ai pu offrir un ordinateur à une de mes élèves car un voisin voulait s'en débarrasser. C'est la seule jeune de ma classe qui a pu aller sur la plateforme de l'école ! Avec mes élèves, j'ai donc plutôt échangé des travaux par dossiers papier et photos sur WhatsApp.

❝ *Confinement ? des avis divergents*

La semaine précédant le confinement, mon fils Paul était en camp de ski avec 200 copains. Le jeudi soir, ils ont organisé la traditionnelle *boum*… Au retour, il était souffrant. À vrai dire, dans la famille, nous avons presque tous été malades pendant

deux semaines. Je ne sais pas si nous avons eu la Covid ou pas, mais nous avions beaucoup de problèmes intestinaux, de la fièvre, des douleurs musculaires et de la fatigue. Ce n'était pas une simple gastro. Je n'avais jamais été si malade ! Le seul qui a résisté, c'est mon conjoint. C'est étonnant parce que d'habitude, c'est le premier à être « au bout de sa vie » ! C'était plus stressant d'être malade dans ce contexte, car ma famille qui vit à l'étranger était assez alarmiste. Mes proches me disaient : « Vous avez la Covid ! Faites attention ! Ça peut être grave… » J'essayais un peu de calmer le jeu en pensant que tout allait rentrer dans l'ordre.

Avec humour, Gaëlle évoque les différences d'opinions et de réactions entre elle et son conjoint, à propos de la maladie.

Avec mon conjoint, nous avions des avis opposés concernant la Covid. Je disais : « Ce qui s'en vient est vraiment grave ! » et lui, de son côté : « En Suisse, la grippe tue plus de personnes ! » Je répliquais alors : « Non, je ne suis pas alarmiste mais toi, tu n'es juste pas réaliste ! » Donc, comme vous pouvez le constater, il y avait de l'électricité dans l'air à ce sujet. On devait tous s'ajuster, prendre conscience de la vague qui arrivait et qui nous est littéralement tombée dessus !

Le début du confinement est vécu de manière différente par les membres de la famille. À chacun ses réactions !

Paul, qui est un jeune ado, était ravi de ne pas aller à l'école : c'était le cadeau du siècle, la fête ! Ma fille Charlotte, qui est plus petite, trouvait cela plus difficile. Moi, je ne voyais pas tellement le côté festif. J'anticipais que nous allions nous retrouver à quatre à la maison et que je devrais tout gérer : l'école à distance pour les enfants, pour mes élèves… tout ! Mon conjoint bosserait en télétravail, même s'il était contre. Franchement, il a dû faire du boulot sur lui-même durant cette période parce que pour lui, c'était ridicule que tout s'arrête. Il trouvait cela démesuré ! La salle à manger est devenue son

bureau et tout s'est rapidement mis en place : nous n'avions pas le choix. Il fallait s'ajuster à la réalité, même si je reconnais que nous étions parfois un peu en décalage…

❝ Entre école et brigade des mineurs

Mais comment se passe le quotidien de confinés, dans la famille de Gaëlle ?

Au début, nous avons fait du tri comme jamais ! Nous avons joué, lu, fait du vélo, profité ! Nous avons repris le goût de faire de petites choses. L'école à distance s'est mise en place progressivement et a permis à Charlotte de développer son autonomie. Au début, je la mitraillais de questions. Elle est un peu artiste dans l'âme et je me prenais de bec avec elle car elle n'était pas du tout organisée. Elle me disait : « Ah, je ferai ça tout à l'heure ! » Mais il n'y avait pas de « tout à l'heure »… Peu à peu, je l'ai découverte sous un jour nouveau. Son enseignante téléphonait chaque semaine à tous les élèves. De plus, elle les accompagnait vraiment, leur envoyait des défis : le suivi était remarquable. Ma fille a bien assumé son rôle. Toutefois, à partir des vacances de Pâques, elle était vraiment fatiguée et le travail à distance a commencé à devenir lourd.

Pour mon garçon, c'était un peu différent. Il fallait l'accompagner plus que la petite ! Il recevait peu de choses de la part de ses profs et en plus, il y avait la question des écrans à gérer. Au départ, il n'était pas du tout *accro* : il y passait environ 1 h 30 par jour. Mais pendant le confinement, tout a changé ! Le matin, avant le déjeuner, il fallait qu'il se branche. Bon, il jouait à Clash Royale, pas à Fortnite : c'était donc encore assez *soft* ! Mais il avait quand même besoin de le faire. C'est seulement après qu'il se mettait au travail alors que ma fille avait quasi fini. Paul avait un rythme complètement différent et il fallait accepter. Il se couchait plus tard, vers 23 h 30 ou minuit. Il regardait de nombreuses séries et me disait : « Mais maman, je suis à la maison ! Tu veux que je fasse quoi à un moment

donné ? On ne peut pas sortir, je n'ai rien à faire ! On ne peut pas voir les copains ! » J'étais parfois à court d'arguments. Le suivi scolaire qu'il a reçu était déplorable : presque rien à faire ! Les profs ne s'étaient pas coordonnés. Or quand il travaillait, il était tout content. En plus – excusez-moi de l'expression - il aurait pu « crever » ! Personne ne lui a jamais rien demandé, il n'a pas eu de contact téléphonique avec ses enseignants durant les 8 semaines de confinement ! Les profs n'exigeaient même pas de devoirs. C'est moi qui l'encourageais à les envoyer pour montrer ce qu'il avait fait. C'était juste incroyable ! Je sais que dans d'autres écoles secondaires, les élèves ont été mieux accompagnés. Paul a été complètement démotivé de l'école, à une exception près. Il était ravi de faire de l'allemand alors qu'il n'a jamais aimé cette branche. Il faisait ses fiches avec assiduité : c'était le monde à l'envers !

Gaëlle raconte un événement auquel a été confronté son fils Paul et qui l'a profondément marqué.

Mon fils a vécu une petite aventure que je dois vous raconter. Au début du confinement, il jouait tous les jours au foot avec deux copains. Pour aller au terrain de sport, ils ne passaient jamais par la porte mais enjambaient la clôture. Or un jour, ils ne se sont pas aperçus que le terrain était fermé avec un cadenas et ils se sont fait prendre. J'ai reçu un téléphone de la brigade des mineurs : « Écoutez, il n'y a rien de grave mais on a discuté avec votre garçon. Il jouait au foot avec deux copains dans un endroit interdit. Ce n'est pas le meilleur sport à faire en ce moment ! » Pour Paul, qui est hypersensible et qui peinait parfois à sortir, c'était « foutu », fini ! Cela l'a tellement marqué ! Par la suite, il avait peur de se faire prendre encore une fois et ne voulait même plus venir à vélo avec nous, craignant une amende qui s'élèverait à Fr. 800.– !

Les sorties loin de la maison et du milieu confiné ressourcent Gaëlle bien qu'elle déplore le temps passé à la petite Migros du quartier dans laquelle n'entrent que 5 personnes à la fois ! C'est son bol d'air

quotidien, un moyen de recharger ses batteries, de quitter la cuisine dans laquelle elle a l'impression de passer tout son temps !

Ce qui nous a aidés, c'est d'aller souvent au chalet, à la montagne. Auparavant, ce n'était pas toujours aisé de partir le week-end : un d'entre nous avait ceci, l'autre cela. Il y avait tel anniversaire, tel match de foot… Pendant le confinement, c'était différent. Les enfants disaient : « On y va ? On peut partir demain ? » Même Paul faisait des suggestions : « On n'y retourne que dans deux semaines ? ! Pourquoi ne pas rester au moins trois semaines au chalet ? » C'était parfait car là-bas, il n'y avait pas de réseau. Nous allions marcher et j'ai appris un peu à lâcher prise avec la famille. Avant, je me battais pour que tout le monde fasse la petite rando familiale mais cela les enquiquinait tous ! J'ai fini par me balader moi-même, en me demandant pourquoi je n'avais pas lâché la pression plus tôt. Pourquoi avais-je eu besoin d'attendre si longtemps avant de revoir mes exigences et me dire : « Moi, je me lève tôt, je me balade et eux dorment. On déjeune tous ensemble et le monde est beau ! » ? Même constat pour les sorties en paddle sur le lac. Paul me disait : « On pourrait refaire cela vendredi ? » Incroyable, parce que d'habitude, c'était la croix et la bannière pour le faire sortir ! Alors, je me disais : « Ha ! Il y a quand même du bon dans toute cette aventure ! » Je lui ai même demandé : « Ça ne t'enquiquine pas d'être encore avec tes parents ? » car, avant le confinement, Paul affirmait parfois en riant qu'il avait une famille de ploucs ! Je lui avais demandé s'il allait survivre au confinement dans une telle famille. Il avait répondu avec humour : « Mais non, vous n'êtes pas si ploucs que ça ! »

» Un suivi presque thérapeutique

Gaëlle accompagne une étudiante de la HEP, en tant que praticienne-formatrice, pour la durée d'un semestre seulement.

En février, j'avais fait une première visite dans sa classe. Elle devait venir ensuite dans la mienne mais nous n'avons pas pu

organiser d'autres visites. Heureusement que j'avais pu la voir fonctionner préalablement dans son milieu, sinon j'aurais eu encore plus de peine à l'évaluer. Ainsi mon rôle de *Prafo* s'est transformé. C'était de l'accompagnement pur, presque un suivi thérapeutique. Nous avons surtout réalisé des séances téléphoniques. Ma stagiaire m'expliquait comment elle travaillait à distance avec ses élèves et les difficultés qu'elle rencontrait au niveau de la collaboration, au sein de son école. Elle me parlait aussi du travail avec les familles, notamment avec celles qui semblaient débordées. Aux demandes de l'école régulière, elle rajoutait ses propres exigences d'enseignante spécialisée. Je lui avais conseillé de lâcher un peu du lest dans l'organisation de l'enseignement à distance. Il faut dire qu'elle-même n'avait pas d'enfants et qu'elle peinait à comprendre la charge de travail à laquelle pouvaient être soumis des parents. Nous avons bien discuté et elle appréciait nos échanges, mes conseils. Elle se montrait motivée et je l'ai trouvée vraiment impliquée, même si elle était très isolée. Elle était une personne à risques et n'a pas pu reprendre le travail en classe. Elle se retrouvait seule face à elle-même, avec ses propres problèmes de santé. Je trouvais qu'elle était très volontaire et je l'ai découverte sous un autre jour qu'en classe : c'était particulièrement intéressant.

» Et quelle résolution pour demain ?

Nous avons vraiment vécu une période bizarre et j'espère que tout va revenir à la normale. Quel plaisir ont eu les enfants à retourner en classe ! Par exemple, j'ai trouvé que Charlotte avait de la peine à suivre les enseignements vers la fin du confinement et à la reprise. Elle était fatiguée et je me suis dit : « Même avant la Covid, elle avait quasiment tous les jours des cours ou quelque chose après l'école ! Il y a trop ! Pourquoi avoir toujours besoin de *trop* ? Pourquoi est-ce qu'on se remplit sans cesse ? Est-ce qu'on ne pourrait pas arrêter ? » Je me suis demandé pourquoi nous avions besoin de courir à droite et à gauche, pourquoi à peine sortie d'une telle période, c'était à nouveau la frénésie ! Est-ce que nous ne pouvions pas garder

nos bonnes résolutions et extraire du positif des événements du printemps ? Cela m'a vraiment fait beaucoup réfléchir… heu… cela me fait encore beaucoup réfléchir !

Nous rions, nous remémorant la course folle de Gaëlle à son arrivée pour cet entretien et les 5 minutes de retard… Oui, vraiment, gardons nos bonnes résolutions !

CHAPITRE XIV

HANNAH : « On est devenus plus humains, plus fragiles et on n'a pas perdu notre crédibilité ! »

Il fut un temps où l'on se croisait devant la machine à café. Aujourd'hui, je rencontre Hannah devant le distributeur de gel hydroalcoolique. Cela permet d'évoquer quelques souvenirs de son dernier semestre de formation à la HEP. En effet, il y a quelques semaines, Hannah a soutenu son mémoire professionnel… à distance !

La peau sèche et l'odeur des désinfectants ou des produits de nettoyage : voilà mes souvenirs… C'est extraordinaire : nos enfants vont tous devenir chirurgiens ! En tout cas, ils ont acquis les bases, en matière de lavage des mains. Depuis quelques mois, j'ai vraiment fait connaissance avec mes mains et avec mon visage… masqué ! Tout cela est très intéressant aux niveaux contacts, perception de soi ou des autres. Et dire que l'on doit enseigner tout cela aux enfants ! Quel monde ! Quelle époque ! Mais il y a aussi eu plein de choses très très chouettes durant le confinement… Le fait que nous pouvions enfiler n'importe quel habit sans souci d'être vus, qu'il était possible de manger des oignons ou de l'ail sans problème, qu'il n'était plus nécessaire de se maquiller, séances Zoom mises à part. Nous avons eu des vacances sociales ! Et puis, sur le plan artistique, les humains ont fait des prouesses : les blagues sur le Net, les concerts au balcon… C'était parfois très touchant. Personnellement, je me suis parfois sentie à fleur de peau et j'ai été émue aux larmes…

« Les terriens se rappellent qu'ils sont humains et fragiles
Et se sentent peut-être l'heure de remettre tout à plat »[26]

26 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

❝ Les joies du déménagement

Pour moi, l'*avant-Covid* a débuté le 26 février. J'ai déménagé. C'était essentiel dans ma vie ! J'avais la tête dans les cartons et je peinais à suivre les nouvelles. Je me suis séparée de mon mari et j'avais enfin l'appartement dont je rêvais… Mon fils Julien était encore chez son papa durant la semaine du déménagement. Chloé, ma fille, était en voyage d'étude. Mon nouveau compagnon vit en France mais il était avec moi. On commençait à parler de la Covid en Italie voisine. Le 9 mars, mon compagnon est retourné dans son pays. Chloé est revenue de son voyage et Julien est rentré malade de l'école. Il avait des maux de tête et toussait. Je lui ai conseillé d'aller se reposer. Soudain, je me suis dit : « Et s'il avait la Covid » ? À ce moment-là, nous entrions pleinement dans cette période. Le lendemain, fiévreux, Julien était au fond du lit et crachait ses poumons. J'ai hésité à aller au travail et j'ai appelé ma directrice qui ne savait que me conseiller. Comme de mon côté, tout allait bien, je suis allée travailler. À mon retour, mon fils avait 41 degrés de fièvre et nous sommes allés à l'hôpital. Le médecin a conclu qu'il s'agissait d'un problème viral mais il n'a pas fait de test. J'ai appelé la Hotline car je ne savais pas si je devais retourner au travail ou non. C'était le flou le plus total ! Heureusement, nous étions bien installés chez nous. Le déménagement n'était plus qu'un souvenir et j'étais soulagée. Durant tout le confinement, quotidiennement, j'ai eu de vrais moments de félicité en me disant que nous avions un beau balcon et que nous pouvions en profiter. Je n'osais pas imaginer notre vie, si nous avions dû rester dans mon autre appartement !

Hannah fait une dernière incursion à l'école, le vendredi 13 mars. Elle y a oublié son câble d'ordinateur. Elle en profite pour prendre un second ordinateur à la maison, se disant qu'en période de semi-confinement, il sera certainement très utile !

J'ai abandonné un moment Julien et je suis retournée à l'école, avec un gel désinfectant en poche. Je l'avais acheté pour un voyage mais je ne voyais pas trop quoi en faire. Il faut dire que

je n'avais pas encore les codes nécessaires pour affronter la pandémie. Mes collègues étaient en train d'annoncer la fermeture de l'école et c'était un crève-cœur. Les 7-8H étaient dans tous leurs états ! C'était vraiment une ambiance de guerre, de tsunami ou de tornade qui approche : quelque chose de gravissime venait d'arriver et personne ne savait comment faire. Tout le monde était sous le choc.

❝ *Happy Birthday*

Le 14 mars est le jour d'anniversaire de Hannah. Elle annule la fête prévue avec sa famille, car elle tombe malade. Pendant 6 semaines, elle ne cesse de tousser et cela est très éprouvant.

Je n'ai jamais eu confirmation que c'était la Covid mais franchement, je pense que c'était cela. C'était très angoissant car je m'auto-observais en continu : j'étais fixée sur ma toux. Je n'avais toutefois pas de fièvre et je ne me sentais pas trop mal. Je crois sincèrement que le fait d'être malade m'a aidée, car j'ai pris pleinement conscience de la situation. Chloé, elle, n'a pas été malade. Elle a eu de la peine à accepter la mise en quarantaine. Pour être honnête, je comprenais l'incompréhension de ma fille mais j'étais incapable de l'aider à en sortir ! Je devais me battre avec elle : elle ramenait des copains à la maison alors que je toussais. Comme nous venions d'emménager, elle avait envie de montrer sa chambre. Elle voulait la repeindre et pour cela, elle avait besoin de ses potes. C'était très compliqué pour elle. En revanche, pour Julien et moi, il est évident que personne ne devait venir à la maison. Chloé répliquait à chaque fois : « Ouais mais on est jeunes, nous ! Et puis mon copain vit avec son père et n'est pas une personne à risques… » Je voulais simplement qu'elle suive ce qu'on lui avait dit parce que c'était ce qu'il fallait faire dans une telle situation. Pourtant j'avais aussi des moments où je me demandais ce qui nous arrivait, notamment en apprenant que des gens mouraient tout seuls, sans visite. Je me questionnais. J'avais toutefois l'impression que l'incompréhension, c'est quelque chose qui s'apprivoise.

On pouvait accepter et se dire : « Tiens, je ne comprends pas, mais j'accepte de faire comme ça… » Mais une telle démarche exigeait beaucoup d'énergie et, en cette période anxiogène, Chloé n'était pas prête.

Le doux mélange d'incompréhension adolescente et de maladie remplit les journées de Hannah. Tout comme Clémence ou Gaëlle, elle désire gérer adéquatement le quotidien familial.

Pendant les deux premières semaines, j'ai tenté de donner une structure à notre vie de famille. J'ai introduit un tableau où l'on inscrivait les activités : un repas quotidien tous ensemble ainsi qu'une activité physique par jour. J'ai ajouté aussi un jeu de société, chaque jour. Pour Julien, le dispositif a fonctionné durant deux semaines. J'avais aussi dit aux enfants que nous allions noter tout ce que nous faisions pour s'en souvenir, car nous étions en train de vivre un truc exceptionnel… Il fallait en garder une trace ! Au début, cette structuration nous a aidés : mes enfants avaient une cible concrète sur laquelle râler ! Mais cette organisation s'est vite évanouie…

» Zoom, un révélateur

Je crois qu'il est plus simple d'organiser l'enseignement à distance pour des étudiants de la HEP que pour les jeunes élèves et ce, d'autant plus si ces derniers ont des difficultés ! Professionnellement, j'ai eu de la peine à trouver ma place parce que je travaille en co-enseignement. Ce sont mes deux collègues qui géraient leur classe et moi, j'ai essayé de suivre quelques élèves en individuel. Une élève a vraiment profité de cet accompagnement : elle a pris confiance dans sa capacité de communiquer par écrit. Nous communiquions par WhatsApp et c'était plutôt amusant. Elle a 13 ans et elle se mettait souvent à travailler à 19 h 00. Parfois, elle m'envoyait un message à 22 h 15 et nous plaisantions. Je lui écrivais : « Tu ne veux pas aller au lit ? » Du coup, nous échangions 5-6 messages. Je pouvais lui dire : « C'est super, tu viens d'écrire plein de phrases,

corrige encore la conjugaison dans la dernière et file au lit ! » C'était assez sympa mais c'est vrai que nous jouions sur un terrain semi-privé. Je ne pense pas qu'elle se rendait compte à quel point elle était chez moi, à la maison !

Hannah évoque aussi les séances Zoom qui dévoilent la réalité des familles. Comme d'autres acteurs de l'enseignement spécialisé, elle découvre parfois des situations inattendues.

Les séances Zoom montrent beaucoup de choses. Par exemple, je voyais une famille dans laquelle la consommation d'alcool était complètement banalisée : partout, il y avait des cadavres de bouteilles. Le papa était vautré dans le sofa avec la console. Il y avait des situations inquiétantes. J'ai eu contact avec des parents qui dénigraient leur enfant devant moi. En revanche, j'ai aussi observé des situations très positives… Le suivi à distance a permis de constater que certains élèves s'en sortaient bien, que d'autres pataugeaient, prenaient du poids, semblaient perdre ce qu'ils avaient acquis auparavant ou qu'ils disparaissaient complètement des écrans radar ! Bref, il y a eu de tout ! J'ai été très impressionnée par une de mes collègues qui, lors d'échanges Zoom, était très détendue dans son salon, avec ses enfants qui passaient à côté. J'ai trouvé son ouverture et sa simplicité très chouettes. Cela lui correspondait. Moi, je n'aurais pas pu le faire. Il fallait que la séance soit plus formelle. J'ai réalisé des Zoom avec toute la classe. C'est rigolo, parce que les élèves ont ensuite demandé si, pendant l'été, nous pourrions en refaire. Pourquoi pas ? C'est bien de garder un lien… En même temps, nous ne savions pas trop si nous avions le droit ou pas. Et puis, maintenant que la vie reprend, nous voyons qu'elle est un peu différente. Nous ne restons pas toujours chez nous et il y aura peut-être de moins en moins ce besoin d'échanger tout le temps.

Comme Zoé, Hannah relève l'importance de ne pas lâcher les élèves, de leur montrer qu'elle demeurera toujours là pour les accompagner, quoiqu'il arrive. Mais elle évoque encore un autre avantage de l'accompagnement scolaire proposé durant cette période.

Les élèves nous ont vus dans des situations où nous n'étions pas « en maîtrise ». Nous avons dû leur dire : « On ne sait pas ! On va essayer de faire mieux… » ou encore « Ça ne marche pas comme prévu, on va faire autrement. » Je pense que cela, c'est vraiment un gain. Pour certains élèves, on est devenus plus humains, plus fragiles et on n'a pas perdu notre crédibilité ! Je suis convaincue que, sans le vouloir, c'est un joli message que nous leur avons transmis.

Vers un avenir plus flexible ?

Comme plusieurs autres personnes interrogées, Hannah imagine que la rentrée de l'automne sera mouvementée et nécessitera encore quelques ajustements. Toutefois, elle a plutôt confiance dans l'expérience acquise.

Après l'été, nous devrons certainement à nouveau changer quelque chose dans nos pratiques d'enseignement. Je pense que nous essayerons de faire l'école en présentiel mais peut-être avec des masques ou d'autres dispositifs particuliers. J'espère que nous allons tirer des enseignements au niveau de l'organisation de l'école, qu'il y ait ou non une autre vague. Si cela revient, je suis toutefois assez confiante : nous allons gérer tout cela différemment, avec plus d'expérience et moins de stress. Ou du moins, nous ne serons pas stressés par les mêmes aspects !

À l'instar de Clémence, Hannah mesure à quel point nous pouvons encore améliorer notre créativité en matière de dispositifs scolaires. Mais que nous réservera l'avenir ?

Je m'interroge : « Pourquoi commencer la scolarité chaque jour à l'aurore ? J'ai constaté que les adolescents sont plus performants et dynamiques en fin de journée. Durant le confinement, si l'on faisait un Zoom à 18 h 00, ils étaient tous là ! Pourquoi ne pas revisiter les horaires scolaires ? Il y a des choses à creuser mais je crains qu'on ne le fasse pas. Pour être sincère, je n'ai pas beaucoup d'espoir : on retrouve vite nos anciennes habitudes !

Le retour vers d'anciennes pratiques ou routines semble décidément être une constante souvent redoutée par les partenaires de la HEP.

CHAPITRE XV

EMMA : « Ils sont tout petits ! Ils ont besoin d'une maman et d'un papa ! »

Robe estivale qui annonce la joie des vacances ! Emma est heureuse mais fatiguée : lourdeur d'un jour d'été. Elle accuse le *rush* de la session d'examens, se projetant avec bonheur dans la liberté de fin juillet ! Devant elle, un grand verre d'eau fraîche ! De l'eau, vous en êtes sûr ? C'est en riant que nous entrons dans sa pétillante *histoire-Covid*…

> Le vin rouge, c'est le souvenir qui va me rester ! Ne rigolez pas, je vais vous expliquer. On est le jeudi 12 mars et ça sent la fermeture partout. Dans l'école où travaille Pierre, mon mari, tout le monde en parle. À l'école que fréquente mon fils Noé, les maîtresses me confient : « On a déjà quelques infos, mais qu'est-ce qu'on fait ? On a peur de faire paniquer les parents ! En même temps, il faut qu'on commence à dire les choses… » En fait, nous sentons tous que quelque chose va arriver mais cela n'est pas encore dit ! En moi, une sensation de soulagement se profile. Je me dis : « Peut-être que cela va forcer tout le monde à ralentir un peu… »

Comment ne pas penser au récit de Gaëlle et à son besoin de stopper une machine qui s'emballe ? Enthousiasmée, Emma continue son histoire au présent, comme si nous y étions encore…

> J'ai une sorte d'excitation très bizarre qui n'est pas directement liée à la pandémie mais qui est positive. Nous venons de démarrer le semestre, « ça turbine à fond » et je suis assez fatiguée : je me dis que nous allons peut-être appuyer sur la pédale des freins. Du coup, le soir à la maison, je fais un truc rarissime. Je m'installe dans le salon et je me sers un verre de vin rouge, en disant à Pierre : « Je sens que demain vous allez devoir annoncer à vos élèves que ça va fermer ! » Autant je ne me réjouis pas du tout, parce que je sens que c'est quelque chose de grave, autant je me dis : « Peut-être que ce

ralentissement va faire du bien à tout le monde… » Je me souviens avoir bu ce verre de vin rouge dans la réjouissance de cette décélération. Mon entrée dans la *période-Covid* a donc le goût d'un bon vin rouge. Ce dernier me donne la sensation d'une annonce de vacances que je n'aurais pas anticipées.

❝ Des chamboulements en perspective

Emma raconte l'intrusion de cette période bouleversante dans la vie familiale : le quotidien risque d'être chamboulé…

En quelques semaines, une histoire très lointaine qui se déroulait quelque part en Chine explose un peu partout autour de nous. Italie, France, Suisse : elle devient une réalité qui nous touche, qui bouleverse ma propre vie ! C'est la première fois qu'un événement de cette ampleur flirte avec mon quotidien et cela me marque profondément. Un fait divers éloigné peut tout à coup heurter ma vie, avec le sentiment que j'ai très peu de contrôle sur tout cela. Pour la première fois encore, je sens que même les autorités suisses semblent démunies. Certes, elles ne sont pas perdues. Elles gèrent mais elles sont surprises par ce qui est en train de se passer. Elles subissent, elles sont déstabilisées et loin d'être dans un contrôle absolu. Là, je me dis : « D'accord ! On va prendre une petite leçon ! » J'ai vraiment cette sensation-là, sans mesurer toutefois l'ampleur du phénomène. Finalement, pour la première fois, j'ai la désagréable sensation que cette réalité va venir chatouiller mon quotidien et que je ne sais pas ce que cela va me faire ! Bien sûr, il y a le petit soulagement dont je parlais tout à l'heure, le ralentissement, un petit réflexe de survie du type : « Nous allons retrouver notre cellule familiale et nous serons peut-être plus en sécurité face à l'incertitude… »

❝ Du temps pour réfléchir

Le vendredi après-midi 13 mars 2020, Noé et Pierre rentrent de l'école pour la dernière fois. C'est le plongeon dans le *pendant-Covid* et le début

d'une nouvelle aventure familiale, baignée dans le milieu professionnel, à moins que ça ne soit le contraire…

Pierre me téléphone et me dit : « On a eu la décision de la Conseillère d'État, on communique la décision de fermeture à 15 heures. » À 15 h 30, mon mari et mon fils sont à la maison, tenant la même lettre dans leurs mains : elle annonce que l'enseignement à distance démarre lundi. Une folie ! Je dois avouer que l'enseignement à distance pour mon fils de 2H ne me fait guère vibrer : j'imagine que ça va être tout léger ! Je n'ai pas de crainte de ce côté-là : mon seul souci, ce sont les émotions de Noé. Il est très sensible et n'a bien évidemment jamais vécu pareille situation. Je dois veiller à ce que tout cela ne soit pas anxiogène. D'autant qu'il capte tout ce que nous racontons, qu'il lit sur notre épaule les pages d'informations que nous faisons défiler sur Internet. Mon mari, lui, est sous le choc : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Depuis quand, en un week-end, on peut basculer dans un enseignement à distance ? On n'a pas les outils, les élèves n'ont pas les moyens pour faire cela à la maison… » Pierre sait qu'il va plus ou moins « retomber sur ses pattes » car il a déjà testé des trucs, sans les avoir toutefois expérimentés sur la durée. Mais il est fâché de découvrir qu'on ne donne pas de délai aux enseignants. De mon côté, je suis ravie des informations que j'obtiens de la HEP. Le message est : « Pas de panique ! Nous allons passer à un enseignement à distance, mais nous ne donnons aucune information avant la fin de la semaine. Prenez quelques jours pour réfléchir et regarder ce qui est envisageable. Nous n'allons pas communiquer avec vous tout de suite mais nous ne plongeons pas directement dans l'enseignement à distance. » Nous avons une semaine pour nous organiser et c'est nécessaire. Nous disposons donc d'un sas de réflexion. Je me dis que c'est bien pensé. Pour moi, pour mon métier, je trouve cela plutôt confortable.

» *Le cocon familial*

Durant la *période-Covid*, mes impressions les plus fortes sont liées à ma vie de famille. Avec mes trois enfants et mon mari,

nous avons vécu ensemble tout le temps. En principe, une telle situation ne survient que pendant les vacances. C'est bizarre, mais je suis très reconnaissante au coronavirus pour ce cadeau-là ! Tout était plus simple au niveau des passages de relais : nous étions mon mari et moi à la maison et nous pouvions nous remettre le flambeau de manière fluide, pour nous occuper des enfants.

Emma poursuit son récit, expliquant comment la famille s'est réorganisée. Elle raconte le plaisir de se retrouver tous ensemble.

Avec Pierre, nous avons dû réorganiser notre horaire de travail. Je ne pouvais plus passer autant de jours entiers à travailler. C'était impossible et nous ne voulions pas entamer les week-ends. Nous avons établi un calendrier pour travailler l'un et l'autre, en alternance, puisque les grands-parents n'étaient plus disponibles pour garder les enfants. Nous voulions toutefois maintenir des moments où nous serions tous ensemble, parents et enfants. Bien entendu, nous avons dû prendre du temps en soirée, quand les enfants dormaient, pour terminer parfois notre travail, mais nous avons gardé le mardi, le samedi et le dimanche comme journées familiales ! C'était très chouette ! Nous avons profité puisqu'il n'y avait pas de grosses restrictions et que la météo était clémente. Nous avons joué, bricolé et nous nous sommes promenés. Nous avons vécu un condensé de vie de famille ! Même si c'était dans des circonstances qui n'étaient pas drôles pour la société, si l'on considère uniquement notre famille, cela nous a fait du bien. Je dois avouer que je n'étais pas pressée que les choses reprennent comme avant. C'était plutôt agréable : le plaisir du verre de vin, mais réparti sur plusieurs semaines !

❝ *Entre sécurité et insécurité*

Le *pendant-Covid* se décline en différentes couleurs. Certaines semaines ont été très denses, d'autres plutôt détendues. Mon premier souci a été de réfléchir à comment m'organiser pour

trouver une certaine stabilité, que ce soit à la maison ou dans mon travail à la HEP. En effet, comme nous étions en situation de crise, j'avais envie d'implémenter des choses qui ne changeraient pas 1000 fois. Honnêtement, je n'avais pas l'impression désagréable de vivre une urgence mais je pensais : « OK, on doit se mobiliser, réfléchir autrement, faire des propositions pertinentes, coordonnées et cohérentes. » J'ai donc beaucoup échangé à distance avec des collègues de la HEP et je trouve que la transition s'est faite facilement. Je voulais que les étudiants et que mes collègues vivent au mieux cette période. Je me disais qu'on ne connaissait pas la réalité des uns et des autres et qu'il fallait amener des modalités de travail simples, faciles à mettre en œuvre, le moins chronophages possibles. Parallèlement, je recevais des messages d'étudiants qui rencontraient des difficultés variées, que ce soit dans leur vie professionnelle ou familiale. En tant que formatrice, je me disais que pour eux, il fallait avoir du bon sens. Je ne devais en aucun cas devenir source de surcharge. Il fallait maintenir les exigences et la qualité, mais je n'avais pas envie de laisser une impression de poids ou de stress supplémentaire chez mes collègues et chez les étudiants. À ce moment-là, mes maîtres-mots étaient « calme », « stabilité », « cohérence » et « bon sens ». Enfin, je ne sais pas s'ils reflètent la réalité mais je les avais en tête !

Il s'agissait d'avancer en tenant compte des situations de chacun, en les évaluant au cas par cas. Il ne fallait pas « secouer la fourmilière », ajouter du stress, angoisser les étudiants ou les autres référents de la pratique. Réfléchir ensemble, faire preuve d'un peu d'humour, prendre soin les uns des autres, s'accorder du temps pour communiquer : tout cela me semblait intéressant. Ainsi, pour moi, la première semaine de semi-confinement a eu ce goût-là : une prise de température avec tout le monde pour rassurer, débriefer ou organiser. J'étais ravie quand je sentais qu'après un téléphone, mon interlocuteur était rassuré, qu'il semblait souffler un peu, relativisait ou redimensionnait ses ambitions.

Emma montre sa détermination à trouver des solutions pour son entourage. Tout comme Léo le soulignait dans un précédent témoignage, elle veille à rassurer les gens qui l'entourent. Elle transmet force et énergie autour d'elle. Mais comment vit-elle cette période de transition ?

C'est très étrange… Parallèlement à cette sérénité professionnelle, je commençais à avoir des angoisses à la maison. À force de trop m'informer, je me disais que la Covid pouvait toucher tout le monde, n'importe quand. C'était un truc invisible, imprévisible. Soudain, une pensée m'est venue : « Je ne veux pas que ce virus m'enlève à ma famille ! » C'est incroyable mais cette idée m'a vraiment hantée. Tout à coup, la Covid faisait miroiter une réalité totalement nouvelle : quelque chose pouvait changer ma vie, ébranler ma famille. Par exemple, entre Pierre et moi, un des deux pouvait disparaître ! En même temps que ces pensées me submergeaient, j'ai eu une grippe monstrueuse. Je n'avais jamais été malade à ce point : j'étais « écrabouillée ». Tout ce cocktail a fait que personnellement, je ressentais une sorte de peur viscérale à l'idée que la configuration de notre famille puisse être modifiée. Je n'avais pas peur pour nos enfants car le coronavirus ne semblait pas grave pour eux à ce moment-là. J'imaginais que s'ils l'attrapaient, ils s'en sortiraient. Non, je percevais la finitude des parents ! Pierre n'était pas angoissé et tentait de me rassurer : « Comme on ne maîtrise rien, on ne va pas commencer à stresser pour ce qu'on ne contrôle pas ! Si quelque chose doit arriver et que l'un d'entre nous tombe malade, on fera avec… » Il avait en lui une sorte de zénitude qui m'énervait presque ! Moi, j'étais atteinte dans mes tripes ! Je n'arrivais plus à enlever ces angoisses de ma tête. Lorsque j'en parlais avec lui, il me disait : « Tu devrais essayer d'aller un peu moins sur les sites et de ne consulter que le site de l'OFSP pour prendre les infos sur les mesures de protection. Arrête de lire tous les faits divers ! Ce n'est peut-être pas nécessaire. C'est comme quand tu fais la liste de tous les cancers dans ton entourage, tu te demandes si tu n'en as pas partout ! Ne nourris pas tes angoisses et fais simplement face à ce qui se passe vraiment. » Je me rendais compte que mes angoisses

donnaient un peu le ton et l'ambiance à la famille. Noé m'avait dit : « Maman, j'ai lu la page que tu as laissée sur l'ordi : il y a un enfant de cinq ans qui est mort de la Covid ! » Je me suis rendu compte que je devais veiller aux informations qui rentraient chez nous ! Pierre avait raison…

« Quand vient la nuit, en fermant les yeux
On fait comme si, ce monde était encore heureux

On fait comme si, on n'était pas là
Parents, amis, on se reverra
Et même si, ce printemps s'en va
Juré, promis, le monde recommencera »[27]

Emma cesse sa quête incessante d'informations. Elle se sent plus calme.

Je n'étais plus rongée de l'intérieur : plus de scénario catastrophe ! Mes peurs ont peu à peu disparu. Je me demandais comment j'avais pu être angoissée à ce point ! J'avais été confrontée à la place que j'occupais dans la famille, à la confiance que j'avais dans le fait que mes enfants pouvaient continuer à grandir et à se développer quoiqu'il advienne. C'est bête, mais pour moi, c'était dur d'accepter que si je disparaissais de leur quotidien, ils pourraient quand même avoir une jolie vie ! C'est affreux, c'est très orgueilleux ! Je pensais : « Mais non ! Ils sont tout petits ! Ils ont besoin d'une maman et d'un papa : on ne peut pas enlever un des deux parents maintenant ! Ce n'est pas juste ! » C'est incroyable que j'aie imaginé tout cela ! Ce n'était pas très raisonné, et surtout difficilement raisonnable ! Mais enfin… Je me suis dit que si moi je vivais les choses aussi intensément que cela, d'autres les vivaient peut-être avec des intensités égales ou différentes. Du coup, avec les étudiants, j'ai été très discrète. Je ne pense pas que je sois très invasive mais je me suis dit : « Je ne veux pas être intrusive.

27 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

Je veux rester exigeante et effacée. Je vais mettre les choses à disposition, offrir un maximum de choix. Un enseignement à distance souple et flexible en fonction des besoins de chacun. » Je voulais que tout soit ritualisé, annoncé à l'avance pour être anticipé. J'ai évité les cours synchrones pour ne pas ajouter de contraintes.

Emma évoque alors les petites vidéos qu'elle tourne. Les consignes doivent être claires, les messages se veulent rassurants, comme les imaginait aussi Léo. Tout comme Gaëlle ou Anna, elle réfléchit également à l'image qu'elle transmet d'elle-même et de sa famille dans ces épisodes filmés ou lors des séances Zoom.

Je me suis filmée dans mon bureau-chambre à coucher. Je n'ai rien changé, je me suis dit : « Je ne vais pas mettre de pression avec un univers artificiel. » J'étais chez moi, il y avait des enfants qui criaient ou qui se couraient après sur mes vidéos mais c'était la réalité ! Je savais que certains étudiants vivaient aussi dans ces conditions. Je voulais être authentique, tout en ne faisant pas de voyeurisme. J'ai fait des choix dans ce sens-là.

À la simplicité du cadre proposé dans ses enseignements à distance, Emma ajoute la simplicité des outils utilisés, afin qu'ils soient accessibles aisément par tous.

Pour l'enseignement à distance, je n'ai pas innové. Je n'ai utilisé que des outils que nous connaissions déjà : Moodle, Scolcast, WhatsApp. J'ai aussi privilégié l'interface de collaboration Wiki pour travailler de manière collaborative avec les étudiants et renforcer la sensation que nous étions encore un groupe. Je n'avais pas envie d'embarquer les étudiants dans des expérimentations, avec des supports qui techniquement n'étaient pas complètement maîtrisés.

❝ *Une overdose d'activités scolaires*

Tantôt avec humour, tantôt avec réalisme et dépit, Emma revient sur le suivi de la scolarité de son fils Noé et sur les implications du travail scolaire sur les activités de toute la famille.

On n'a pas eu signe de vie de la maîtresse de Noé pendant les deux premières semaines de semi-confinement. Rien ! *Nada* ! *Niet* ! Heureusement, le vendredi de l'annonce de la fermeture des écoles, j'avais eu un petit trait de génie. J'avais embarqué mes fils et nous étions allés acheter une réserve de feutres, de crayons, de cahiers de coloriage et d'activités, de kits de bricolage. Je n'avais pas fait d'autre réserve ! Pas de nourriture, pas de papier de toilette mais un renouvellement du stock de matériel pour occuper les enfants. Les réflexes typiques de l'enseignante ! Je m'étais dit : « Il faut que ça soit chouette, qu'ils aient du plaisir chaque jour à faire un petit moment d'activité à l'intérieur ! » Ainsi, pendant deux semaines, nous avons passé une ou deux heures par jour à colorier ou à bricoler en famille ! Tout à coup, la maîtresse s'est réveillée. Là, branle-bas de combat… C'était nettement moins agréable ! Elle a tout expérimenté : les messages WhatsApp, les vidéos, tout le reste et nous avons eu le fruit de tous ses tests ! Nous avons reçu des camions de choses à faire. Enfin, j'exagère mais à peine ! C'était énorme ! Nous croulions sous les activités ! Bref, c'est devenu un truc superenvahissant qui m'a très vite saturée. Au début, je trouvais cela cool : simplement une activité par jour. Mais après, j'ai perdu le fil parce qu'il y avait peut-être quatre réalisations quotidiennes ! Conjuguer ses exigences et la vie des autres enfants de la famille, c'était impossible ! L'enseignante, pourtant hyperimpliquée et motivée, est même venue amener des choses dans nos boîtes aux lettres, sonner à notre porte pour apporter du matériel pour Noé. L'intention était magnifique, c'était très sympa, c'était personnalisé… mais trop c'est trop !

Les activités, quoiqu'un peu envahissantes, ont toutefois des effets inattendus !

Non seulement Noé était ravi de faire ces activités mais Ezio, notre deuxième fils, a été très motivé en voyant son frère en pleine action. Il a pu réaliser certaines choses avec Noé parce que la maîtresse avait mis à disposition du matériel, à double ou à triple. C'était génial ! Il a eu envie d'apprendre à lire, ce qu'il n'avait jamais demandé auparavant. Il venait m'amener le syllabaire de ma grand-mère en me disant : « Maman, montre-moi ! Apprends-moi à lire. » Il s'est aussi lancé dans les calculs, en fronçant les sourcils et en se concentrant comme son grand frère. C'était superenthousiasmant…

❝ Stop aux changements ?

J'ai l'impression que nous avons vécu une succession de changements durant la *période-Covid*. Nous devions sans arrêt nous adapter. Or franchement, j'aime assez peu le changement. J'ai besoin d'avoir un certain nombre d'automatismes, de ne pas être prise au dépourvu dans chaque geste. J'aime que la base soit assurée pour pouvoir faire face aux éventuels changements. Si mon quotidien est sans cesse rempli de nouveautés, je peine à faire face aux « imprévus imprévisibles » ! Même les courses nécessitaient de retrouver des automatismes : il y avait le désinfectant, les masques et j'en passe… Tout cela est venu me déstabiliser.

Emma s'interroge sur la créativité et l'efficacité : est-on plus créatif ou plus efficace lorsqu'on a des rituels rassurants sur lesquels s'appuyer ? En riant, je lui demande si c'est parce qu'elle a beaucoup de rituels qu'elle est si créative !

J'aimerais bien y croire ! Mais peut-être que c'est plutôt mon côté pathologique, un peu psychorigide ! J'ai besoin que les choses se passent d'une certaine manière, dans un certain ordre : c'est ma conception de l'efficacité. Mais je sais que ce n'est pas la même chose pour tout le monde. Plus sérieusement, j'espère que la période que l'on vit maintenant, n'est qu'une parenthèse. En effet, dans ma conception de l'*après-Covid*, il

devrait y avoir une solution ou en tout cas, à défaut de solution, une réponse durable de la société à ce virus. Pour moi, nous sommes encore dans une période de latence. Nous sommes peut-être entre le *pendant* d'avant et un autre *pendant* qui se situerait avant *l'après* : c'est clair, non ? Sincèrement, je souhaite vraiment que certaines adaptations puissent durer, devenir éventuellement une nouvelle norme dans laquelle nous puissions nous projeter… mais j'espère surtout que nous allons retrouver un semblant d'*avant*. Sans être nostalgique, j'aimerais retrouver la liberté de mouvement, ne pas tout le temps réfléchir en me disant : « Est-ce que je suis trop proche ? Est-ce que je dois mettre un masque ou pas ? Est-ce que je peux dire cela à une personne ou est-ce que cela risque de la blesser ? » Comment respecter la sensibilité des gens qui sont fragilisés, qui peuvent encore avoir peur ? Les angoisses, ça me connaît ! Je me dis qu'il y a peut-être des gens qui les vivent maintenant. Je ne sais pas comment faire pour prendre en compte tout cela, si la pandémie doit durer…

Et une nouvelle strophe se mêle à la réflexion d'Emma…

« On réinvente nos rituels, plein d'idées,
de trouvailles »[28]

28 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

CHAPITRE XVI

GABRIEL : « Dans ce contexte, on a vraiment douté ensemble… »

Je quitte Emma et son petit vin rouge. Changement de direction, changement de boisson : Rivella, Isostar, Powerade, Punchpower, Apurna, Gatorade. Vers quelle marque se diriger pour un entretien sportif ? Trois dribbles, deux pointes d'humour, un grand lâcher prise : nous voici dans l'univers de Gabriel et dans sa vision de la *période-Covid*. Un joli match en perspective, même s'il regrette une année sans Euro, sans Champions League et sans Jeux Olympiques.

❝ *Une double vague*

Raphaël a parlé des déferlantes qui ont marqué son année 2019-2020. Pour Gabriel, la *vague-Covid* est précédée d'une première vague de soucis, au mois de janvier.

> Le 23 janvier, j'ai appris que Johana, ma femme, avait une tumeur au cerveau. Un coup dur ! À vrai dire, je n'ai pas vraiment envie de me centrer sur cet événement parce que maintenant, c'est derrière nous et que tout semble nettement plus léger. Johana va bien et elle travaille à nouveau. Toutefois je veux simplement signaler que lorsqu'est survenue la Covid, nous étions dans une période tout à fait particulière. Du mois de janvier jusqu'au 11 mars, date à laquelle nous avons reçu une bonne nouvelle, nous avions vécu une période difficile. Johana n'avait pas besoin d'être opérée : à 99 %, c'était bénin ! Les examens de ce jour-là ont été quelque peu rassurants, ce qui nous a permis de surfer sur ce problème. Le spécialiste nous a tranquillisés : il suffisait de faire quelques tests complémentaires. Un scanner était prévu le 19 mars mais la venue du virus a tout bouleversé. Tout a été bloqué.

Avec sa femme, Gabriel a ainsi testé l'incertitude avant les grands doutes suscités par le coronavirus. Une incertitude avant l'heure… Le fait de savoir que le pire avait été évité a permis au couple de garder une certaine distance par rapport aux événements.

> Je me souviens qu'un jour, au tout début du confinement, nous regardions nos deux enfants jouer au bas de l'immeuble. Nous nous disions qu'il y avait eu tellement d'incertitude que finalement, la Covid, c'était seulement un truc en plus. À la limite, cela nous faisait moins peur que ce qui s'était passé ! Nous avions l'impression de vivre dans la quatrième dimension : un certain lâcher-prise s'imposait. J'avais tenté d'apaiser mes élèves le vendredi. Nous rassurions nos enfants mais Boum !, la Covid était un choc pour tous ! Une plongée dans un « je ne sais pas quoi » ! Le problème était hallucinant et nous nous demandions comment tout cela allait se passer. Il y avait tant de choses pour lesquelles nous n'avions pas de réponse. En principe, nous savons plus ou moins de quoi sera fait le lendemain ou la semaine suivante mais là, nous n'avions aucune idée de notre avenir ! C'était assez impressionnant, d'où la quatrième dimension !

Ce détachement, cette notion de « quatrième dimension » entre en résonance avec les propos de Carine. Au détour de notre discussion, Gabriel évoque une certaine peur qui surgit en toile de fond.

> Nous n'avons pas été envahis par la peur mais tout de même… Quand l'hôpital nous a dit que Johana ne pouvait pas faire d'autres examens, c'était difficile à concevoir. C'est tombé comme une chape de plomb ! Si je ne souhaite pas mettre sa maladie au premier plan, c'est parce que nous n'avons jamais voulu la considérer ainsi ! Johana a été très forte. Elle disait qu'il fallait qu'on vive ! Sa tumeur, elle l'appelait la « Tu vis ». Ce n'est pas mal, non ? J'aimais bien cette idée… Mais nous sommes bien d'accord, une tumeur est toujours quelque chose qui fait peur.

Comme pour beaucoup d'autres personnes interrogées, les soucis de santé teintent les préoccupations de la famille de Gabriel.

» Le vélo elliptique

L'annonce de la fermeture des écoles réveille l'instinct de survie du sportif ! Gabriel mobilise ses énergies.

Le 13 mars, tout est allé très vite. L'après-midi, la direction de l'école est passée dans les classes et a annoncé que tout s'arrêtait. Difficile de comprendre ce qui se passait. Nous entendions des cris venant du collège proche de ma classe. De quoi s'agissait-il ? Tout le monde courait, les élèves criaient : certains jubilaient, d'autres étaient déçus. Les questions ont fusé : « Combien de temps ça va fermer ? Est-ce qu'on pourra revenir ? » C'était hypercompliqué. Lorsque nous nous sommes retrouvés à la maison avec mes enfants, Jules et Valérie, nous étions sous le choc. Ils me posaient mille questions et je leur disais que je n'en savais rien. Il fallait attendre pour avoir des informations sur la suite. C'était « space » parce que nous ne nous rendions pas encore compte de ce que tout cela signifiait. Nous avons donc passé un premier week-end du style « on ne sait pas », « on attend la suite ». J'ai eu l'impression que le confinement allait durer davantage mais finalement tout a passé très vite. Je n'avais pas vu débarquer cette Covid ! Elle était en Chine et je n'imaginais pas qu'elle allait arriver chez nous. Pourtant, il y avait eu des signes. L'arrêt des compétitions de foot dans le monde entier. Il y avait eu plein de choses concrètes annonçant la venue d'une période incroyable.

Ma première crainte, quand j'ai appris que l'école fermait, c'était de ne plus pouvoir faire de sport. Donc j'ai cogité tout le week-end et le lundi matin 16 mars, à la première heure, j'achetais un vélo elliptique. Je savais qu'il était peu probable que je l'utilise mais mon instinct de survie s'était réveillé : même confiné, il fallait que je bouge ! La solution avait un nom : vélo elliptique ! En discutant avec Johana, nous avions écarté

l'option tapis roulant pour courir à l'intérieur, craignant de déranger nos voisins avec lesquels nous avions d'excellentes relations. Le fameux vélo a donc atterri dans notre famille. Ma femme l'a utilisé deux fois, mon fils trois fois et ma fille deux fois. De mon côté, heureusement que je l'avais testé une fois dans le magasin : ce fut l'unique usage que j'en ai fait ! Du coup, aujourd'hui, il trône dans le hall d'entrée. Un nouveau portemanteau stable, tout neuf et hyperpratique ! Je n'attends qu'une chose : m'en débarrasser !

Gabriel souligne combien il a apprécié la météo clémente du printemps et la souplesse du semi-confinement instauré par les autorités. Tous ces facteurs qui ont permis à la famille de sortir et de multiplier les activités d'extérieur.

» *Les casquettes professionnelle et paternelle*

Dans le jonglage *Covidien*, il faut trouver un équilibre entre vie familiale et professionnelle mais surtout alterner avec les casquettes d'enseignant et de père. Tout d'abord, Gabriel relève le défi de l'organisation de l'enseignement à distance pour les élèves avec deux enjeux : l'accompagnement des élèves d'un espace-ressources et le suivi de ceux qui sont scolarisés dans divers établissements, en collaboration étroite avec des thérapeutes.

Dans l'espace-ressources, je suivais un groupe d'élèves à temps partiel, deux à trois fois par semaine. Avec le directeur, nous avions décidé d'organiser une période de suivi plus intensif pour 6 adolescents, durant trois semaines-bloc, dès le 16 mars. La fermeture de l'école a bousculé nos plans à un moment où notre espace pédagogique basculait dans une autre organisation. Qu'allais-je faire ? Comment s'organiser ? Très très vite, les responsables informatiques de l'école nous ont soutenus dans la mise en place d'une plateforme. En un week-end, tout était sur pied ! J'ai l'impression que tout cela s'est déroulé à une vitesse incroyable. Le lundi matin, à peu près tout le monde était prêt à donner du travail, à y aller à fond. Côté

professionnel, j'avais encore une deuxième casquette avec le suivi d'élèves allophones, notamment quelques mineurs non accompagnés que nous avions peur de perdre avec l'enseignement à distance. Avec les thérapeutes, nous avons mis sur pied une permanence pour ces élèves et leurs enseignants, afin de maintenir le contact et de rebondir au plus vite si nécessaire. Nous nous sommes très rapidement réparti les rôles. Et puis, j'avais ma casquette paternelle, enrichie par le suivi scolaire de mes enfants ! J'ai vraiment eu l'impression de vivre dans deux univers différents : le monde scolaire dans lequel je travaillais où tout allait très vite et celui de mes enfants. Jules est en 7e et Valérie, en 5e. Pour ma fille, nous n'avons rien reçu au début du confinement mais ensuite, son enseignante lui a envoyé des choses claires, nettes, précises, cool et relax : sans stress, nous savions où nous allions. C'était parfait. Du côté de mon fils, c'était très différent. Au départ, il n'y avait quasiment rien et il a fini par recevoir de très longs mails que nous-mêmes, nous n'avions pas envie de lire jusqu'au bout ! En plus, nos enfants n'étaient guère habitués aux mails car nous ne sommes pas hyperordinateurs dans la famille. Ils n'avaient pas de tablettes et nous n'avions qu'un ordinateur pour tous. De plus, ils avaient des Natel qu'ils ne pouvaient utiliser que pour la maison et ils étaient limités dans l'utilisation des écrans. Donc pour Jules, la découverte de tous ces messages peu clairs, sur des plateformes différentes, « ça a été le Bronx » ! C'est parti dans tous les sens !

Il fallait gérer le côté professionnel et le suivi des enfants. Nous commencions à bosser tôt le matin, dans le salon ou dans les chambres, jusque vers 19 h 00. C'était la catastrophe ! Après deux semaines, nous nous sommes dit que nous ne pourrions pas tenir longtemps avec un tel rythme : nous allions exploser en vol ! Nous avons décidé de nous réorganiser car notre agitation n'était pas efficace. Nous avons décidé que les enfants travailleraient le matin. Nous avons créé un petit tableau avec les disponibilités de papa et de maman, afin de ne pas être sans cesse dérangés durant le travail. En effet, nos enfants sont

autonomes mais sans excès ! Toutes les deux secondes, j'étais assailli de questions. Il s'agissait d'encourager, d'autonomiser, d'accepter les éventuels ras-le-bol mais en donnant un certain cadre. Jules avait plus de peine à rester motivé. Valérie, qui a pourtant plus de difficultés à l'école, s'accrochait au maximum. Elle avait cependant besoin d'être rassurée. C'est intéressant parce que nous nous sommes rendu compte que tous deux devaient apprendre à gérer de plus longues périodes de travail personnel, sans être encadrés par un enseignant. J'ai vraiment pu faire le lien avec mes élèves et percevoir combien l'accompagnement à l'école est différent de celui que l'on propose à la maison, en tant que parents : ce sont d'autres choses qui se jouent. Alors, quand papa prend la casquette de prof… C'était passionnant de voir mes enfants à travers la « loupe enseignante ». Les accompagner à domicile m'a obligé à faire des réglages intéressants. Tout le monde me disait que c'était facile pour moi, parce que j'étais enseignant. Oui, bien sûr, je maîtrisais les contenus… mais c'est complètement différent de travailler avec ses élèves ou ses enfants. D'un certain côté, j'avais une pression supplémentaire.

Je ne me contentais pas du travail avec mes enfants : parallèlement, il fallait gérer le suivi de mes élèves ! Quand je suis face à eux, j'adore mon boulot d'enseignant spécialisé et j'y crois à 8000 % parce que je peux voir leur réaction, m'ajuster quand ils ne comprennent pas, « leur remonter un petit peu les bretelles » si nécessaire, leur donner des trucs… À distance, c'était tout à fait différent ! Je n'avais pas envie de court-circuiter les enseignants et je devais réfléchir à comment mettre en place l'accompagnement de la cinquantaine d'élèves avec laquelle je travaillais.

L'identité professionnelle de Gabriel se colore différemment. Il s'agit de s'ajuster à l'organisation d'un enseignement à distance, de tenir compte du besoin des enseignants pour ne pas les surcharger avec de nouvelles demandes et de ne perdre de vue aucun des nombreux élèves qui lui sont confiés… Un défi de taille !

Les élèves de 9, 10 et 11H avaient déjà plein de profs différents. J'ai été attentif à échanger avec les enseignants en premier. Je ne voulais pas être la 78e personne à intervenir avec les jeunes ! J'avais un lien différent avec les élèves et je devais quand même rester présent. L'idée centrale était de maintenir les relations entre eux et l'école. Mon premier réflexe a été de me tourner vers les migrants : je me faisais du souci pour eux mais finalement, c'était plutôt cool. Je les appelais et la plupart du temps, ils répondaient comme ils pouvaient. En classe, nous nous voyions et nous communiquions avec des gestes. Là, il fallait imaginer toutes sortes de stratégies ! Certains répondaient simplement par *oui* ou *non*. Je ne trouvais pas évident de communiquer sans le non verbal lorsque les élèves étaient à distance. Par exemple, j'ai fait des exercices avec un élève qui ne parlait pas un mot de français. Deux fois par semaine, nous utilisions la caméra du téléphone et c'était génial. Il avait un magnifique sourire, une « monstre » motivation et c'était très amusant de tenter de faire les exercices. C'était une super expérience, même si c'est tout de même mieux de travailler face à face. Un autre lien s'est créé, une complicité différente, des petits regards de connivence… Sa sœur passait systématiquement dire « bonjour » sur la vidéo. J'ai trouvé cela adorable. Je voulais aussi soigner les liens avec les élèves car je savais que certains risquaient de disparaître. Parfois, je n'avais plus de nouvelles d'un jeune durant trois jours et soudain, il réapparaissait. Je devais appeler certains élèves vers 18 h 30 afin qu'ils soient debout. C'était incroyable ! Une fois, j'ai téléphoné à une élève à 18 h 00. Mes enfants étaient à mes côtés. Elle m'a dit : « Monsieur, vous êtes dur ! Ça fait 10 minutes que je suis debout, laissez-moi juste me réveiller un peu ! » Mes enfants n'y croyaient pas ! Nous aussi, nous avions décalé nos horaires mais tout de même pas en nous levant à 18 h 00 ! Bref, je devais vraiment m'adapter au rythme des élèves durant cette période particulière.

Ma quatrième casquette, la plus légère à porter, était celle de *Prafo*. Avec les stagiaires de la HEP, nous nous sommes appelés

toutes les semaines. Le suivi a été intéressant. Nous avons simplement dû nous réorganiser. Toutes les deux avaient l'air de savoir où elles allaient. Le plus grand défi, c'était pour la stagiaire qui venait une matinée par semaine dans ma classe. Je lui ai demandé de se concentrer essentiellement sur l'accompagnement de ses propres élèves. Pour moi, c'était déjà compliqué avec mes élèves, alors je ne voyais pas comment elle pouvait prendre le relais dans ce contexte-là. Je ne pouvais pas rajouter une personne de plus dans leur suivi. J'ai fait une sorte de *coaching* à distance des deux étudiantes, au niveau de leur travail et de leurs cours à la HEP. Je prenais des nouvelles et je m'intéressais à ce qu'elles mettaient en place au niveau professionnel. J'étais une ressource et elles pouvaient m'appeler quand elles le voulaient. Le plus souvent, leurs questions étaient très concrètes, du style : « Est-ce bien d'utiliser Zoom ? Et FaceTime ? Comment mettre en place telle ou telle activité ? » Il s'agissait d'échanges de pratiques. De mon côté, je leur expliquais comment je pagayais ! Il n'y avait pas d'expert dans cette situation-là ! Nous partagions vraiment. Nous nous inspirions les uns les autres. Nous avons vraiment douté ensemble et j'aime bien cette idée de « douter ensemble »… Traverser ce moment difficile nous a incités à se serrer un peu les coudes. Au niveau des études, elles avaient le temps de réaliser ce qui était demandé, car elles n'avaient pas la charge d'une famille. J'ai entendu que d'autres étudiants avaient été submergés. Le moment de la certification a été un peu plus compliqué pour une des deux étudiantes. Je me réjouis de débriefer avec elle car elle poursuit son stage avec moi l'année prochaine. Je reviendrai sur certains éléments qui étaient peut-être difficilement audibles à ce moment-là. Il faut dire que moi aussi, j'étais hyperfatigué en fin d'année. Ce sera bien d'en discuter à tête reposée.

» Sauvés avec le foot

Comme nous l'avons vu, le sport est au cœur de la vie de Gabriel mais également au centre de celle de ses enfants !

Nous habitons dans un grand immeuble entouré d'un jardin. Avec trois familles proches qui ont chacune deux enfants, nous avions décidé de leur permettre d'aller dans le jardin chaque après-midi, pour jouer au foot. Jules et Valérie travaillaient à fond le matin et ensuite, ils pouvaient faire du sport tout l'après-midi ! C'était presque un programme de *semi-pros* !

Il faut dire que, tout comme moi, mes enfants adorent le foot ! Ma fille a beaucoup progressé techniquement durant cette période. Elle ne jouait qu'avec des garçons plus âgés qu'elle. Une année auparavant, après avoir fait de la danse, elle s'était lancée dans le foot avec une copine. Je trouvais hypersympa de la voir jouer parce qu'elle se donnait à fond et qu'on se marrait. C'est cela le foot : être content d'être sur un terrain ! Durant le confinement, avec son frère et les copains, c'était génial ! On voyait qu'elle crochait beaucoup plus : elle ne lâchait pas ! La même motivation et la même persévérance qu'à l'école ! Elle avait vraiment de la volonté. À nouveau, j'ai trouvé intéressant de faire le lien entre l'école et les apprentissages. Cependant, elle regrettait un peu de ne pas avoir ses copines avec elle. Elle les voyait par Skype ou en vidéoconférence. Elle communiquait seulement par messages et elle a été très contente d'aller en classe pour les retrouver ! L'école, c'étaient les copines tandis que pour Jules, la vie de confiné avec ses copains du foot, c'était parfait. Il était devenu un *semi-pro* et il aurait pu continuer de faire cela pour le restant de ses jours !

» *L'éducation des parents*

Les parents de Gabriel ont plus de 80 ans et sont considérés comme personnes à risques. Il n'a pas de souci particulier par rapport à leur santé mais il évoque avec humour les difficultés à mettre en œuvre les mesures sanitaires préconisées par la Confédération suisse.

L'éducation des enfants, c'est une chose, ça va encore… mais l'éducation des parents, c'est difficile ! Pour mes parents, leurs petits-enfants sont ce qu'ils ont de plus important au monde.

Durant la *période-Covid*, il leur importait peu de mourir. Une seule chose comptait : continuer à voir Jules et Valérie ! Pour leur faire comprendre que ce n'était pas seulement le problème de leur propre vie mais celui de l'encombrement des lits d'hôpitaux, d'une société entière qui devait faire très attention, c'était très difficile ! Leur dire qu'il faudrait se contenter de Skype était inimaginable ! De plus, mon père voulait absolument aller se promener : sa sortie était quelque chose de primordial. J'adore mon père, nous nous entendons bien, nous nous parlons beaucoup mais lui faire entendre raison par rapport à tout cela, c'était supercompliqué ! Nous en rigolions ensemble et je le grondais un peu… Pour garder contact, nous avons non seulement organisé des vidéoconférences mais nos enfants sont allés faire leurs courses. Nous nous disions que cette stratégie n'était peut-être pas si mal puisqu'ils semblaient moins porteurs du virus que nous. Jules et Valérie déposaient les achats sur le palier et tous pouvaient se voir de loin, se faire un petit signe. Il faut dire que d'une manière générale, l'atmosphère était très étrange dans les magasins. Les gens se regardaient de travers et semblaient avoir peur les uns des autres. Je n'ai pas vécu la guerre mais j'avais l'impression qu'on y était, lorsque j'allais en commissions. On s'observait du style « T'es qui toi » ? Bref, j'ai trouvé cela horrible !

J'ai constaté que les parents étaient plus difficiles à éduquer que les enfants ! En même temps, c'était triste de constater à quel point Valérie et Jules leur manquaient. Mes enfants, eux aussi, demandaient régulièrement des nouvelles de leurs grands-parents. Nous organisions aussi des apéros sous le balcon des parents de ma femme. Nous attrapions des torticolis à force de regarder vers le haut mais c'était une chouette initiative !

Gabriel déplore que l'éloignement, le manque de contacts sociaux et physiques pèsent lourdement sur le quotidien des personnes âgées et des enfants.

C'était tellement dommage pour nos enfants que nous avons élevés avec certaines valeurs. Pour nous, faire des câlins, c'est important. Mais on ne peut plus rien faire ! Alors, nous nous questionnons : quand est-ce que ça va revenir ? Encore une fois, c'est vraiment triste. Nous sommes confrontés à de nouvelles habitudes à prendre et certaines routines comme le port du masque sont difficiles à acquérir. Pourtant, il y a des choses que je trouve intéressantes. Par exemple, ne plus devoir faire la bise à tout le monde (aux gens que nous ne connaissons pas !) : moi, ça ne me dérange pas plus que ça ! Qu'on ne se tombe pas dans les bras, ça ne me pose pas de problème parce que souvent, ce n'est pas vraiment sincère. Il est clair que nous allons devoir développer de nouvelles habitudes liées à la Covid : nous pourrons dire que nous en serons sortis quand ces habitudes resteront.

» *Et quelles rentrées scolaires ?*

En mai dernier, nous avons eu une sorte de deuxième rentrée scolaire. Nous étions un peu tristes de quitter le système familial. Parallèlement, j'étais hypercontent de retourner travailler. C'était paradoxal, ambivalent. Nous avions fini par trouver un rythme de croisière en famille et c'était assez agréable. C'est un peu comme après des vacances, à la rentrée : il fallait recommencer ! De mon côté, j'ai toujours eu beaucoup de peine avec les transitions.

J'ai apprécié l'enseignement par demi-classe : c'était génial, même si je ne sais pas ce que nous allons en retenir pour la suite ! J'ai aussi eu un immense plaisir à revoir tous les élèves que j'avais suivis par téléphone, pour discuter avec eux en face-à-face. Il y a eu une reprise tout en douceur ! Les profs et les élèves étaient détendus. Je me promenais beaucoup dans les corridors et l'atmosphère était tranquille, sereine, ce qui n'est pas toujours le cas dans notre école. Nous nous racontions nos aventures de confinement, ce que nous avions vécu les uns les autres, sans jugement. Il s'agissait tout simplement de reprendre le rythme et nous avons eu des discussions intéressantes et profondes avec les élèves.

Au moment où se déroule l'entretien, Gabriel prépare la rentrée scolaire d'automne. À son avis, la *période-Covid* pointe encore le bout de son nez… le port obligatoire des masques et la distanciation physique n'en sont que deux exemples. Nous sommes « moins dedans, mais pas encore dehors » !

Je n'ai pas du tout peur de recommencer l'école. Comme partout, dorénavant, il faut faire attention et maintenir les gestes barrières. Cependant, la vie reprend et durant cet été, nous avons pu digérer plein de choses. Digérer la Covid et la maladie de ma femme ! Nous avons pu nous retrouver entre nous, vivre normalement, partir en vacances à la campagne…

J'espère que la vie scolaire va redémarrer mais différemment. Pourtant, je n'en suis pas sûr : c'est comme la vie de tous les jours… On se dit que ça va changer plein de choses, on a plein d'idéaux, on imagine les choses différemment mais on est vite aspirés par nos anciennes habitudes. Toutefois j'ai quand même de l'espoir !

Actuellement, j'ai l'impression d'être très très bien. L'idée de la reprise scolaire me fait du bien. Ma collègue qui était en congé revient cette année et c'est rassurant. J'avais 50 élèves à suivre et maintenant nous en aurons plus que 25 chacun… tout semble plus facile ! Ma femme a repris son travail et va bien : c'est cool. J'ai l'impression que tout va de l'avant. Nous avons traversé une période compliquée. Nous avons vécu sous une chape de plomb et aujourd'hui, une certaine légèreté pointe à l'horizon. Nous avons des projets en famille et j'ai plein de défis pour le travail. J'ai toujours des images de sport qui trottent dans ma tête et actuellement, j'ai l'impression que nous surfons sur une vague positive. Bien sûr que demain, quelque chose peut arriver mais nous sommes davantage prêts à l'accueillir… En ce moment, je le répète, c'est tout simplement cool. Il n'y a que deux mots qui résonnent en moi : *légèreté* et *lâcher-prise* !

CHAPITRE XVII

ÉLISE : « Tout à coup, cette intemporalité : se dire qu'on peut prendre le temps qu'on veut ! »

Le son d'un grelot ? Les couloirs de la HEP sont presque vides et je l'entends qui se rapproche. Les bruits sont-ils encore exacerbés, comme Élise les percevait durant le confinement ? Il y a belle lurette que l'agitation sonore a repris dans nos vies mais dans le silence de la pause estivale, la clochette de Fina, le labrador qui accompagne Élise, est bien perceptible.

Durant le printemps, tout était plus sonore et plus intense. Il y avait moins de voitures, presque plus d'avions. Je n'ai jamais entendu autant d'oiseaux, je n'ai jamais senti autant d'odeurs dans la forêt. Est-ce que j'étais plus attentive ? Je n'en sais rien mais tout était exacerbé. C'est comme si l'on avait enlevé un grand couvercle et que tout se percevait davantage. Incroyable ! Je me suis dit que la nature respirait et retrouvait ses origines…

On laisse enfin la terre récupérer ce qu'on lui a pris
La nature fait sa loi en reprenant ses droits
Se vengeant de notre arrogance et de notre mépris[29]

Tout cela créait une atmosphère paisible et calme dans laquelle je me suis confortablement installée. Tout était plus serein et tout trouvait sa place. Lorsqu'on est baigné dans le bruit des travaux, des hélicoptères, des voitures : tout est masqué, brouillé, pollué au niveau sonore. Nous sommes enfermés sous une chape.

29 Grand Corps Malade, 2020. Chanson « Effets secondaires »

Élise est aveugle et elle est particulièrement attentive au monde sonore. Elle nous emmène avec douceur dans sa vision de la *période-Covid*, partageant son étonnement à l'annonce de la fermeture des écoles.

> Je n'ai jamais cru que l'école allait fermer, même si le coronavirus approchait inexorablement, comme l'annonçaient les médias. Des infirmières étaient venues en classe la semaine précédant la fermeture. Un élève leur avait demandé si l'école risquait de fermer et elles avaient clairement affirmé qu'il n'en serait rien. Donc, le vendredi 13 mars, quand la nouvelle est tombée, je ne m'y attendais pas du tout ! Je savais que des mesures seraient prises, que nous devrions changer nos habitudes mais la fermeture de l'école ? Jamais, jamais, JAMAIS ! Pour moi, l'école était le symbole de la stabilité. C'était *la* chose immuable dont on ne pourrait jamais se passer… Eh bien, non ! J'entrais dans un monde de science-fiction ! La semaine précédente, tout fonctionnait et tout à coup, le collège fermait à double tour. Plus personne, plus rien ! C'était brusque, rude. Et aujourd'hui, je me dis que si l'école a pu fermer une fois, cela pourrait arriver à nouveau…

C'est avec beaucoup de finesse et d'humour que Élise évoque son handicap visuel : elle souligne l'importance de pouvoir disposer de tous ses sens, comme chacun d'entre nous !

> Je crois que j'ai attrapé la Covid au tout début mars. J'avais un petit rhume, je toussais un peu mais surtout, j'ai perdu le goût et l'odorat pendant trois semaines. À ce moment-là, nous ne parlions toutefois pas du tout de cela. À la fin mars, j'ai appris que ces symptômes étaient ceux de la Covid mais je n'ai pas pu me faire tester : les tests étaient réservés aux cas graves. Actuellement, le goût et l'odorat ne sont pas encore revenus à 100 % mais j'espère que ce sera bientôt le cas… Parce qu'avec trois sens en moins, ça commence à faire beaucoup ! La vue, l'odorat et le goût : je me suis dit qu'il ne fallait pas que l'ouïe me lâche parce qu'alors, je serais vraiment mal !

» Les as de la technologie

Le vendredi, je ne travaille pas à l'école. Ma collègue m'a appelée en me disant : « Lundi, ça ferme ! Les élèves partent à 16 h 00, qu'est-ce qu'ils doivent prendre à la maison ? » J'ai répondu : « Heueueueueu… » Je n'en savais rien, j'étais sous le choc ! Je ne savais pas combien de temps tout cela allait durer.

Élise regrette de ne pas avoir eu le temps de préparer ses élèves. Heureusement, ils sont grands et solides sur le plan psychologique. Elle sait que d'autres élèves qui présentent des difficultés associées à leur déficit visuel (comme un trouble du spectre autistique) ont vécu ce moment comme une véritable rupture. Ils ont littéralement explosé !

L'heure de la fermeture avait sonné ! Il fallait se réorganiser : tout était flou, nous ne savions pas comment tout cela allait se passer. Je ne me faisais toutefois pas un sang d'encre car ma famille allait bien et moi aussi. De plus, je savais que tous mes élèves étaient outillés au niveau informatique. Par ce moyen, nous arriverions à poursuivre le travail scolaire. Chacun possédait son propre ordinateur : c'était la force de mes élèves qui ont tous un handicap visuel. J'ignorais comment nous allions nous organiser mais je savais que quelque chose allait se mettre en place. J'étais donc assez tranquille.

Élise organise l'enseignement à distance avec les cinq élèves de sa classe, âgés de 13 à 17 ans. Ils s'adaptent merveilleusement bien à ce nouveau quotidien scolaire.

Mes élèves ont maintenu une motivation incroyable, formidable ! Je savais que j'avais des perles en classe mais à ce point ! C'était trop cool ! Chaque matin, je leur donnais rendez-vous à 08 h 45. Ils étaient tous derrière leur écran. Dès que quelque chose ne marchait pas, qu'un mail ne partait pas, ils m'appelaient. J'envoyais des messages *audio* par WhatsApp. Les familles ont été mises à contribution et elles ont bien joué le jeu. C'était génial ! Les élèves ont fait des progrès incroyables dans l'utilisation des e-mails, des pièces jointes, des retours

vocaux etc. Ils ont développé des compétences qu'ils n'avaient pas, notamment en termes d'autonomie. Nous n'avons quasiment pas pris de retard sur le programme.

Je les guidais grâce à la téléphonie et des automatismes se sont installés. C'était super ! Souvent leurs parents étaient un peu perdus. Par exemple, une maman disait qu'elle était dérangée par la synthèse vocale, qu'elle ne la comprenait pas alors que son fils y était habitué. Ne voyant rien sur l'écran, la mère ne voulait pas suivre la voix. J'insistais pour faire confiance à cette synthèse vocale : les parents réagissaient comme des voyants ! Ils voulaient utiliser la souris, réduire l'agrandissement. J'avais parfois envie de leur dire : « Partez ! Laissez-nous ! On va s'en sortir ! On a nos propres stratégies ! » J'ai vraiment pu mettre en valeur les compétences des élèves. Ils se sont responsabilisés. Ils ont transféré les apprentissages à un autre contexte. Ils ont commencé à échanger des messages entre copains, à créer des groupes WhatsApp, ce qui n'existait pas auparavant. Ils ont développé une belle solidarité.

Si la plupart des élèves de Élise s'adaptent à leur nouveau quotidien, elle précise que pour certains, il s'agit d'un grand défi. C'est par exemple le cas d'un enfant ayant un trouble du spectre autistique.

Pour Yvan, le changement a été difficile. Dès qu'il avait fini de déjeuner, il s'installait derrière son ordinateur, devant parfois attendre encore une heure ! Sa maman l'encourageait à faire autre chose mais c'était impossible. Il ne pouvait pas bouger. Il avait l'habitude de prendre son petit-déjeuner et de partir directement pour l'école. Pendant deux mois, il n'a pas réussi à se dire : « Je peux être tranquille, je peux vaquer à une autre occupation… »

Je travaillais individuellement avec chacun, suite aux travaux qu'ils me rendaient et que je corrigeais. J'intervenais soit par téléphone, soit avec l'ordinateur. Parfois, ils étaient un peu perturbés car ils devaient attendre. J'essayais de répondre à toutes les demandes mais cela prenait parfois un peu de

temps. Je n'imaginais pas qu'ils puissent si bien mobiliser leur potentiel parce que, socialement, ils sont parfois en conflit, ils ont besoin de la médiation de l'adulte pour entrer en relation. Durant cette période, ils avaient besoin d'être légèrement coachés. Ils ont aussi pu compter sur leurs frères et sœurs, sur leurs parents et sur eux-mêmes !

Si le travail avec les élèves semble un vrai bonheur, sans cesse ravivé par les progrès observés, Élise déplore la panique qu'elle observe auprès de certains collègues. Cela rappelle les propos de Louise.

Le plus stressant, ce n'étaient pas les élèves mais les collègues ! Plusieurs ont paniqué. Ils avaient très peur du virus alors que moi, j'ai pris du recul. Pendant le confinement, nous avions créé un tableau pour inscrire nos heures de travail, afin de justifier notre salaire. Certains ont exagéré. Ils inscrivaient 72 heures par semaine ! De la folie, des trucs complètement impossibles ! Je leur disais : « Ne déconnez pas ! Calmez-vous ! OK, il faut justifier nos heures mais si nous écrivons n'importe quoi, c'est absurde ! » Ils avaient peur qu'on pense qu'ils ne travaillaient pas… Bref, parfois, c'était hallucinant ! J'ai aussi regretté qu'au début du confinement, nous avons parfois passé énormément de temps pour se mettre d'accord sur les objectifs, pour faire les plans de semaine : cela prenait une énergie folle, un temps monstrueux ! Au fur et à mesure du confinement, tout cela s'est calmé. Mais tout a recommencé en vue du retour en classe. Donc le travail administratif et organisationnel a parfois pesé très lourd, alors que le reste n'était que du bonheur !

Élise précise qu'après deux mois de confinement, les élèves ont du plaisir à regagner l'école, à se retrouver et à partager à nouveau des activités. Il s'agit d'apprivoiser les incertitudes qui caractérisent la période du retour en classe.

Après le semi-confinement, les élèves avaient vraiment besoin de contact physique. Tout de suite, le port du masque s'est imposé car nous travaillions en étant très proches.

Nous devions tout désinfecter et comme les enfants touchent tout, c'était abominable ! Nous passions partout avec un petit chiffon et nous avions l'impression d'être toute la journée des *Putzfrau :* « Tu as utilisé ce livre ? Alors attends… les pages sont plastifiées, je vais les désinfecter ! Tu as touché la chaise, tu as pris ce jeu ? » C'était l'horreur ! Au début, nous avions des demi-classes. L'idée était bonne mais avec seulement 2 ou 3 élèves, « bonjour la dynamique » ! Personnellement, j'ai trouvé la reprise assez pénible. Il y avait beaucoup d'incertitude. Nous reprenions mais tout était loin d'être réglé !

Pourtant, en principe, Élise accorde une importance particulière à la fin de l'année scolaire.

Ce que j'adore, au mois de juin, ce sont les sorties, les visites aux musées, toutes ces manières de clôturer des thèmes. Durant l'année, nous avions travaillé autour des Jeux Olympiques puisque nous avions eu les JOJ[30] dans la région. Hélas : musées fermés, pas de sorties ! Quelle déception ! Nous avons tout de même pu faire une sortie pédagogique en forêt et réaliser notre séance de clôture, en petits groupes. C'était limité mais mieux que rien. En effet, nous avons besoin d'activités et de rituels fédérateurs. Je trouve que les rituels sont très importants. Par exemple, je serre systématiquement la main des élèves en début et en fin de journée. Cela signifie que nous prenons le temps de nous rencontrer, qu'il y a un début et une fin. Le rituel des salutations quotidiennes tombait à l'eau, lui aussi, et je trouvais tout cela déstructurant.

❝ *Les limites de l'intégration*

En tant que *Prafo*, Élise a vécu une période particulière. Elle avait deux stagiaires qui travaillaient chacune dans leur classe. Elle a ainsi dû redéfinir son rôle, imaginer un nouveau fonctionnement.

30 Jeux Olympiques de la Jeunesse

Une des stagiaires accompagnait un élève autiste en classe régulière. La situation s'est avérée très compliquée : elle est partie en vrille. Tout changement était très difficile pour cet enfant qui a dû se rendre dans un centre d'accueil, durant le confinement. Personne ne connaissait l'autisme et il a fait de nombreuses crises. Parfois, il hurlait durant une heure au milieu de la cour, en se roulant par terre. C'était traumatisant : un enfer ! Dès qu'elle le pouvait, ma stagiaire essayait d'aller l'apaiser parce que tous les deux ont une magnifique relation. Cependant, elle n'était pas disponible tout le temps. Quand elle pouvait « sauver » la situation, elle le faisait mais c'était largement insuffisant. Nous avons beaucoup discuté. Nous nous sommes dit que dans un tel cas, nous nous retrouvions face aux limites de l'intégration et de l'accueil dans le système régulier. Nous observions le manque de moyens dans de telles situations. L'enfant et sa famille étaient en souffrance, les professionnels désemparés. J'ai donc centré mon action sur des échanges, des conseils, des discussions, du *coaching* à distance. Je ne suis pas retournée dans sa classe en fin d'année, afin de ne pas perturber cet élève.

Pour l'autre étudiante, le contexte était plus commode. J'ai pu retourner dans sa classe pour faire une dernière visite et dire au revoir aux élèves. J'étais ravie d'avoir eu des stagiaires dans un stage en cours d'emploi, parce que si elles avaient dû venir chaque semaine dans ma classe, je n'aurais pas su quoi leur proposer. Comment déléguer, que déléguer ? Comment contrôler ? J'aurais été plus en souci. Dans ce contexte, je pouvais intervenir uniquement comme ressource externe. Je pouvais leur donner des idées d'activités, les conseiller : je me suis sentie utile mais d'une autre manière. Bien sûr, il y avait les craintes liées à la validation mais elles ont apprécié les ajustements proposés par la HEP. Elles les ont trouvés judicieux. En revanche, elles m'ont confié que les exigences à leur égard étaient quelquefois trop élevées. Elles estimaient qu'il y avait des quantités énormes de travail à fournir. Parfois, elles se sentaient submergées et ne savaient plus comment faire. Une autre stagiaire que je suivrai l'année académique prochaine a

déploré que son *Prafo* ait été systématiquement absent. Elle m'a confié que durant l'année scolaire, il avait été peu présent et qu'au moment du confinement : *Bye-bye*, il avait disparu ! Je lui ai conseillé d'écrire à la HEP car, en en tant qu'étudiante, elle a le droit d'être bien accompagnée…

❝ *Les transports publics*

D'habitude, Élise consacre beaucoup de temps aux déplacements. Avec son chien guide, elle utilise les transports publics.

Je ne résiste pas à l'envie d'évoquer une anecdote. En effet, le jeudi 12 mars, j'avais organisé une sensibilisation au handicap visuel pour un groupe. Fina m'accompagnait. À ce moment-là déjà, nous ne pouvions plus vraiment nous toucher les uns et les autres et les participants à la formation avaient transféré ce manque de contact physique sur ma chienne ! Je n'ai jamais vu autant d'adultes venir caresser Fina ! C'était cool car elle n'était pas vecteur de transmission de la Covid et ils pouvaient y aller ! Cela m'a bien fait rigoler et je me suis dit que Fina en avait bien profité !

Mais plus sérieusement, je dois expliciter davantage la question des transports. Pour moi, le confinement a été une période géniale, fabuleuse. Tout le monde me disait : « Ça va, le moral et tout ça ? » Moi, je me disais que c'était trop cool ! Je vivais chez moi. Je n'avais aucun déplacement à faire. C'était un gain de temps de trois heures par jour. J'avais plus de temps pour moi. Je me suis rendu compte de la charge nerveuse que les transports impliquaient dans mon quotidien. J'étais enfin libérée de tout cela. Bien sûr, il ne fallait pas que cet isolement dure car nous risquions de nous transformer en ours ! La vie en société, ce n'est pas ça… Mais cette coupure m'a fait un bien fou. J'étais sereine, c'était ressourçant. De plus, mon agenda était vide. Se dire que le soir, je n'avais rien de prévu, que je pouvais rester tranquille chez moi, promener ma chienne : c'était merveilleux. J'aime le silence et le calme de la forêt même s'il y avait

beaucoup de monde à ce moment-là car chacun s'est trouvé une passion pour le vélo ou la marche. D'habitude je ne rencontre personne mais là, il y avait foule. L'avantage, c'est que je ne sortais *que* pour mes loisirs : ce n'était pas un devoir ! Je pouvais vivre tranquillement. Nous étions limités dans nos libertés mais j'ai reçu une autre forme de liberté : celle du *voyage intérieur* ! Bref, j'ai respiré, profité ! J'ai particulièrement aimé cette *intemporalité* : se dire qu'on peut prendre le temps qu'on veut… Le bonheur ! Si on mange, on mange : cela peut prendre une heure, deux heures, on s'en moque, il n'y a rien après. C'était presque un soulagement. J'ai bu chaque minute, chaque jour. Je n'aurai cela qu'une fois dans ma vie. Je me disais : « Profite, profite, PROFITE ! » Il faut dire qu'avec mon handicap, je dois fournir plus d'efforts au quotidien. Une fois encore, je pouvais rester chez moi où je connais tout. Je n'avais pas les déplacements qui exigent une concentration maximale car je dois toujours m'ajuster. Bref, vous l'aurez compris : j'ai adoré !

Pour moi, les transports impliquent beaucoup de temps. Je ne peux pas courir pour attraper le bus, ce qui implique toujours d'être largement en avance. Je me déplace avec ma chienne qui me fait gagner du temps car avec la canne, ce serait plus lent. Mon trajet quotidien dure 50 minutes mais en temps réel, je mets 1 h 25 parce que j'ai besoin d'une demi-heure de battement, au cas où Fina reniflerait à gauche ou à droite et que je raterais le bus. Dès que je mets un pied hors de chez moi, ma concentration est totale. Je dois être attentive à chaque bruit, analyser constamment l'environnement. Je suis en danger. Si tout à coup ma chienne me montre un escalier que je reste dans mes pensées, que je n'analyse pas la situation, je peux tomber. Si je tombe, je peux me blesser. Du coup, tout est assez dangereux. Par exemple, je ne dois pas rater un passage piéton au risque de me faire shooter. Tout trajet implique un certain nombre d'interactions avec les gens qui sont ce qu'ils sont… Certains sont distraits et ne comprennent pas que je m'adresse à eux, d'autres sont de mauvaise humeur et me rejettent parce qu'ils n'ont pas le temps ou n'ont pas l'envie de me donner un

coup de main. Il y a souvent des contacts qui ne sont pas forcément positifs et sympathiques.

Durant la *période-Covid*, le problème, c'était que les gens étaient très accros à la distance. Ils étaient à cran, ils avaient la trouille. Il y avait une sorte de paranoïa sur les deux mètres de distance à maintenir. Lorsque je m'approchais de quelqu'un pour avoir un renseignement, il sautait parfois en arrière et j'avais l'impression d'être une pestiférée ! Or en tant qu'aveugle, nous devons parfois toucher pour percevoir s'il y a quelqu'un. Quelquefois, les gens se sentaient agressés alors que ce n'était pas du tout le but. Je vous donne un exemple : dans les bus, la porte avant ne s'ouvre plus. Comment obtenir l'information de l'arrêt où l'on doit descendre ? Bien sûr, il y a les annonces mais si elles sont décalées, si elles ne fonctionnent pas… Je ne peux plus m'adresser directement au chauffeur. Idem pour connaître le numéro du bus. Ce matin, je suis montée dans le « 1 » et j'ai dû demander trois fois si j'étais dans le bon bus. J'ai dû bloquer la porte car personne ne répondait. Avant, je n'aurais pas osé faire cela mais maintenant, j'ai 30 ans d'expérience de déficience visuelle ! Au début, je me faisais toute discrète et je me disais : « Pourvu que je ne prenne pas trop de place, que je ne me fasse pas remarquer. » Maintenant je m'impose parce qu'autrement, personne ne m'entend ! Je bloque la porte et au bout d'un moment, j'obtiens ma réponse. Je suis une battante et je ne me préoccupe pas de la réaction des gens. Je dois prendre sur moi pour réagir de cette manière. C'est tout cela qui fait que la fatigue commence très tôt le matin et se termine très tard le soir. Je pars à 06 h 15 et je rentre à 19 h 00. Une journée de travail, c'est une concentration quasiment permanente. Je crains les trajets, à l'avenir, avec le port du masque durant toute la journée ! Ça va être très très pénible !

» Et la distanciation ? Défi physique ou social ?

L'idée que la chaleur et l'été allaient tuer le virus n'a pas vraiment marché. Nous voyons qu'il se porte bien ! Aujourd'hui, rien n'est résolu. Très sincèrement, j'espère qu'on ne devra

pas continuer à vivre avec le port du masque. Humainement, avec toute cette distanciation physique et ces gestes barrières, je trouve que nous devenons des ours ! J'ai l'impression que les gens qui ne vont pas bien vont encore moins bien. Le risque, c'est qu'ils se referment encore plus en restant chez eux. Ma crainte, c'est que nous osions de moins en moins communiquer, notamment sur les choses qui nous dérangent ou qui nous peinent. Dans une société où les gens ne sont déjà pas très tactiles et chaleureux à la base, cette situation accentue une certaine forme de distance sociale. Toutefois, beaucoup de personnes ont l'air d'apprécier. Plus de contacts tactiles, plus de bises : c'est un petit peu inquiétant ! Je ne suis pas quelqu'un qui touche tout le monde, qui adore embrasser, qui aime les accolades mais un minimum de contact pour montrer son affection, cela me semble nécessaire.

Élise évoque également la situation des personnes handicapées, parfois placées dans des situations encore plus handicapantes, à cause du maintien des distances entre individus.

Même les gens de bonne volonté ne savent parfois plus comment aider les personnes en situation de handicap. Ils veulent nous guider mais confondent leur droite et leur gauche ou ne savent pas comment faire. Tenez, ce matin encore, je cherchais une place assise dans le train. Quelqu'un m'a dit : « Si vous voulez une place, il y en a une, là… » J'ai répondu : « Merci mais c'est où, *là* ? »… « Eh bien, là ! »… Nous sommes restés quelques minutes l'un en face de l'autre alors que je tentais de localiser le siège disponible. Heureusement, quelqu'un a signalé que je devais aller tout droit pour y parvenir. Auparavant, dans une telle situation, les gens se seraient levés, ils seraient venus vers moi et m'auraient pris le bras pour m'indiquer où était le siège. Cela aurait été réglé en 10 secondes. Maintenant, tout est plus compliqué et je crois que cela risque de durer.

Durant le confinement, des copines m'ont proposé une promenade en forêt mais elles voulaient garder les distances ! Pour

moi, c'est tout simplement impossible… C'est la même chose dans les magasins. Avant, je pouvais facilement demander à quelqu'un de me donner un pain, une salade ou autre chose. À l'heure actuelle, les gens craignent de s'approcher, de toucher avec leurs mains. Je sais que chacun fait comme il peut mais je me dis que pour certaines personnes handicapées qui peinent à assumer leur handicap, le fait de se sentir comme rejetées, de percevoir cette mise à distance, doit être extrêmement difficile à vivre. Ainsi, le quotidien est bien moins confortable qu'avant.

Mais il y a aussi un autre problème. En tant qu'aveugles, souvent nous ne pouvons pas cligner des yeux, avoir les yeux rieurs, alors que la plupart du temps, tout passe par les yeux ! Ainsi, lorsqu'on est masqué, les gens ne savent pas si « on fait la gueule » ou si on est content… Tous ces indices manquent ! Par exemple, si j'ai une question à poser, je souris. Les gens se disent que je suis de bonne humeur et qu'ils peuvent peut-être m'aider, que « je ne vais pas les manger ». Cela les met en confiance ! Actuellement, avec le masque, ils ne savent pas du tout à qui ils ont affaire… Toutes ces choses semblent des détails mais ce n'est pas le cas. Être masqué complexifie la communication ! Si on a l'habitude, on entend dans la voix lorsque des personnes sourient. Mais cela demande un peu d'expérience. Du coup, les gens ne savent pas comment ils vont être reçus et perçoivent encore moins notre expression. Il n'y a plus que les mots qui existent et cela est très réducteur ! Un même mot, si vous souriez ou si vous boudez en même temps, peut avoir une signification tout à fait différente ! Est-ce que les gens vont devenir progressivement plus sensibles au ton de la voix ? Je n'en sais rien, j'en doute un peu. Avec la distanciation physique, les gens sont stressés et quand ils sont dans cet état-là, ils n'analysent plus… Il faut prendre le temps et être détendus pour analyser, chercher à comprendre. Nous verrons ce que l'avenir nous réservera…

CHAPITRE XVIII

CLARA : « Je suis sortie de ma zone de confort puisque je ne suis pas sortie ! »

« On réinvente nos rituels », disait Grand Corps malade. Les rencontres Zoom font-elles partie de ces nouvelles habitudes qui s'installent ? Tout est prêt pour échanger avec Clara mais sa box wifi fait des siennes. J'attends quelques minutes et une fois la technique maîtrisée, mon invitée fait surface, la tête dans les champs et le cœur entre deux feuilles d'érable : vous comprendrez pourquoi ! Elle évoque son entrée dans le *monde-Covid*, alors que rien ne l'y préparait.

Je n'ai pas eu de période *avant-Covid* à proprement parler parce que chez nous, nous n'avons ni télévision ni radio. Je n'ai donc pas été stressée auparavant car j'en avais peu entendu parler. Mes collègues et ma *Prafo* avaient évoqué la situation à l'école mais cela me paraissait très abstrait. Ne pas être confrontée aux médias m'a préservée de toute l'effervescence autour de cet événement. Ainsi, la *période-Covid* a commencé pour moi le vendredi après-midi 13 mars. J'avais congé et j'étais à cheval. Mon père m'a appelée au téléphone en disant : « Lundi, tu ne vas pas à l'école ! Tout va fermer ! » J'étais choquée et du coup, je suis tombée… des nues !

❝ *Entre enseignement à distance et producteurs locaux*

Clara enseigne l'allemand, l'anglais, l'histoire et la géographie dans une école primaire de campagne, en tant que titulaire complémentaire. Au moment de l'annonce de la fermeture de l'école, elle décide d'attendre les informations des responsables de l'école pour pouvoir organiser son travail.

Je suis restée très attentive aux boîtes mails de la HEP et de l'école. Je ne voulais pas appeler mon directeur, imaginant qu'il était débordé avec tout ce qui se passait. La première semaine du

semi-confinement s'est avérée très « *light* ». Nous avons eu des informations concernant les plateformes sur lesquelles nous devrions déposer nos cours en ligne. Ce qui me faisait le plus peur, c'était l'allemand pour mes élèves de 5-7H. En effet, quand j'étais à l'école obligatoire, je n'étais pas du tout performante en allemand et je n'aimais pas cette branche. Du coup, je me suis tout de suite dit que si j'étais une élève et que je devais avoir des cours d'allemand à distance, ce serait l'horreur ! Cela m'a vraiment stressée !

Dès la deuxième semaine, Clara se plonge dans la création de cours à distance, ce qui représente un travail conséquent.

Sur le moment, j'avais vraiment « la tête dans le guidon » car il y avait beaucoup à faire. J'ai eu l'impression de travailler beaucoup plus que quand il n'y avait pas de confinement. Je n'avais pas le temps de regretter de ne voir personne.

Tout comme plusieurs personnes interrogées, Clara tente de dédramatiser la situation et de parler du quotidien lorsqu'elle contacte ses élèves. Elle cherche aussi à proposer des activités amusantes qui motivent les enfants.

Je me suis rendu compte que le *contexte-Covid* était très anxiogène pour les élèves. Même s'ils sortaient se promener avec leurs parents, la plupart des enfants ne voyaient aucun copain. J'ai organisé des Zoom pour travailler à distance et parfois, je discutais simplement avec les élèves pour voir si tout allait bien. Certains enfants, très réservés à l'école, se transformaient en moulin à paroles lorsque je les contactais. Ils me disaient : « Regarde ce que j'ai fait ! Je te montre ma chambre ! » Ils étaient tout contents et manifestaient le besoin de voir du monde. Dans le cadre des cours d'histoire, nous nous sommes dit que nous vivions quelque chose qui apparaîtrait peut-être plus tard dans les manuels scolaires. Nous avons aussi fait le lien avec d'autres épidémies, survenues auparavant. Je ne pouvais pas du tout suivre mon programme mais nous abordions des aspects plus émotionnels, nous essayions de relativiser un peu les choses.

Nous avons également vécu des moments très drôles, notamment le 1er avril. Avec mon collègue, nous avions écrit un mot officiel de l'école, demandant aux élèves qui n'allaient bien évidemment plus à la piscine à cette période de passer leur examen de natation à distance. Ils devaient mettre leur maillot et leur bonnet de bain, s'installer sur le canapé et faire la brasse. Nous avons reçu plein de vidéos supersympas car les enfants ont vraiment joué le jeu ! Sans le coronavirus, nous n'aurions pas vécu de tels moments. C'était très chouette !

Pendant le semi-confinement, Clara rencontre aussi ses élèves et leurs familles, près de chez elle, hors du milieu scolaire…

En me promenant dans la campagne, j'ai remarqué que beaucoup de personnes étaient dehors : j'ai trouvé cela génial ! Voir les familles qui sortaient, qui allaient faire du vélo, qui faisaient des pique-niques. Même en plein été, il n'y a pas autant de monde à l'extérieur. J'ai trouvé chouette de croiser mes élèves. Avec mon compagnon, nous nous sommes dit : « Waouh, il y a des gens qui habitent ici ! » J'ai aussi compris que j'avais la chance d'habiter au milieu des vignes. C'était tellement mieux que de se retrouver en plein centre-ville, comme certains de mes amis. Ceux-ci disaient qu'ils ne trouvaient plus grand-chose dans les supermarchés. De notre côté, nous ne percevions aucune pénurie parce qu'avec mon conjoint qui travaille dans le domaine agricole bio, nous continuions à nous fournir chez de petits producteurs locaux. Cela a renforcé notre idée que le circuit court, c'est essentiel. Du coup, j'ai pu faire découvrir quelques adresses à des amis. C'était donc très agréable.

» Les vidéos-défis

Après s'être réorganisée avec sa praticienne-formatrice, Clara se lance dans des activités à distance pour les élèves de la classe spéciale dans laquelle elle réalise son stage. Une belle expérience qu'elle évoque avec plaisir. Tout comme Léo, elle découvre les joies du métier d'acteur de cinéma !

Ce qui m'a marquée durant le dernier semestre de stage, c'est la réalisation de petites vidéos-défis. Je me suis filmée à plusieurs reprises. C'était très chouette pour les élèves. Le premier défi consistait à dessiner le contour d'un animal avec son ombre. Le deuxième, c'était la réalisation d'une devinette… Bref, il y avait plein de défis à relever. Ils s'inscrivaient dans la continuité du programme de sciences. Pour cela, mon compagnon m'a filmée : je donnais les consignes et je faisais des démonstrations. Cette démarche m'a obligée à me voir enseigner, comme dans un miroir ! Le contexte d'enseignement à distance était toutefois particulier. Quand on est en face d'une caméra et que l'on n'a pas les élèves devant nous, on parle plus vite, on ne peut pas les regarder, il y a un autre rythme. Dès lors, c'était compliqué mais très intéressant ! Mon conjoint me faisait des remarques, exprimait parfois de l'incompréhension face à mes consignes. Les tournages ont été nombreux ! Il fallait que les élèves puissent comprendre facilement ce qui était demandé et j'ai vraiment appris ce que signifie l'enseignement explicite ! Cela m'a permis d'être plus claire, de ne pas oublier des étapes. Quand une vidéo-défi était prête, je l'envoyais à ma *Prafo* et nous échangions avant de la transmettre aux élèves. Il y avait un petit côté stressant mais c'était très sympa.

La praticienne-formatrice de Clara change de classe durant le confinement. À son retour à l'école, Clara découvre donc de nouveaux élèves mais elle est ravie de pouvoir donner quelques pistes à sa *Prafo* puisqu'il s'agit d'enseigner l'histoire et la géographie. Les échanges sont donc réciproques. Côté cours à la HEP, Clara vit des expériences variées : elle est notamment en échec à un examen et tente d'en retirer quelques enseignements.

» Des PowerPoint indigestes

Nous avons eu toute sorte de cours en ligne. Certains étaient intéressants, d'autres moins. Il y avait notamment des PowerPoint avec enregistrement audio qui m'ont semblé assez

indigestes. Mon cerveau ne suivait plus. J'écoutais 10 fois la même phrase et je n'arrivais pas à l'intégrer. Je suis assez visuelle et cette modalité ne me convenait pas. J'aime tellement mieux voir la personne discuter ! Là, il fallait rester devant l'ordinateur et écouter. Même avant l'examen, je sentais que je n'avais pas vraiment compris. Résultat ? J'ai échoué ! Mais maintenant, je saisis un peu mieux comment me préparer. J'ai parlé à des collègues qui ont réussi et qui m'ont aidée à relever les points importants du cours. Parfois, nous avons aussi rencontré des difficultés à nous coordonner pour réaliser des travaux de groupe. Mais toutes ces situations nous ramenaient à ce que pouvaient vivre nos élèves en pratiquant l'enseignement à distance. C'est notamment pour cela que j'avais peur pour mes cours d'allemand !

Clara craint d'agir comme un *Dormicum* sur ses élèves. Elle s'est beaucoup interrogée sur la pertinence du choix de certains outils et des modalités de travail à distance. Elle relève toutefois que certains modules suivis à la HEP ont suscité sa curiosité.

En revanche, j'ai bien aimé réaliser des dossiers parce que cela m'a permis d'approfondir certaines notions. Dans un module, les profs ont mis à disposition plein de textes et nous pouvions traiter les thèmes qui nous intéressaient. J'ai trouvé cela génial mais certains amis de la HEP trouvaient cela horrible ! Comme quoi, nous avons tous des goûts et des besoins différents ! Peut-être que ces mêmes personnes appréciaient les fameux PowerPoint que j'ai détestés. Certains collègues de la HEP avaient peur car ils ne se sentaient pas assez dirigés alors que pour moi, c'était parfait. On voit bien que chacun réagit différemment. Du coup, au niveau des cours c'était intéressant, parce qu'il y en avait pour tous les goûts !

Clara établit un parallèle entre la nouveauté que représente l'enseignement à distance pour les enseignants, les enseignants spécialisés et les formateurs de la HEP.

Nous avons été un peu « lâchés » dans l'organisation de l'enseignement à distance. Il fallait réussir à inventer des choses, à créer des activités motivantes et c'était compliqué. En tant qu'enseignant ou enseignant spécialisé, c'était une démarche nouvelle. J'imagine que c'était pareil pour certains profs de la HEP. C'est pour cela que même si je n'ai pas spécialement apprécié certains cours, je n'en veux pas aux formateurs. Quand ça n'allait pas, nous avons transmis nos remarques et il y a eu des ajustements : parfois c'était plus sur la quantité ou le temps imparti aux activités que sur la forme. Par exemple, dans un module, les formateurs se sont vraiment réajustés en envoyant une *newsletter* qui expliquait les grandes lignes et les grands thèmes des cours. Donc tout le monde faisait des efforts même si c'était complexe.

» Quand la mobilité s'envole

Les feuilles d'érable : nous y sommes ! Clara dévoile un projet qui lui *tenait* et qui lui *tient* encore à cœur.

Je m'étais organisée pour pouvoir partir au Canada. Je devais m'envoler au début août pour passer le semestre d'automne 2020-2021 à l'UQAM[31], à Montréal. J'avais mis de l'argent de côté. J'avais fait toutes les démarches, c'est-à-dire que j'avais notamment prévenu le directeur de mon école pour l'informer que je ne travaillerais pas chez lui l'année prochaine. Je m'étais dit qu'au retour, je trouverais des remplacements. Et voilà, la Covid est arrivée !

À la HEP, en mars-avril, le service de mobilité m'a informée qu'en principe, le semestre de mobilité ne serait pas annulé. À la fin mai, j'ai commencé à me poser des questions. Je savais par des amis que des semestres d'échange étaient annulés ici ou là. J'ai reçu un mail qui me disait que des nouvelles arriveraient fin juin. J'ai suivi les conseils, notamment

31 Université du Québec à Montréal

ne pas réserver de billet d'avion. Le tout dernier jour d'école, j'ai reçu un message qui confirmait l'annulation du départ : je ne pouvais pas partir au Canada ! Ça a été un choc et un gros stress parce que je n'avais pas de plan B ! J'ai pu parler à mon directeur qui, malheureusement, ne pouvait pas me réengager pour l'année scolaire suivante mais qui m'a conseillé de contacter d'autres écoles. Branle-bas de combat ! Toutes les écoles avaient déjà engagé les personnes nécessaires ! C'était trop tard… Même le service de remplacements de l'enseignement spécialisé me faisait remarquer que j'avais raté la date d'inscription qui était au début juin ! Après 1000 péripéties, j'ai fini par trouver un remplacement à 50 % mais pour toute une année scolaire. Cela signifiait que je pouvais faire un stage en emploi dans ma classe, ce qui était confortable, mais cela impliquait que je m'engage pour l'année entière. Je ne pourrai donc pas partir au deuxième semestre !

Clara a trouvé une solution qui lui permet de poursuivre ses études et de s'en sortir sur le plan financier. Elle désire en revanche pouvoir réaliser un jour son rêve, étudier six mois au Canada. On comprend aisément pourquoi : son projet est bien ficelé.

Bien sûr que je pourrais partir ailleurs mais le projet canadien me tient à cœur. Il faut dire que j'étais déjà partie au Canada dans le cadre de mon Bachelor mais dans une autre université. Cela m'a tellement apporté ! C'était si riche ! Je m'étais d'ailleurs dit que j'y réaliserais mon Master car j'ai adoré cette expérience. J'avais pu suivre des cours sur l'autisme et la déficience intellectuelle avec des étudiants québécois bien plus âgés que moi. Or j'ai gardé contact avec tous ces gens qui travaillent actuellement dans des contextes d'enseignement spécialisé ou d'éducation spécialisée, aux quatre coins du Québec. Ils ont des postes dans des centres pour des enfants ou des adultes en situation de handicap et sont prêts à m'accueillir. C'est génial ! J'avais donc imaginé que toutes les semaines, je pourrais rendre visite à ces amis et les voir dans leur cadre de travail, après mes cours. Une expérience

de rêve ! Ça aurait été fantastique ! Enfin, rien n'est perdu… Dans la séance d'information de la HEP et dans les discussions que j'avais eues avec le service de mobilité, on m'avait dit qu'en Master, nous ne pouvions pas partir en troisième année. Je sais que le service de mobilité est très arrangeant et peut-être qu'à situation exceptionnelle liée à la Covid, une solution exceptionnelle pourra être envisagée. Je n'en sais rien mais j'ai de l'espoir !

Clara est étonnée que peu d'étudiants en enseignement spécialisé se lancent dans un semestre de mobilité.

Quand j'ai parlé de mon projet de voyage aux collègues de la HEP, j'ai entendu plusieurs sons de cloche. La plupart des gens m'ont dit que j'avais trop de chance de partir ! Pourtant je pense que ce n'est pas *que* de la chance : j'ai envie de le faire et je m'en donne les moyens. D'autres ont avoué qu'ils aimeraient le faire mais qu'ils ne pouvaient pas car ils avaient un appartement, un travail… J'avais envie de leur dire : « Et moi, vous croyez que je vis dans une grotte ? » Partir, c'est sortir de sa zone de confort parce que ça engendre plein de changements. Il s'agit peut-être de revoir un peu la notion de zone de confort : partir, c'est aussi s'enrichir. Bon, bien sûr, durant la *période-Covid*, je suis sortie un peu de ma zone de confort parce que j'ai dû rester chez moi ! C'est fou, ce que je dis : « Je suis sortie de ma zone de confort puisque je ne suis pas sortie ! »

» Et mes projets ?

Aujourd'hui, nous sommes dans l'*après-Covid*. Toute cette période m'a confortée dans ma vision que je n'allais pas forcément acquérir une télévision ou écouter plus la radio. J'ai eu beaucoup d'échanges avec des amis qui étaient hyperanxieux et je sais que je pourrais être sujette à réagir comme ça. Donc je me protège et je m'informe uniquement à propos du strict nécessaire. Maintenant nous allons faire attention, essayer de porter le masque, avoir tous les gestes barrières nécessaires. Je

retire plusieurs enseignements de ce que nous avons vécu. J'en citerai notamment un : la *responsabilisation*. Elle intervient à plein de niveaux. Par exemple, par rapport à nous-mêmes…

Les propos de Clara rappellent ceux de Eva qui parlait de son quotidien, lors du confinement.

Ne pas aller physiquement à la HEP, c'était compliqué. On se dit peut-être que les jours où l'on devrait être à la HEP, on va travailler pour les cours. Mais finalement, nous avons tendance à repousser ce que nous devons faire et il est parfois difficile de se discipliner vraiment. Mais le mot responsabilisation s'applique aussi au suivi de nos élèves : nous sommes responsables de leurs apprentissages. C'est à nous de trouver des modalités de travail qui leur permettent de progresser, quel que soit le contexte. Et puis, la notion de responsabilisation peut également être reliée à celle de « désobéissance civique ». Il peut être important de faire certaines choses, même si elles ont été interdites par l'école… Je m'explique : par exemple, au tout début du confinement, nous nous étions dit que nous allions faire revenir les élèves en classe pour prendre les cahiers mais on nous l'a interdit. De plus, nous ne pouvions pas envoyer les cahiers par poste, parce que l'école ne payait pas de lettres ! Du coup, je suis allée à l'école, j'ai pris les cahiers et j'ai fait du porte-à-porte chez tout le monde. C'est dans ce sens-là que nous devons réfléchir aux interdits, analyser s'ils font toujours sens et proposer des solutions…

CHAPITRE XIX

MARGAUX : « Survival ! Il y avait un côté adrénaline. On s'est dit : *Waouh, c'est la fin du monde !* »

Covid 17, 18, 19T. Dix-neuvième et dernier témoignage, nous y sommes : le tour est joué ! Un petit garçon joue également au bord de l'eau. Chapeau de paille, lunettes de héros, sourire en coin, frimousse à faire craquer toutes les mamies alentour et filet de pêche rose. Rose, symbole de douceur, de joie et de gentillesse… Tim tout craché ! En arrière-plan, le Léman et le château de Chillon. Y a-t-il plus beau décor pour envisager cette dernière interview ? Margaux, la maman de Tim, nous dépeint la vie de la famille durant la *période-Covid*. Une vie aux multiples couleurs, dans laquelle son fils a ajouté sa touche personnelle : heureuse, surprenante, souvent incertaine… Petites vagues au passage d'un bateau : nous plongeons dans notre ultime récit.

❝ *Le début de l'aventure*

Comme beaucoup de personnes, Margaux évoque, dès le mois de février, une période *avant-Covid* teintée d'incrédulité et de plaisanteries à l'égard du virus. Elle note également une prise de conscience progressive alors que le virus s'installe au cœur du continent européen. Soudain, l'événement : la décision de fermer les écoles !

> Il commençait à y avoir un climat oscillant entre stress, excitation et euphorie. Lorsqu'avec André, mon mari, nous avons entendu « Tout s'arrête ! », nous nous sommes dit : « C'est incroyable ! On vit un truc de fous ! » La conscientisation est arrivée ce jour-là. Je me rappelle avoir dit à mes enfants : « Même grand-papa et grand-maman n'ont jamais vécu cela ! C'est historique ! Ça n'est jamais arrivé… » Et dire qu'en tant qu'enfant, nous avions tant de fois rêvé que l'école puisse fermer ! C'était comme un songe inaccessible, impossible !

Margaux décrit sa folle après-midi, après l'annonce de la fermeture des écoles. Toute la famille « est sur les chapeaux de roues ».

À la minute où nous avons entendu « Les écoles ferment ! », nous sommes partis faire des courses. Nous naviguions entre euphorie et stoïcisme ! Oui, je le reconnais humblement : nous faisons partie de ces fameuses personnes qui ont dévalisé les rayons de PQ… Oui, c'était nous ! Nous étions en pleine excitation ! Nous étions dans le magasin avec nos enfants et deux chariots pleins à craquer : « Survival » ! Il y avait un côté adrénaline. On s'est dit dit : *Waouh, c'est la fin du monde !* C'est idiot mais je pense qu'une partie de nous-mêmes a adoré cela ! C'était un peu notre délire : tenter de vivre avec trois fois rien. En principe, quand on est en Suisse, on peut difficilement vivre avec peu de choses mais j'aimais bien l'idée d'être obligée de vivre comme cela, durant un temps limité. C'était le bon moment pour changer nos habitudes. Je trouvais cela excitant. Une fois encore, c'est bête mais je caressais l'idée de me dire que c'était la fin du monde, sans vraiment risquer de mourir. Nous allions faire notre pain et planter des légumes (nous avions abandonné le jardin depuis longtemps !). Oui, c'était le côté « survie » que je trouvais génial. Et puis, j'y voyais même une forme de justice : je me disais que pour une fois, cette galère allait toucher tout le monde.

Margaux jette un coup d'œil vers Tim, encore au bord de l'eau. Le filet est toujours vide et les poissons se promènent en toute tranquillité dans les eaux claires du lac.

Si vous voyez Tim comme cela, vous ne pouvez pas imaginer qu'il vit une situation complexe. Il n'est pas polyhandicapé mais il est hémiplégique et épileptique, à la suite d'un AVC. Il risque une hémisphérotomie, c'est-à-dire une séparation des deux hémisphères. Il y a quand même des enjeux vitaux derrière ce diagnostic et il n'a que 4 ans… Encore aujourd'hui, nous avons très peur pour son avenir. D'ailleurs, à ce propos, je dois raconter une anecdote. Je me rappelle que lorsque la médecin nous avait annoncé qu'il avait cette grave épilepsie, je m'étais

effondrée. Imaginez, devoir accepter qu'on « coupe en deux » le cerveau de son enfant ! C'était inacceptable : une vraie torture pour nous ! La médecin avait tenté de dédramatiser maladroitement la situation en disant : « Vous savez, il y a des enfants qui ont le cancer ! C'est encore pire ! » Choquée, je lui avais demandé si elle-même avait des enfants pour oser me dire une chose pareille. À ce moment-là, franchement, j'en n'avais « rien à foutre » des problèmes des autres. Ce qui comptait pour nous, c'était la survie de Tim, notre enfant !

À une certaine époque, nous nous sommes posé la question : « Pourquoi nous ? 1 cas sur 100 000 et c'est tombé sur nous ! » Et là, en cette *période-Covid*, il y avait un peu ce côté : « Eh bien voilà, cette fois-ci, nous sommes tous concernés ! » Pourtant rapidement, nous avons senti que c'était grave et que la mort était possible pour tous (et toute la famille) : l'euphorie est définitivement retombée.

Une fois de plus, la vie familiale va devoir se réorganiser, avec tous les défis que cela comporte.

Le premier jour, je me suis dit : « Cool ! Nous sommes à la maison, nous allons rester en famille : vive les vacances ! » Mais rapidement, j'ai plutôt pensé : « Comment gérer tout ça ? André travaille à 100 %. Moi, j'ai les cours à la HEP, mon travail et les enfants. Après la première semaine à la maison, tout a basculé : c'était « le bordel » ! Oui, j'ose le mot : le « bordel » ! Comment trouver du temps pour étudier quand il faut gérer les enfants et qu'ils se couchent très tard ? Même suivre 1 h 30 de cours à distance me semblait impossible ! J'ai commencé à avoir peur. Jusque-là, j'arrivais à suivre ma formation parce que j'avais une organisation de ministre. La Covid débarquait comme un grain de sable qui allait gripper tout le système ! Je me suis vue en pleine Deuxième Guerre mondiale, avec les universités qui ferment et personne qui n'obtient son diplôme. Même si par je ne sais quel exploit, j'arrivais à suivre les cours, serais-je prête pour les examens ? Jusqu'alors, mes parents s'occupaient des enfants quand j'avais

cours. Lorsque j'avais des examens, ils les prenaient durant toute une semaine. Cela n'arriverait plus et je me disais : « Je ne vais jamais parvenir à terminer l'année. » Je crois que j'ai passé la *période-Covid* à dire : « Je ne vais jamais y arriver ! »

Des catastrophes à la chaîne

Comme je l'ai dit, Tim a de graves problèmes de santé. Juste avant le confinement, nous étions en souci car il était en plein bilan au CHUV[32]. J'avais été très déçue par l'accompagnement proposé, ou plutôt par le manque d'accompagnement. Les grands pontes de la neurochirurgie ne s'avéraient pas toujours rassurants ! Ils ne comprenaient pas pourquoi Tim évoluait si bien, avec un électroencéphalogramme aussi catastrophique. Pire encore, ils envisageaient que la situation se détériore et me demandaient de signaler si j'observais un début de régression ! Si tel était le cas, une opération serait envisagée. Vous imaginez ? Mettre cela sur le dos des parents ! Leur demander de prendre rendez-vous quand ça n'irait plus ! J'étais censée me dire un jour : « Ah ! Tiens, Margaux, Tim commence à accumuler du retard ! » C'était hyper-violent. On ne pouvait pas me laisser la responsabilité d'évaluer son développement et je voulais que des spécialistes le suivent régulièrement. Bref, j'avais enfin réussi à ameuter tout le monde et le CHUV avait fini par s'excuser. Les professionnels ont aussitôt repris la situation en main et décidé de faire tous les tests nécessaires, le plus rapidement possible… mais le coronavirus a fait le reste ! La situation était à nouveau bloquée !

On peut bien imaginer le stress de Margaux et d'André dans un tel contexte. Mais la situation se complexifie encore. Tout comme Carine, Margaux évoque un passage en mode « survie ».

C'était une « monstre » pression ! Cette situation m'a placée en mode « survie ». Sincèrement, à l'heure actuelle, je n'ai pas très confiance en la vie. J'ai l'impression que nous sommes en sursis.

32 Centre hospitalier universitaire vaudois

Avec le confinement, toutes les thérapies se sont arrêtées pour Tim et je me suis dit que je les ferais moi-même à la maison. Il faut dire que depuis qu'il est tout petit, je m'en occupe et j'ai beaucoup appris dans le domaine. J'ai fini par me faire confiance et par maîtriser le sujet ! J'ai aussi pris conscience à quel point mes parents me soutenaient en s'occupant des enfants. Sans leur aide et celle des thérapeutes, je me disais : « Comment va-t-on faire ? Et la fatigue ? ! » Tim doit être suivi à la trace toute la journée ! Il ne marche que depuis six mois et, émotionnellement, il est assez fragile. C'est vraiment une grosse charge de s'en occuper et je n'avais plus de relais. Je pensais à tous ces parents qui n'ont pas de soutien et qui sont dans des situations bien plus compliquées que la nôtre.

Et puis, il y a eu l'annonce du cancer de mon père, au début du confinement. Le jour de la dernière chimio de ma belle-sœur, mon père apprenait que lui aussi était malade. Donc il y avait ce côté : « Il est à risques. Ma belle-sœur est à risques. Si nous nous voyons, ils pourraient potentiellement mourir tous les deux. » Nous ne pouvions pas jouer avec la vie, avec la mort ! Donc nous sommes restés hyperconfinés, sans les revoir. L'euphorie n'était pas seulement retombée, elle avait chuté parce que nous comprenions que cela allait durer ! Pas seulement deux ou trois mois, peut-être deux ans ou plus, jusqu'à ce qu'il y ait un vaccin ! J'étais triste pour les enfants. Je me disais : « On commençait à avoir de jolies années devant nous. Tim marche enfin. Cet été, on espérait pouvoir aller à la plage sans avoir besoin de le porter. On s'était imaginé plein de choses. » Tout allait être différent ! Nous risquions de ne plus voir nos proches jusqu'en décembre ! Avec André, nous avons eu un petit coup de mou…

La baisse d'enthousiasme et de dynamisme s'exprime notamment par toutes sortes de symptômes qui surgissent, au hasard des jours et du stress…

J'ai un petit côté hypocondriaque. Donc là, j'ai eu plein de symptômes qui sont sortis. D'habitude, je suis toujours en activité mais j'avais le temps de ruminer. Je réfléchissais, je

refaisais le monde. Le fait d'être toujours à la maison, de vivre des journées identiques, c'était très dur. J'avais l'impression d'être malade : j'avais des douleurs, j'avais les yeux qui « floutaient » et plein de petits délires comme cela ! Dans le fond, c'était une question de confiance. J'avais l'impression que tout pouvait « partir en cacahuète » ! Nous ne maîtrisions plus rien et la situation n'était pas prête à se normaliser. C'était le syndrome du « tout fout le camp » ! Un manque de confiance dans la vie, dans la société : une accumulation de mésaventures…

Des tensions à l'école

Margaux confie que le temps est précieux. Il ne s'agit pas de le perdre : elle a tant de choses à faire ! Pourtant, tout comme Hugo, son manque de maîtrise informatique la pénalise et la freine dans la préparation des activités scolaires.

Quand je prépare des fiches pour les élèves, il me faut un siècle ! Comme je veux que ce soit bien fait, je passe des heures à créer des documents qui ne s'utilisent que deux secondes. J'ai beaucoup à apprendre au niveau de l'efficacité. Et puis, je ne suis toujours pas connectée à Zoom malgré le fait que ça fait des mois que l'on en entend parler. Je dois entrer là-dedans mais comme je n'ai pas le temps, je n'y vais pas. Maintenant, je dois vraiment me former au niveau informatique et avoir un plan B pour gérer les choses à distance. Ce n'est pas facile car j'ai toujours étudié sur papier…

Le défi n'est pas que technologique. Margaux constate aussi que, dans certains contextes, il n'est pas simple d'être reconnue dans son rôle d'enseignante spécialisée. La collaboration entre le spécialisé et le régulier peut s'avérer riche et efficiente mais elle est parfois extrêmement complexe…

J'ai toujours eu le sentiment que l'enseignante avec laquelle je travaille à l'école primaire ne voulait pas d'une enseignante spécialisée dans sa classe. Dès le début, elle n'était pas disposée à me recevoir. J'avais l'impression de faire un peu de *forcing*,

même si je suis plutôt assez ouverte et diplomate. L'annonce de la fermeture de l'école a provoqué un : « Enfin ! Je suis libérée : plus de Margaux dans les parages ! » Je lui ai écrit : « Comment ça va ? Comment vis-tu l'arrêt de l'école ? S'il y a besoin d'aide, dis-le-moi. » La réponse a été : « J'aimerais qu'on arrête de m'écrire des messages », puis une absence totale de contacts pendant deux mois. Franchement, j'ai été blessée et vexée. J'ai vécu cela comme un rejet assez violent. Son attitude a confirmé tout ce que j'avais ressenti durant l'année scolaire : elle ne voulait pas que j'aie de contact avec la famille de l'élève que j'accompagne, désirant garder le contrôle sur tout. Malgré tout, j'avais toujours maintenu des relations avec cette famille et durant le confinement, j'ai fait quelques pointages pour voir si tout allait bien. J'aurais peut-être dû téléphoner un peu plus tôt à l'enseignante pour discuter de notre collaboration mais c'était difficile. J'ai repris contact avant la reprise scolaire et je suis retournée en classe pour les 4 périodes de soutien hebdomadaire que j'assume. J'avais proposé à la direction de l'école de modifier mon horaire si nécessaire mais l'enseignante avait préféré que je ne vienne plus du tout. Donc c'était très tendu ! Elle m'a même bloquée dans sa messagerie WhatsApp et je ne pouvais plus la contacter. Je suis allée la voir pour discuter. Nous avons terminé l'année scolaire correctement et j'ai constaté que le confinement a vraiment permis de révéler aussi bien les bons côtés des gens que le travers de certaines personnes. Heureusement, je ne suis pas rancunière : j'ai conscience que chacun réagit avec ses peurs et son stress… mais enfin…

❝ *Des incertitudes pour la suite des études ?*

Tout comme Raphaël, Margaux exprime à quel point la profession d'enseignante spécialisée est essentielle pour elle. C'est un objectif qu'elle s'est fixé et qu'elle veut vraiment atteindre !

Reprendre des études, c'est un investissement en temps et en argent. Heureusement, j'avais des ressources, notamment mes parents pour s'occuper des enfants. Le problème aujourd'hui,

c'est que nous n'avons plus aucune solution de garde ! C'est assez violent et désarmant. Au printemps, mes parents ont bien compris que j'étais dans une mauvaise posture et que je risquais de ne pas être prête pour les examens. Mais ils ne pouvaient pas du tout me soutenir : ils avaient peur, à cause de la santé de mon père. Or je ne voulais pas les culpabiliser : j'avais l'impression de souffrir en silence… La peur, la maladie, les risques de mort : il y avait un trop-plein !

Margaux a contacté des formateurs, pour expliquer sa situation et trouver des solutions, afin de terminer son stage. Cette démarche était difficile.

Aujourd'hui, le fait que les examens soient derrière, la tension est redescendue. Je suis consciente que nous avons pu faire face mais je me pose des questions pour l'avenir. Revivre tout cela ? Non ! En temps normal, c'est déjà une sorte d'épreuve de s'organiser pour suivre la formation à la HEP. C'est beaucoup d'organisation, de sacrifices. Alors la Covid en plus ? Cela me semble difficile mais j'essaie d'être confiante.

J'ai mis longtemps à écrire un mail aux formateurs. J'aime bien être présente, disponible, fidèle et *réglo*. Je n'aime pas ce côté de moi où j'ai des limites. J'ai eu beaucoup de peine à dire que je rencontrais des difficultés et que j'avais besoin d'aide. Du coup, j'ai attendu. Je n'aime pas embêter les gens avec mes problèmes. Je veux être celle qui gère. Mais franchement, je n'avais plus le choix parce que dans ces conditions-là, j'allais tout perdre. J'ai bien fait de contacter la HEP : cela m'a rassurée. Je craignais que, comme dans toutes ces grandes écoles, on ait de grands principes, de beaux concepts mais que dans le concret, sous prétexte de respect des exigences, le cadre demeure rigide. En effet, on n'applique pas toujours ce que l'on enseigne ! Et pour le coup, non, j'ai trouvé une ouverture d'esprit. Le Master en enseignement spécialisé est une formation qui permet de concilier emploi et formation. Je me rendais toutefois compte que j'ajoutais le facteur « famille avec beaucoup de besoins » et que je n'y arrivais plus ! Je me suis demandé si cela faisait partie du rôle

des formateurs de nous aider à trouver des solutions pour gérer cela ? Finalement, le handicap de mon fils, mon organisation de ministre, ce n'était pas le problème de la HEP !

J'étais bien consciente qu'en débutant la formation, je devais libérer du temps pour étudier, répondre aux exigences à remplir. Mais dans ce contexte, j'ai fini par penser : « Il se passe un truc que je n'ai pas pu anticiper, la Covid. C'est quelque chose qui dépasse tout le monde, qui me dépasse. C'était impossible à prévoir. C'est au-delà de la raison et de mon potentiel d'organisation ! Je dois accepter mes limites et demander de l'aide. » C'est une démarche que je n'aime pas, parce que j'ai parfois l'impression qu'il y a des gens qui se plaignent tout le temps ou revendiquent sans cesse quelque chose. Je n'ai pas envie de rentrer dans ce fonctionnement. Ma philosophie, par rapport à Tim, par rapport à ma carrière, c'est que j'ai des défis à relever mais que je n'ai pas envie qu'on m'offre des facilitateurs. J'ai la volonté d'atteindre un certain niveau technique et d'exigence par moi-même, afin d'être bien dans mon métier. Vous n'imaginez pas à quel point cela a été difficile de dire : « En fait, je n'y arrive pas ! J'ai besoin de soutien. » C'est compliqué car où se trouve la limite entre ceux qui se plaignent pour un rien et ceux qui sont vraiment surchargés à un moment de leur vie ? Je ne voulais pas demander pour demander mais j'espérais tout de même un peu d'équité pour affronter cette situation.

Margaux et son mari doivent envisager d'autres solutions pour l'organisation familiale, afin qu'elle puisse poursuivre ses études à la HEP durant les prochains mois. Quelques-unes semblent se profiler.

Pour la garde des enfants, j'ai un conflit de valeurs : avec mes parents, c'était parfait parce que je ne peux pas envisager de les placer à la garderie ou dans une unité d'accueil ! Heureusement, Tim va bientôt commencer l'école, ce qui me soulagera. Mais je dois considérer qu'avec son cancer, mon père ne pourra plus me soutenir. Je dois réfléchir à un plan B quoiqu'il advienne, retour de pandémie ou non. J'avais un peu trop misé sur mes parents. Heureusement, durant le confinement, André a testé

le télétravail et il pourra continuer de passer deux jours à la maison. C'est un changement de taille pour notre organisation. Nous pourrons gérer les choses ensemble et il pourra plus facilement aller chercher les enfants à l'école ou les garder un moment. De mon côté, j'ai vraiment pris le minimum d'heures de travail nécessaire à un stage en emploi. Cela devrait marcher ainsi. Je dois terminer cette formation ! C'est mon objectif. Parfois, je me dis que je vais craquer mais non, je me ressaisis et à nouveau mode « survie » ! C'est un défi. Un défi contre les catastrophes de la vie ! Mais c'est difficile… Tout dépendra aussi des positions et des conditions mises en place par la HEP en cas de deuxième vague. Je suis toujours obsédée par le petit grain de sable qui pourrait survenir et qui ferait que je me retrouve face à un échec irrécupérable…

Margaux rebondit. Elle termine son récit avec optimisme et confiance.

Je suis un peu hyperactive : je me remobilise très vite et je suis assez créative. J'ai toujours des microprojets de vie, des petits défis en tête. Tenez, par exemple, apprendre à ma fille à faire du vélo. Ce sont de petits objectifs accessibles. J'essaie de trouver le côté positif à toutes les situations. Pendant le confinement, je disais à André qui se plaignait un peu du télétravail : « C'est une chance pour toi, en tant que papa : tu as des moments privilégiés, tu vois tes enfants toute la journée ! Ce n'est peut-être jamais arrivé à la plupart des papas dans ce monde. Combien d'entre eux voudraient passer une fois un après-midi avec leurs enfants et ne le peuvent pas ? » Nous ne sommes pas à plaindre : nous avons deux enfants, un jardin, de quoi animer nos journées et notre quotidien. Certaines personnes vivent des choses beaucoup plus compliquées. Nous avons tout de même des ressources et je peux les mobiliser grâce à mon énergie personnelle : il faut porter le bateau et je peux le faire !

Le bateau ? Le voici qui passe à nouveau devant Tim, sagement assis au bord de l'eau. Tim qui voit la vie en rose avec son chapeau, ses lunettes et son filet de pêche…

Conclusion

HEP : Covid-19T…

Formule magique terminée !

Nous voici au bout *de cet ouvrage, bientôt* au bout *de l'été…*

Mais parviendrons-nous à bout *de la Covid ?*
Nous ne pouvons que l'espérer, à moins que la sagesse nous apprenne à vivre avec…

De Romane à Margaux, nous avons sillonné le quotidien de 19 étudiants, praticiens-formateurs et référents de la pratique de la HEP, impliqués dans le Master en enseignement spécialisé. Nous avons découvert 19 histoires de vie, à la fois semblables et si différentes.

Nous sommes entrés dans 19 univers confinés, grâce à l'ouverture dont ont fait preuve Léo, Carine, Louise, Hugo, Lucas, Emma et tous les autres ! Que de moments forts passés avec Antoine ou Ambre ! Que de réflexions partagées avec Clara ou Élise ! Si nous avions poursuivi notre chemin, nous aurions découvert encore une multitude d'univers. Mais il fallait s'arrêter, arbitrairement. Pour la figure de style, sans objectivité aucune, j'avais choisi de croiser la route de 19 personnes qui ont vécu, à leur manière, des aventures surprenantes.

Je les remercie pour la simplicité, la sincérité et la profondeur de leurs témoignages. Ceux-ci m'ont parfois fait rire, souvent émue, quelquefois bouleversée, toujours intéressée. À certains moments, j'ai eu le sentiment d'avoir partagé les mêmes ressentis, cru aux mêmes rumeurs, agi avec la même folie, ri des mêmes situations rocambolesques. À d'autres instants, j'ai eu l'impression que ma vie était radicalement opposée, tantôt tellement plus aisée, tantôt tellement plus hésitante… M'imprégner du vécu des uns et des autres, de leurs chagrins, de leurs joies, de leurs doutes, de leur agitation, de leurs peines et de leurs questionnements m'a rapprochée d'eux. C'est fou ! Et dire que nous nous

côtoyons régulièrement quand le virus ne fait pas des siennes. Les récits et les mots-clés que chacune et chacun m'ont confiés résonnent encore comme un étrange trésor…

Incertitude

Stress

Temps

Changement

Famille

» L'incertitude

Nous sommes si nombreux à avoir mijoté tout le printemps dans la grande marmite de l'incertitude ! Mais en sommes-nous sortis ? Comme le disaient plusieurs partenaires interviewés, nous ne savons pas « à quelle sauce nous serons mangés ». Dès lors, il ne nous reste peut-être plus qu'une seule et unique option : croquer la vie à pleines dents et savourer le présent à chaque fois que nous le pouvons.

» Le stress

Qui n'a pas vécu de moments d'*eustress* ou de *distress* durant la *période-Covid* ? Tantôt une immersion dans l'excitation ou l'agitation positive, tantôt un plongeon dans les inquiétudes et les soucis. Nos vies, à l'image des montagnes russes décrites par Raphaël ne sont-elles pas régulièrement frappées de hauts, de très hauts et de bas, de très bas ? N'oublions pas de profiter du panorama lorsque nous prenons de l'altitude et d'explorer les mystères de certains abysses. C'est Gaël Faye[33] qui affirmait qu'au temps du bonheur, si on lui demandait « Comment ça va ? », il répondait toujours du tac au tac « Ça va ! ». Il prétendait que le bonheur évitait de réfléchir : la *période-Covid* nous a plongés dans la complexité d'une réflexion de longue haleine…

33 Faye, Gaël, 2016. *Petit pays*. Paris : Éditions Grasset

❞ *Le temps*

Il a tantôt semblé s'étendre, se dissoudre, s'éterniser, entre paisible quotidien et douloureux ennui. Il a parfois filé entre nos doigts, rapide, fugace, imprévisible. Comme toujours, nous avons *pu* ou *dû* jongler entre oisiveté, surcharge, bien-être et course au lendemain. « Le temps est élastique », affirme un proverbe africain. Comme l'évoquait Zoé, la Covid nous a-t-elle rendus plus flexibles et plus adaptables ? Que conserverons-nous de cette souplesse durant les années futures ?

❞ *Le changement*

Les scientifiques parlent de niveaux de changement : changement de niveau 1 ou 2… Interrogeons-nous sur la profondeur des changements engendrés par l'*épisode-Covid*. Nous sommes-nous ajustés en surface pour faire face au quotidien ? Ou nos valeurs ont-elles été ébranlées en profondeur ? Allons-nous modifier nos habitudes ou rapidement retrouver nos routines antérieures, après une phase d'intenses ajustements ? Nous avons observé le fossé qui se creuse entre envie de croire aux changements et changements réels…

❞ *La famille*

Présente ? Envahissante ? Absente ? Tout comme les amis ou les collègues, la famille nous a quelquefois manqué, parfois obnubilés ! La solitude a parfois frappé à notre porte. Parfois, c'est nous qui avons sonné puis déposé un sac de commissions sur un palier… Les enfants ont peut-être envahi nos espaces professionnels à moins que ce soient ces derniers qui aient bousculé notre équilibre familial. Dans les prochains mois, quels seront les rapprochements possibles entre individus, dans un monde de distanciation physique ? Quelles seront les libertés retrouvées dans un univers régi par tant de barrières sanitaires ? L'avenir nous le dira…

Les cinq mots évoqués précédemment sont ceux qui ont le plus marqué Eva, Gaëlle, Hannna, Gabriel, Clémence et tous les autres. Ils demeurent au cœur de leur *expérience-Covid*. Parvenue au terme de ce livre, même si je sais que tout reste à dire et à écrire sur cette année 2020, il n'en reste

pas moins que les 19 histoires reçues constituent un véritable cadeau. Elles ne m'ont pas laissée indifférente. J'espère qu'il en est de même pour vous, lecteurs et lectrices. Au cours de cet été, alors que pour une fois dans ma vie, l'appel du voyage s'était volatilisé, ces récits m'ont donné des ailes ! Ils m'ont permis de m'évader, de faire des allers-retours entre ma réalité et celle de mes collègues étudiants, praticiens-formateurs ou référents de la pratique. Alors, pour paraphraser Calogero[34] dont nous parlait Romane dans le premier chapitre, il ne me reste plus qu'à vous dire, à toutes et à tous que…

… même si, cet été s'en va
Juré, promis, le monde recommencera

C'est un drôle de silence qui vient de la rue
Juste une drôle d'aventure que nous avons vécue
Sûr que nos vies d'après seront plus belles
Surtout donnez-moi des nouvelles…

Lausanne, le 1er septembre 2020

34 Calogero, 2020. Chanson « On fait comme si »

Maquette et mise en pages :
Marc Dubois, graphisme éditorial, Lausanne

Impression :
Munir Sleiman, Copystart, Chavannes-près-Renens

L'ouvrage a reçu le soutien de l'Unité d'enseignement et de recherche Pédagogie spécialisée et de l'Unité Communication de la Haute école pédagogique du canton de Vaud

Novembre 2020

Elles et ils sont étudiants, enseignants, enseignants spécialisés, praticiens formateurs, formateurs à la Haute école pédagogique du canton de Vaud (HEP). Leur profil et leurs expériences sont très variés : jeune ou moins jeune, célibataire, marié, aveugle, malentendant, recruté par l'armée ou hospitalisé durant le printemps 2020, confronté au décès d'un proche ou enchanté à la naissance d'un nouvel enfant. Ils vivent seuls, en famille, loin de leurs proches ou avec un enfant en situation de handicap. Ils ont récemment commencé leurs études, les terminent, rédigent leur mémoire professionnel, rêvent d'un semestre à l'étranger, réussissent ou échouent à un examen. Ils travaillent tantôt en classe régulière, tantôt en institution ou à la HEP. Ils représentent une infime partie de notre société, une société diversifiée, aux multiples visages. Toutes et tous ont vécu, à leur manière, une expérience unique : l'arrivée de la Covid dans leur vie. C'est avec beaucoup de sincérité, d'humour et de sensibilité qu'ils racontent leur quotidien : la solitude, la famille 24/24, les balades, l'enseignement à distance, la maladie, une multitude de micro-aventures et de situations rocambolesques auxquelles nombre d'entre nous ont certainement goûté…